

LISA JEWELL

ON SE
REVERRA



Lisa Jewell

ON SE REVERRA

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Adèle Rolland-Le Dem

Milady

Pour Jascha
(Tu vois, je t'aime plus que le chien.)

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre premier

Alice Lake vit au bord de la mer, dans une petite maison de garde-côtes construite il y a plus de trois cents ans pour des gens bien plus petits qu'elle. Les plafonds sont affaissés, ils ont gonflé par endroits, et son fils de quatorze ans doit baisser la tête pour passer la porte d'entrée. Les enfants étaient si petits quand ils ont quitté Londres, il y a six ans. Jasmine avait dix ans, Kai huit et Romaine seulement quatre mois. Comment aurait-elle pu imaginer qu'un jour, son fils deviendrait une grande tige d'un mètre quatre-vingts et que cette maison serait trop étroite pour sa famille ?

C'est dans sa petite chambre, tout en haut de sa maison, qu'Alice travaille. Elle transforme de vieilles cartes en objets d'art et les vend sur Internet pour une petite fortune. Enfin, c'est une petite fortune pour des morceaux de cartes, mais pas grand-chose pour une mère célibataire qui peine à joindre les deux bouts. Elle en vend deux par semaine. Juste assez pour vivre.

Derrière sa fenêtre, une guirlande de fanions aux couleurs délavées flotte dans les bourrasques d'avril entre deux lampadaires victoriens. À gauche, une jetée en béton protège de petits bateaux de pêche colorés des lames de la mer du Nord, qui déferlent sur la côte rocheuse. Au-delà, la grande bleue. Cette mer qui la fascine tant, noire et infinie, si proche et si lointaine. Par la fenêtre de sa chambre à Brixton, elle ne voyait que des murs, les jardins des voisins, des tours à l'horizon et devinait le ciel sous une épaisse couche de pollution. Du jour au lendemain, elle s'est retrouvée face à cette immensité. Quand elle s'assied sur le canapé à l'autre bout de la pièce, elle ne voit plus que cela, la mer, comme si elle s'était substituée aux murs, comme si elle menaçait de s'engouffrer par la fenêtre pour les engloutir.

Elle se concentre sur l'écran de son iPad, qui retransmet l'image d'une petite pièce carrée où un chat, assis sur un canapé vert, fait sa toilette ; une théière fume tranquillement sur une table basse. Elle entend ce qu'il se passe dans la maison : sa mère qui parle à l'aide à domicile, son père qui parle à sa

mère. Elle ne comprend pas vraiment ce qu'ils disent, car le micro de la webcam, qu'elle a installée dans leur salon la dernière fois qu'elle leur a rendu visite, n'est pas assez puissant pour capter le son des autres pièces. Cette aide extérieure rassure Alice. Ses parents prendront bien leurs repas et leurs médicaments, ils seront lavés et habillés, et, pendant une heure ou deux, elle est dispensée de se faire du souci pour eux.

Cela, non plus, elle n'aurait pas pu l'imaginer six ans plus tôt, quand elle a quitté Londres. Mais ses deux parents, si vifs et actifs pour des septuagénaires, ont tous les deux été déclarés atteints de la maladie d'Alzheimer à quelques semaines d'intervalle. Ils doivent être aidés et surveillés en permanence.

Alice clique sur la commande de Max Fitzgibbon. Il veut une rose confectionnée avec des cartes du comté de Cumbria, de Chelsea et de Saint-Tropez pour les cinquante ans de sa femme. Elle imagine très bien à quoi il peut ressembler : bien conservé, les cheveux argentés, portant un pull-over lavande, toujours profondément amoureux de sa femme après vingt-cinq ans de mariage. Tout cela rien qu'avec son nom, son adresse et la nature de sa commande « Elle a toujours aimé les grosses roses anglaises bien rouges », a-t-il écrit dans la case « commentaires ».

Alice lève les yeux de son écran et regarde par la fenêtre. Il est toujours là. L'homme sur la plage.

Il n'a pas bougé depuis ce matin. Quand elle a ouvert ses rideaux à 7 heures, il était déjà assis sur le sable mouillé, les bras autour des genoux, les yeux rivés sur l'horizon. Elle garde un œil sur lui, prête à intervenir s'il essaie de se noyer. C'est déjà arrivé une fois. Un jeune homme pâle comme la mort avait laissé son manteau sur le sable pour disparaître dans le clair de lune bleuté. Trois ans après le drame, cette vision continue de hanter Alice.

Mais cet homme-là reste assis, immobile. Il fait froid, aujourd'hui, et les bourrasques giflent la plage d'embruns glacés. Pourtant, il est en tee-shirt, sans veste ni sac, sans chapeau ni écharpe. Alice a du mal à le cerner : pas assez débraillé pour être un rôdeur, pas assez bizarre pour être l'un des patients du centre psychiatrique de la ville. Il semble être en trop bonne santé pour être un junkie et il n'a pas bu une goutte d'alcool depuis qu'il est arrivé. Il regarde au loin, c'est tout. Alice cherche le mot juste pour le décrire. Il a l'air... *paumé*.

Une heure plus tard, il se met à pleuvoir. Les gouttes s'écrasent contre la fenêtre de la chambre d'Alice, qui s'en approche et jette un coup d'œil à la plage. L'homme est encore là. L'averse a collé ses cheveux châtons à son crâne et ses vêtements sont trempés. Dans une demi-heure, elle doit être à l'école pour récupérer Romaine. Il faut agir vite.

— Hero ! Sadie ! Griff ! crie-t-elle en descendant l'escalier. C'est l'heure de la promenade !

Alice a trois chiens. Griff, le lévrier, est le seul qu'elle a choisi d'adopter. Le caniche, Sadie, appartient à ses parents. À dix-huit ans, cette chienne a l'air plus morte que vive. Elle a perdu la moitié de ses poils et ses pattes sont aussi frêles que celles d'un oiseau, mais elle veut tout de même sortir avec les autres pour la promenade. Hero est un staffie que Barry, un ancien locataire, a abandonné le jour où il a disparu en laissant tout derrière lui, y compris sa chienne intenable. Hero ne peut pas sortir de la maison sans muselière, sinon elle attaque les landaus et les trottinettes.

En attachant les laisses des chiens qui se pressent autour d'elle, Alice remarque sur le portemanteau la vieille veste râpée qui appartenait à Barry. En la voyant, elle ne peut réprimer une grimace. Depuis qu'elle a fait l'erreur de coucher avec lui dans un moment d'intense solitude, elle ne peut pas s'en empêcher. Cette malheureuse nuit-là, lorsqu'il s'était allongé sur elle, elle avait été envahie par les forts effluves de fromage qui émanaient de son corps grassouillet. Alice avait retenu sa respiration, mais le mal était fait : elle l'avait associé à cette odeur.

Elle attrape la veste du bout des doigts, la pose sur son bras, prend les laisses, un parapluie, et sort de la maison.

— Tenez, dit-elle en tendant la veste à l'homme. Elle ne sent pas très bon, mais ça vous protégera de la pluie. Et puis, il y a une capuche.

L'homme se retourne lentement vers elle.

Il n'a pas l'air de comprendre ce qu'elle veut dire, alors elle continue maladroitement :

— C'est celle de Barry. Mon ancien locataire. Il avait à peu près votre carrure. Mais vous ne sentez pas mauvais comme lui. Enfin, je présume. Vous avez l'air de quelqu'un qui sent bon.

L'homme regarde Alice, interloqué, puis il observe la veste.

— Alors, vous la voulez ?

Il ne répond pas.

— Bon, je vous la laisse ici. Moi, je n'en ai pas besoin, je ne tiens pas particulièrement à la garder, alors autant qu'elle vous soit utile. Même si c'est juste pour vous asseoir dessus. Quitte à la jeter à la poubelle après.

Elle la dépose à ses pieds et se relève.

— Merci.

— Ah, vous n'êtes pas muet ?

— Non, pas du tout, lui répond-il, visiblement déconcerté.

Il a un accent du sud de l'Angleterre. Ses yeux noisette sont exactement de la même couleur que ses cheveux trempés et sa barbe mal rasée. Il est plutôt beau, dans son genre.

— Bien, dit-elle, tenant fermement son parapluie pour se donner une contenance. C'est bon à savoir.

Il sourit et prend la veste mouillée dans ses mains.

— Vous êtes sûre que vous voulez me la donner ?

— Oui, répond-elle. Je cherchais justement à m'en débarrasser. Vous me rendez service.

Il enfle la veste sur ses vêtements mouillés et remonte la fermeture Éclair avec difficulté.

— Merci beaucoup, dit-il dans un souffle, l'air sincèrement reconnaissant.

Alice se retourne et cherche ses chiens du regard. Sadie est assise à ses pieds, les pattes dans le sable mouillé ; les deux autres jouent au bord de l'eau. Elle regarde à nouveau l'homme.

— Vous devriez vous mettre à l'abri. Il paraît que ça va tomber jusqu'à demain matin. Vous risquez de prendre froid.

— Qui êtes-vous ? lui demande-t-il en plissant les yeux, comme s'il faisait un effort pour se rappeler un nom qu'il aurait oublié.

— Je m'appelle Alice. On ne s'est jamais vus, je crois.

— Je ne vous reconnais pas non plus, déclare-t-il, l'air rassuré.

— Je dois y aller maintenant.

— Je comprends.

Alice attrape la laisse de Sadie, qui se relève péniblement sur ses pattes chancelantes comme un bébé girafe qui vient de naître.

Alice appelle les deux autres chiens, mais ils font mine de ne pas l'entendre. Elle secoue la tête d'énervement et crie de plus belle.

— Chiens à la con, peste-t-elle en s’approchant d’eux. Allez ! On y va !

Ils s’ébattent dans les vagues et se roulent dans le sable. Hero est couverte d’algues verdâtres. Il va falloir les laver. C’est déjà l’heure d’aller chercher Romaine, et elle ne peut pas se permettre d’être en retard une fois de plus. Hier, elle était plongée dans son travail et elle n’a pas vu l’heure passer. Quand elle est arrivée à l’école à 15 h 50, la secrétaire l’a fusillée du regard depuis son bureau comme si elle était une affreuse tache sur la moquette.

— Bougez-vous, petits merdeux !

Elle traverse la plage à grandes enjambées et essaie d’attraper Griff, qui veut jouer avec elle et l’esquive. Elle court vers Hero, qui s’enfuit à toute allure. Pendant ce temps, la pauvre Sadie se fait traîner de droite à gauche, essayant tant bien que mal de tenir debout. La pluie s’intensifie, le jean d’Alice est complètement trempé, ses doigts sont gelés et l’heure tourne. Elle crie de frustration et décide de mettre en pratique une technique maintes fois éprouvée quand ses enfants étaient petits.

— Très bien. Restez ici. On verra comment vous vous en sortez sans moi, quand vous devrez aller supplier pour un tout petit bout d’os. *Démerdez-vous !*

Les chiens s’arrêtent, les yeux braqués sur elle. Elle se retourne et marche vers l’homme, qui n’a pas bougé.

— Vous voulez des chiens ? lui crie-t-elle. Franchement, vous les voulez ? Moi, j’en ai ras le bol.

L’homme la regarde, ses yeux de pain d’épice écarquillés.

— Euh, je...

Elle lève les yeux au ciel.

— C’était une blague.

— Ah... Oui, je vois.

Elle le dépasse et avance vers les marches de pierre qui mènent à la route. Il est 15 h 30. Les chiens attendent au bord de l’eau, ils la regardent s’éloigner. Soudain, ils se jettent à sa poursuite, la rattrapent en quelques secondes et s’arrêtent à ses côtés, les poils collés par les algues et le sel.

Elle entend l’homme qui l’appelle.

— Madame ! Excusez-moi. Où suis-je ?

— Pardon ?

— Où sommes-nous ? Cette plage...

Elle éclate de rire.

— Vous ne savez pas où vous êtes ?

— Non. Aucune idée.

— Nous sommes à Ridinghouse Bay.

Il hoche la tête.

— D'accord. Merci.

— Allez vous mettre au chaud quelque part, lui conseille-t-elle d'une voix douce. Ne restez pas sous la pluie.

Il lui sourit, l'air désolé, et Alice lui fait un signe de la main avant de se diriger vers l'école, espérant qu'il ne sera plus là lorsqu'elle rentrera.

Alice sait qu'elle fait un peu tache à Ridinghouse Bay. Mais, soyons honnêtes, des taches, il y en avait déjà un bon paquet avant son arrivée. Dans la petite ville, elle détonne avec son accent londonien, sa famille Benetton et ses manières un peu brusques. Sans parler de ses chiens. Où qu'elle aille, il faut qu'ils attirent l'attention. Ils ne lui obéissent pas, ils aboient, grognent et gémissent quand elle les laisse à l'entrée d'un magasin. Parfois, les gens changent de trottoir pour les éviter. C'est surtout Hero qui leur fait peur, avec sa muselière et son corps trapu.

Depuis qu'elle s'est installée à Ridinghouse Bay, Alice est considérée comme une marginale énigmatique, voire inquiétante, même si cela ne reflète pas du tout sa véritable nature. Quand elle vivait à Londres, elle avait un tas d'amis. Elle sortait souvent et passait ses soirées à refaire le monde avec eux autour d'une bonne bouteille. C'était le genre de mère qui attendait aux portes de l'école après avoir déposé les enfants et proposait aux autres d'aller boire un café. Elle était toujours au centre de l'attention, à parler fort et à rire de bon cœur. Mais elle avait été trop loin, et tout avait changé.

Ici, elle s'est tout de même fait une amie, qu'elle a rencontrée il y a un an et demi. C'était la rentrée de Romaine en CP. Derry Dynes a croisé son regard et elles se sont tout de suite comprises.

— Vous voulez boire un café ? lui a demandé Derry, qui avait remarqué les yeux embués d'Alice, émue de voir sa fille grandir. Ou quelque chose de plus fort ?

Derry a cinq ans de plus qu'Alice et fait une tête de moins. Elle a un fils du même âge que Romaine et une fille adulte qui vit à Édimbourg. Elle adore les chiens (elle est du genre à les embrasser sur la bouche) autant qu'elle aime Alice. Elle n'a pas tardé à se rendre compte que cette dernière avait une

tendance à prendre de très mauvaises décisions aux conséquences parfois catastrophiques, et elle essaie toujours de la tempérer. Elles discutent pendant des heures des problèmes d'Alice pour gérer les difficultés de Romaine en classe, elle l'empêche de se disputer avec les enseignants et l'administration de l'école. En semaine, elles peuvent boire une bouteille de vin chacune, mais Derry lui interdit toujours d'en déboucher une troisième. Elle lui dit chez quel coiffeur se rendre et quelle coupe demander. « Des mèches sans dégradé, une seule couleur, mais une application nuancée, à *l'aluminium*. » Avant, elle était coiffeuse, mais elle a arrêté pour se lancer comme praticienne de reiki, les massages japonais. Elle connaît mieux l'état des finances de la famille Lake qu'Alice elle-même.

Et elle est là, devant l'école, avec Romaine et Danny, son fils, blottis sous un grand parapluie rouge.

— Oh, mon Dieu, merci beaucoup ! Les chiens m'ont fait un cirque pas possible sur la plage, je n'en pouvais plus.

Alice se penche pour déposer un baiser sur le front de sa fille et prendre son sac.

— Pourquoi tu as sorti les chiens par ce temps atroce ? lui demande Derry.

— Une sombre histoire...

— Raconte-moi.

— Tu veux venir boire un thé à la maison ? C'est un peu long.

Derry jette un coup d'œil à son fils.

— On était censés aller en ville acheter des chaussures...

— Passez par la maison, c'est sur le chemin. Tu comprendras mieux la situation.

— Regarde, lui dit-elle, accoudée au muret de la digue, en désignant une forme au loin sur la plage.

Il est encore là.

— C'est qui ?

— Un type. Je lui ai donné une veste. Celle que Barry a laissée.

Derry frissonne à l'évocation de ce nom. Elle se souvient bien de Barry. Alice lui a expliqué en long, en large et en travers ce qui était arrivé.

— Il n'avait pas de manteau ?

— Non. Il était en tee-shirt. Trempé jusqu'aux os. Il m'a demandé où on

était.

Les deux enfants essaient de regarder par-dessus le muret en se hissant sur la pointe des pieds.

— Il ne sait pas où il est ?

— Non. Il a l'air perdu.

— Ne te mêle pas de ça, s'il te plaît, la supplie Derry.

— Ne t'en fais pas, je ne m'en mêle pas.

— Tu lui as donné une veste. C'est un peu tard maintenant.

— J'ai simplement fait preuve d'humanité.

— Voilà. C'est bien ça, le problème, avec toi.

Alice lève les yeux au ciel et se dirige vers sa maison.

— Tu veux vraiment aller faire du shopping ? Par ce temps ?

Derry regarde les nuages noirs au-dessus de leurs têtes.

— Ce n'est peut-être pas l'idée du siècle...

— Venez à la maison, je vais faire du feu pour nous réchauffer.

Derry et Danny restent à la maison pendant deux heures. Les petits jouent dans le salon pendant que leurs mères boivent un thé dans la cuisine. Jasmine rentre à 16 heures, complètement trempée, son sac de cours sur le dos, sans manteau ni parapluie. Kai arrive une demi-heure plus tard, accompagné de deux copains de classe. Alice fait des spaghettis pour le dîner, et Derry l'empêche d'ouvrir une bouteille de vin, prétextant qu'il est l'heure d'y aller. Il pleut encore. De petites rigoles d'eau boueuse qui dégringolent des toits traversent la route jusqu'à la plage. Le vent s'est levé, il hurle et projette les gouttes avec violence contre les façades des maisons.

De sa chambre, Alice jette un coup d'œil à la plage. L'homme est toujours là, mais il s'est mis à l'abri près de la digue, assis sur un tas de cordages. Son visage est levé vers le ciel, les yeux clos. Le cœur d'Alice se serre. Il est peut-être fou, peut-être dangereux, mais la douceur de ses traits et de sa voix lui revient à l'esprit. Elle est dans sa maison pleine de vie, bien au chaud près de la cheminée, à l'abri. L'idée qu'il soit dehors, seul, perdu, lui est insupportable.

Elle verse un peu de thé dans un Thermos, demande aux grands de surveiller Romaine et sort.

— Buvez ça, lui dit-elle.

Il lui sourit et attrape le Thermos.

— Je vous avais dit de vous mettre au chaud.

— Oui, je m'en souviens.

— Pourquoi est-ce que vous êtes encore là, alors ?

— Je n'ai nulle part où aller.

— Vous êtes à la rue ?

Il acquiesce. Puis se ravise et fait « non » de la tête.

— Je ne crois pas. Je n'en sais rien.

— Comment ça, vous ne savez pas ? lui demande-t-elle, incrédule.
Depuis combien de temps êtes-vous sur la plage ?

— Depuis hier soir.

— Et avant ?

Il se retourne et la regarde droit dans les yeux. Il a peur.

— Je ne sais pas où j'étais.

Alice fait un pas en arrière. Ce n'était pas une bonne idée. « *Ne t'en mêle pas.* » La voix de Derry résonne dans sa tête.

— Vraiment ? lui demande-t-elle.

Il repousse les cheveux collés sur son front en soupirant.

— Vraiment, dit-il en se versant un peu de thé dans le bouchon du Thermos. À la vôtre. Merci beaucoup.

Alice regarde la mer. Elle ne sait pas quoi faire. Une partie d'elle voudrait rentrer à la maison, au chaud. Mais elle ne peut pas laisser cet homme sans en savoir plus.

— Comment vous vous appelez ?

— Je pense..., hésite-t-il, les yeux perdus dans la tasse de thé, que j'ai perdu la mémoire. Enfin...

Il se retourne soudainement vers elle.

— C'est possible, non ? ajoute-t-il. C'est la seule explication possible. Je ne sais pas comment je m'appelle, mais j'ai probablement un nom. Tout le monde a un nom, n'est-ce pas ?

Alice acquiesce.

— Et je n'ai aucune idée de ce que je fais là ni d'où je viens... Plus j'y pense, plus je suis convaincu d'avoir perdu la mémoire.

— Je vois... En effet, c'est possible... Êtes-vous blessé quelque part ? demande-t-elle en désignant sa tête.

Il se palpe le crâne quelques secondes.

— Non, je ne crois pas.

— Vous avez déjà perdu la mémoire ?

— Je n'en sais rien, lui répond-il sérieusement, avant de se mettre à rire devant l'incongruité de la question.

— Vous êtes dans le nord du pays, vous savez ça ?

— Non. Je ne le savais pas.

— Et vous avez un accent du sud. C'est de là que vous venez ?

— J'imagine, répond-il en haussant les épaules.

— C'est fou. Vous avez trouvé quelque chose dans vos poches ?

— Oui, il y avait quelques papiers. Mais ça ne m'a pas appris grand-chose.

— Vous les avez gardés ?

— Oui, dit-il en fouillant dans sa poche arrière. Voilà.

Il sort un paquet de papiers trempés.

— Zut.

Alice détourne le regard et observe les vagues pendant un instant, puis le ciel sombre. Elle se passe les mains sur le visage et inspire profondément.

— Bon. Je suis probablement folle. C'est même sûr. Mais j'ai un petit studio au fond de mon jardin. Je le loue habituellement, mais il est vide en ce moment. Vous pourriez y dormir une nuit, le temps que les papiers sèchent, et demain, on y verra peut-être un peu plus clair. Ça vous irait ?

Il la regarde sans y croire.

— C'est tellement généreux. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Mais je dois vous prévenir, dit-elle en commençant à marcher, c'est un peu le bazar. J'ai trois enfants très bruyants et malpolis, et trois chiens intenable. C'est le chaos. Je vous aurai prévenu. Vous ne pourrez pas vous plaindre.

— C'est parfait, quoi qu'il en soit, dit-il, reconnaissant. Merci infiniment. Vous êtes si gentille, je n'en reviens pas.

— Moi, non plus, répond-elle en remontant l'escalier qui mène à la route, l'inconnu à ses côtés. Moi non plus.

Chapitre 2

Lily a l'estomac noué et le cœur qui bat à tout rompre. Elle a l'impression qu'elle va s'évanouir depuis des heures, vingt-trois heures trente, très exactement. Elle se lève et marche jusqu'à la fenêtre, répétant ce mouvement qu'elle a déjà fait des centaines de fois. Dans une demi-heure, elle pourra rappeler la police. Ils lui ont dit qu'on ne pouvait signaler la disparition d'un adulte qu'au bout de vingt-quatre heures. Mais dès hier soir, dès les premières minutes de retard, elle savait qu'il y avait un problème. Elle frissonne à cette pensée. Ils sont revenus de leur lune de miel dix jours plus tôt. Tous les soirs, il se dépêche de rentrer du travail et il n'est jamais en retard. Il lui apporte de petits cadeaux, comme une carte pour leurs deux semaines de mariage ou des fleurs. Il monte l'escalier à toute vitesse et s'écrie : « Ma chérie, tu m'as tellement manqué ! » Il la prend dans ses bras et respire ses cheveux longuement.

Mais hier soir, tout a changé. À 18 heures, il n'est pas rentré. Ni à 18 h 30. Ni à 19 heures. Chaque minute passée à attendre a semblé durer une éternité. Elle l'a appelé constamment pendant la première heure, en vain. Et soudain, la sonnerie s'est arrêtée. Plus de répondeur, simplement une tonalité aiguë qui l'a rendue folle de rage et d'impuissance.

Et la police... Jusqu'à hier soir, Lily n'avait pas d'opinion particulière sur la police britannique, comme elle n'en avait pas vraiment sur la laverie en bas de chez elle, puisqu'elle n'avait pas à l'utiliser. Mais maintenant, elle a un avis. Bien tranché.

Dans vingt minutes, elle pourra rappeler. Cela ne sera pas une conversation agréable. Elle sait parfaitement ce qu'ils pensent : qu'elle est une jeune étrangère stupide, probablement une femme de l'Est achetée sur Internet (ce qui n'est pas son cas : elle a rencontré son mari dans la vraie vie). La policière à qui elle a parlé hier était persuadée que son mari la trompait, ou quelque chose dans le même esprit.

— Il est peut-être allé boire un verre en sortant du travail, lui a-t-elle

suggéré nonchalamment.

Lily a senti qu'elle faisait autre chose en même temps, qu'elle lisait un magazine ou qu'elle se limait les ongles.

— Non, lui a-t-elle répondu. Il ne va pas boire de verre. Il rentre à la maison pour être avec moi.

Ce qui, à y repenser, n'a pas été la meilleure des réactions. Elle imaginait facilement l'expression moqueuse qui a dû se dessiner sur le visage de son interlocutrice.

Lily ne sait pas qui d'autre appeler. Carl a une mère, oui, elle lui a parlé une fois au téléphone, le jour de leur mariage, mais elle ne l'a pas encore rencontrée. Elle s'appelle Maria, ou Mary, ou Marie, et elle vit... Lily ne sait pas où elle vit. Ça commence par un S, et c'est... à l'ouest de Londres ? Ou peut-être à l'est. Il le lui a dit un jour, mais elle ne s'en souvient plus, et tous les contacts de Carl sont stockés dans son téléphone. Comment faire ?

Il a aussi une sœur, qui s'appelle Suzanne. Ou Susan ? Elle est plus âgée que lui et vit près de chez leur mère, dans cette ville dont le nom commence par un S. Ils ne sont plus vraiment en contact. Elle ne sait pas pourquoi. Mais elle sait qu'il a un ami, Russ, qui appelle de temps en temps pour parler de foot, de la météo, et d'un verre qu'ils devraient aller boire tous ensemble très vite, mais qui est difficile à organiser à cause de son nouveau-né.

Il y a forcément d'autres personnes dans la vie de Carl, mais Lily ne le connaît que depuis février. Ils se sont mariés il y a trois semaines, et cela fait seulement dix jours qu'ils ont emménagé. Elle sait peu de choses de lui et de son passé. Ici, elle ne connaît personne et personne ne la connaît. Heureusement, elle parle très bien anglais, ce qui évite au moins les problèmes de communication. Mais ce pays est si différent du sien ! Et c'est la première fois de sa vie qu'elle se retrouve complètement seule.

18 h 01. Elle décroche le téléphone et compose le numéro de la police.

— Bonjour. Je m'appelle Lily Monroe et je voudrais signaler la disparition d'un homme.

Chapitre 3

— Désolée, ça sent un peu le renfermé, lui dit Alice en se penchant au-dessus de la table pour ouvrir les rideaux bleu marine. Ça fait des semaines que personne n’a dormi ici.

Il observe le petit studio dans lequel ils se trouvent. Du lambris aux murs, un revêtement de jonc un peu crasseux au sol, un Velux et une porte vitrée qui donne sur la cour derrière la maison. L’ameublement est sommaire : un lit de camp, un évier, un frigo, des plaques électriques, une bouilloire, une table et deux chaises en plastique. En revanche, les murs ont été peints dans un beau vert et l’on y a accroché des collages très originaux – des fleurs, des portraits et des bâtiments réalisés à partir de cartes anciennes –, et la lampe de chevet est ornée de perles. Tout compte fait, l’ensemble lui paraît plutôt agréable. Mais elle a raison, le mélange de poussière et d’humidité n’est pas très engageant.

— Les toilettes sont à l’extérieur. Nous, on ne les utilise pas. Et pendant la journée, il y a celles du rez-de-chaussée, si vous voulez. Elles sont juste après la porte. Venez, je vais vous montrer, lui dit-elle d’un ton sec qui l’intimide.

Il observe sa silhouette en la suivant à travers la cour. Elle est grande, plutôt mince, mais elle a un peu de ventre. Elle porte un jean noir moulant et un grand sweat-shirt, ce qui dissimule son léger embonpoint et accentue la longueur de ses jambes. Elle porte des sortes de Dr Martens noires. Ses cheveux, un amas de mèches caramel, miel et chocolat, rebondissent à chacun de ses pas. Un balayage raté, se dit-il, avant de se demander comment il peut bien avoir un avis sur la question. Serait-il coiffeur ?

La porte de la cour résiste et elle donne un coup de pied sûr et précis pour l’ouvrir. Ils descendent trois marches et arrivent dans une petite entrée. Face à eux, une cuisine tout en longueur et, sur leur gauche, une porte en contreplaqué qui mène à une salle de bains délabrée.

— Nous, on utilise la salle de bains du haut. Vous voulez que je fasse

couler un bain pour vous réchauffer ?

Elle n'attend pas sa réponse et ouvre le robinet rouillé. Elle relève les manches de son sweat-shirt pour prendre la température de l'eau, découvrant ses coudes, leurs creux, leurs plis. Elle doit avoir entre quarante et quarante-cinq ans. Elle se retourne et lui sourit.

— Voilà. Je vais vous préparer quelque chose à manger pendant que ça coule. Et mettre ça à sécher sur le radiateur.

Elle attrape les morceaux de papier mouillés qu'il avait dans ses poches et passe dans la cuisine. Les murs magenta sont couverts d'étagères en bois, les casseroles et poêles sont accrochées en hauteur, l'évier est rempli de vaisselle et des dessins d'enfants sont punaisés à un tableau en liège. Au fond de la pièce, une adolescente est accoudée à la table. Elle le fixe un instant sans comprendre avant de lancer un regard interrogateur à Alice.

— C'est Jasmine, ma fille aînée. Et lui, ajoute-t-elle en le montrant du doigt, c'est un type que j'ai trouvé sur la plage. Il va dormir dans le studio ce soir.

La prénommée Jasmine hausse les sourcils avant de lancer un regard noir à sa mère.

— C'est super, ça.

Elle ne lui ressemble pas du tout. Elle a les cheveux foncés, un carré court qu'elle a probablement coupé elle-même et une petite frange qui souligne son joli visage rectangulaire, les lèvres charnues de sa bouche vermillon, ses yeux sombres et son piercing à l'arcade. Elle a un air exotique qui lui rappelle cette actrice mexicaine dont il a oublié le nom.

Alice ouvre le grand réfrigérateur rouge.

— Un sandwich au jambon ? Du pain et du pâté ? Du gratin de chou-fleur ? Il reste aussi un peu du poulet au curry de samedi. Quel jour on est ? Mercredi. Ça devrait aller. C'est bien pour ça qu'on fait ce genre de plats, non ? Pour conserver la viande.

Il se noie dans ce flot de questions, incapable de prendre une décision, comme lorsqu'il est resté assis sur cette plage pendant douze heures. Il savait que rien ne le forçait à rester là, mais il n'arrivait pas à réfléchir, à faire un choix. Jusqu'à ce que cette femme arrive et décide à sa place, il était pétrifié, abasourdi.

— Comme vous voulez, finit-il par lui répondre.

— Et puis merde, conclut-elle en refermant le frigo. Je commande des

pizzas.

Une vague de soulagement l’envahit, avant qu’il se souvienne qu’il n’a pas d’argent, mis à part les quelques pièces trouvées dans ses poches.

— Je suis désolé, s’excuse-t-il avec gêne. Je ne peux pas payer.

— Je sais bien. On a vidé vos poches ensemble, vous vous souvenez ? Mais ça ne fait rien, je vous invite. De toute façon, celle-ci ne mange presque rien, ajoute-t-elle en désignant sa fille d’un mouvement de tête. Elle ne finit jamais sa pizza. Je vais faire comme si vous n’étiez pas là.

Jasmine lève ses yeux trop maquillés au ciel tandis qu’il suit Alice dans le petit salon attenant à la cuisine. Il doit baisser la tête pour ne pas se cogner au chambranle de la porte. Sur le canapé, une petite fille aux cheveux blonds et bouclés est blottie contre un grand adolescent métis très fin. Quand ils entrent, les enfants détournent les yeux de la télévision et le regardent avec méfiance. Alice se met à fouiller dans le tiroir du bureau.

— Il était tout seul sur la plage, explique-t-elle sans se retourner.

Elle sort un menu de pizzas à emporter du tiroir et le tend aux enfants.

— Ce soir, on se fait livrer. Vous me direz ce que vous voulez.

Le garçon, ravi, se redresse sur le canapé, délogeant la petite fille.

— Je vous présente Romaine et Kai. Et, oui, ce sont tous mes enfants biologiques. Je ne les ai pas adoptés. Ne restez pas planté là, asseyez-vous !

Il opte pour un petit canapé à fleurs. La pièce est très agréable, avec sa cheminée chaleureuse, ses fauteuils confortables, un peu datés mais choisis avec goût, ses poutres sombres, ses murs gris foncé et ses lampes murales en verre opalescent. La rue est éclairée par un lampadaire victorien, la mer par les lumières de la ville, qui se reflètent dans les vagues argentées, ce qui donne à la scène une atmosphère féerique. Mais, de toute évidence, le ménage n’est pas le fort d’Alice. Il y a des moutons de poussière partout, des toiles d’araignées au plafond, des miettes de pain et des traces de verres sur la table, et il serait prêt à parier que le tapis n’a jamais été nettoyé.

Alice étale le contenu de ses poches sur le radiateur.

— Un billet de train, déclare-t-elle en détachant deux papiers collés. Qui date d’hier. Mais je n’arrive pas à lire l’heure. Kai, tu peux m’aider, s’il te plaît ?

Elle passe le billet à son fils, qui l’observe un instant.

— 19 h 58.

— Le dernier de la journée. Vous avez fait un changement à Doncaster,

ce qui veut dire que vous êtes arrivé ici assez tard, explique Alice en continuant à observer les papiers. Ça, c'est un ticket de caisse, mais je ne sais pas du tout d'où il vient.

En l'écoutant parler, il regarde attentivement son visage, ses traits singuliers, ses pommettes prononcées et ses lèvres pulpeuses. Elle ne porte pas de maquillage, sauf un trait d'eye-liner presque effacé. Elle pourrait être une belle femme, mais sa mâchoire est crispée, son visage dur, et quelque chose de sombre sommeille en elle.

— Encore un ticket. Et un autre. Ah, un mouchoir, ajoute-t-elle en le lui tendant.

Il fait signe qu'il n'en a pas besoin, et elle le jette dans la cheminée.

— Je crois que j'ai fait le tour. Pas de pièce d'identité. Rien qui nous aide vraiment... Le mystère reste entier.

— Maman, comment il s'appelle ? demande soudain Romaine.

— Je n'en ai aucune idée, et lui non plus, lui répond sa mère, comme si c'était tout à fait normal. Il a perdu la mémoire.

La petite fille fronce les sourcils.

— Il l'a perdue où ?

Alice éclate de rire.

— Toi, tu es très douée pour trouver des noms. Ce monsieur-là a perdu le sien, donc on ne peut pas l'appeler. Peut-être que tu peux lui en donner un nouveau ?

La petite fille le dévisage avec intensité pendant quelques secondes. Elle va probablement l'affubler d'un nom enfantin un peu ridicule, pense-t-il, mais elle plisse les yeux et prononce avec concentration le prénom « Frank ».

— Frank, répète Alice en le regardant, satisfaite. Oui, c'est un bon nom. Merci, Romaine, ajoute-t-elle en caressant les cheveux de sa fille. Eh bien, Frank, je pense que votre bain est prêt. J'ai mis une serviette et un savon sur votre lit. Les pizzas devraient être arrivées quand vous sortirez de la salle de bains.

Il ne se rappelle pas avoir choisi de pizza et n'a vraiment pas l'impression qu'il s'appelle Frank. Les certitudes que lui impose cette femme lui donnent le vertige. La seule chose dont il est certain, c'est que ses chaussettes, son caleçon et son tee-shirt sont trempés, qu'il est gelé et qu'il rêve d'un bon bain chaud.

— Et..., hésite-t-il. Est-ce que vous pourriez me prêter des vêtements

secs ? Je peux remettre ceux-là, mais ils sont un peu...

— Kai va vous prêter un jogging et un tee-shirt. Je les déposerai devant la porte de la salle de bains.

— Merci. Merci infiniment.

En sortant de la pièce, il remarque le regard qu'elle échange avec son fils et l'assurance de son visage qui semble se fissurer un instant. Le garçon, l'air inquiet et contrarié, lui fait « non » de la tête. Elle lui répond en acquiesçant vigoureusement, mais il sent qu'elle aussi a peur, qu'elle commence à douter de sa décision, à se demander ce qu'il fait chez elle.

Après tout, il pourrait être n'importe qui.

Chapitre 4

— Parlez-moi de votre mari. Quel âge a-t-il ?

Lily remet en place le col de son chemisier et tire sur le tissu pour effacer les plis.

— Quarante ans.

Elle voit l'agent Traviss hausser un sourcil pendant une fraction de seconde.

— Et vous, vous avez quel âge ?

— Vingt et un ans.

Elle voudrait lui crier que cela ne veut rien dire, que dix-neuf ans d'écart, ce n'est rien dans une vie qui en durera peut-être quatre-vingt-dix. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

— Son nom complet ?

— Carl John Robert Monroe.

— Très bien. Et il vit ici ?

Elles discutent dans le salon de l'appartement où ils se sont installés en rentrant de leur lune de miel à Bali.

— Bien entendu.

Elle se rend compte immédiatement qu'elle a été impolie. Elle sait que ses réactions sont parfois un peu trop abruptes pour les convenances britanniques.

L'agent Traviss, l'air crispé, commence à remplir son formulaire.

— Et hier... quand avez-vous vu votre mari pour la dernière fois ?

— Il est parti au travail à 7 heures, comme tous les matins.

— Où travaille-t-il ?

— À Londres. Dans la finance.

— Vous avez appelé son bureau ?

— Bien sûr, c'est la première chose que j'ai faite !

Cette policière doit vraiment la prendre pour une idiote si elle la pense capable d'alerter la police avant même d'avoir appelé le bureau de Carl.

— Que vous ont-ils dit ?

— Qu’il était parti du travail à la même heure que d’habitude. Carl prend le même train tous les jours pour rentrer à la maison. Il n’est jamais en retard.

— Est-ce que vous lui avez parlé après son travail ?

— Non, mais il m’a envoyé un message. Regardez.

Elle lui tend son téléphone, où s’affichent les derniers mots de Carl.

Je ne sais pas comment c’est possible, mais je t’aime encore plus que ce matin ! J’ai hâte de te retrouver dans une heure. Si seulement le train pouvait aller plus vite...
Je t’embrasse.

— Et ça, c’est ce qu’il m’a envoyé la veille, ajoute-t-elle en faisant défiler le texte sur l’écran.

Je n’arrive pas à croire que tu sois ma femme. J’ai tellement de chance ! J’ai hâte de t’avoir dans mes bras. Plus que 58 minutes !

— Ce sont les mots d’un homme qui n’a qu’une seule envie chaque soir : celle de retrouver sa femme. Vous comprenez, maintenant, pourquoi je suis certaine qu’il s’est passé quelque chose ?

L’agent rend son téléphone à Lily.

— Il a l’air très amoureux, en tout cas, lui dit-elle avec un sourire.

— Ce n’est pas drôle...

— Je ne dis pas le contraire.

Lily inspire profondément. Il faut qu’elle fasse un effort pour paraître plus sympathique.

— Excusez-moi, je suis très stressée. Hier soir, c’était la première fois que je dormais seule depuis notre mariage. Je n’ai pas fermé l’œil de la nuit, explique-t-elle en faisant de grands gestes.

Elle replace ses mains sur ses genoux. Son interlocutrice semble s’adoucir lorsqu’elle remarque les yeux humides de Lily. Elle pose sa main sur la sienne un instant et reprend.

— Vous recevez ce message à 17 heures, et ensuite...

— Plus rien. Pas un mot. Je l’ai appelé à 18 heures, il n’a pas répondu, et

j'ai continué jusqu'à ce que son téléphone s'éteigne.

L'agent Traviss la regarde droit dans les yeux et Lily comprend qu'enfin, quelqu'un la croit. Quelqu'un d'autre sait que Carl a vraiment disparu et qu'il n'est pas dans le lit d'une autre femme.

— À quelle gare prend-il le train ?

— Victoria.

— Toujours le même train ?

— Oui, celui de 17 h 06, à destination de East Grinstead.

— Et il arrive à Oxted à... ?

— 17 h 44. Ensuite, il marche quinze minutes. Il arrive à la maison à 17 h 59 tous les soirs. Sans exception.

— Est-ce que vous travaillez ?

— Non. Je suis étudiante.

— Dans quelle université ?

— Je ne vais pas à l'université, je suis une formation à distance en comptabilité. C'est ce que j'étudiais en Ukraine. J'ai arrêté pour suivre Carl ici, mais je veux finir ce que j'ai commencé.

— Depuis combien de temps êtes-vous au Royaume-Uni ?

— Depuis une semaine et trois jours.

— C'est tout récent, alors.

Lily acquiesce.

— Vous parlez vraiment bien anglais.

— Merci. Ma mère est traductrice. Elle a tout fait pour que je le parle aussi bien qu'elle.

La policière rebouche son stylo.

— Comment vous êtes-vous rencontrés, avec votre mari ?

— Grâce à ma mère. Elle travaillait dans une conférence et l'entreprise de Carl y participait. Ils recherchaient des hôtes pour guider les intervenants, les amener aux taxis, ce genre de choses. J'avais besoin d'argent. Ils m'ont affectée à l'entreprise de Carl. Dès que je l'ai vu, j'ai su que j'allais l'épouser. C'était une évidence.

L'agent Traviss regarde Lily, les yeux écarquillés.

— C'est une sacrée histoire.

— Tout à fait.

— Bon, se reprend-elle en rangeant son stylo et son carnet. Je vais voir ce que je peux faire. Je ne suis pas sûre d'avoir assez d'éléments pour ouvrir une

enquête officielle, mais rappelez-moi s'il ne rentre pas ce soir.

Lily se fige immédiatement.

— Je vous demande pardon ?

— Ne vous en faites pas, je suis sûre qu'il ne s'est rien passé de grave. Sincèrement. Dans ce genre de situations, neuf fois sur dix, tout rentre dans l'ordre. Il va probablement revenir ce soir.

— Mais c'est impossible, vous ne pouvez pas croire ça. Vous m'avez écoutée ! Vous savez qu'il a disparu.

— Votre mari est un adulte indépendant qui n'est dangereux ni pour lui-même ni pour autrui. Je ne peux pas ouvrir d'enquête à l'heure qu'il est. Mais je vais faire une recherche dans notre base de données, voir si quelqu'un qui correspond à son signalement a été présenté à la police depuis hier.

— Comment ça, « présenté » ?

— Il a peut-être été arrêté. Et je vais aussi faire une recherche auprès des hôpitaux de la région pour savoir s'il n'aurait pas été admis dans l'un de leurs services.

— Mon Dieu...

C'est ce que Lily redoute le plus, ce à quoi elle a pensé toute la nuit dernière, seule dans son lit : Carl, écrasé par un bus ; Carl, poignardé et laissé pour mort dans une ruelle ; Carl, flottant sans vie dans la Tamise.

— Je ne peux rien faire de plus pour le moment.

Lily se rend compte que la policière est sincère et lui sourit.

— Merci. C'est très gentil.

— J'aurais besoin d'une photo de lui. Vous avez quelque chose de récent ?

— Oui, bien sûr.

Lily fouille dans son sac à main et sort un petit portrait de son portefeuille. C'est une photo d'identité sur laquelle Carl a l'air sérieux et élégant. Elle la lui tend et s'attend à ce qu'elle lui dise à quel point son mari est beau, qu'il ressemble un peu à Ben Affleck, mais la policière la range dans son carnet sans commentaires.

— Je vous tiens au courant. En attendant, appelez ses amis, sa famille et ses collègues. Ils pourraient vous fournir d'autres informations pour vous aider à le retrouver.

Une fois l'agent Traviss partie, Lily reste immobile près de la fenêtre. Elle regarde le parking où Carl gare son Audi A5 noire. La voiture n'a pas

bougé depuis qu'ils sont allés faire les courses ensemble dimanche dernier. Le souvenir si banal de ce moment passé au supermarché lui donne envie de se rouler en boule et de hurler de désespoir.

Elle se retourne pour observer son intérieur. C'est Carl qui a choisi cet appartement tout neuf, construit dans un lotissement récent, avec une cuisine immaculée et des toilettes encore emballées. Un nouveau logement pour une nouvelle vie. Le cœur lourd, elle se met à fouiller dans les tiroirs pour trouver un indice, une petite chose qu'elle ignorait de son mari et qui l'aiderait à retrouver sa trace.

Chapitre 5

Vers 5 heures du matin, la pluie s'arrête enfin. La douce ascension du soleil dans le ciel argenté, les oiseaux qui s'égosillent et le bruit des bateaux que l'on met à l'eau accompagnent le réveil difficile d'Alice. Elle n'a réussi à s'endormir qu'une heure plus tôt, après avoir passé toute la nuit à l'affût, à guetter chaque variation sonore dans le noir, chaque craquement de la vieille maison, chaque rayon de lune qui pénétrait dans sa chambre.

Ce n'est pas la première fois qu'un inconnu dort dans le studio. Depuis qu'ils habitent ici, elle l'a loué à de nombreuses reprises, parfois à des hommes bien plus étranges que Frank. Mais, au moins, elle savait à peu près qui ils étaient, d'où ils venaient et pourquoi ils étaient à Ridinghouse Bay. Ils avaient une histoire.

Cet homme-ci, ce « Frank », est entré en scène en pleine représentation, à l'improviste, sans un mot. Le charme incontestable de ce nouveau personnage trouble Alice. Les papiers trouvés dans ses poches ont révélé qu'il avait pris un train mardi soir de King's Cross à Ridinghouse Bay, qu'il avait récemment dépensé vingt-trois livres dans une jardinerie et acheté un bagel et une canette de Coca au supermarché.

Après son bain, Frank est revenu dans la cuisine habillé avec les vêtements de Kai, la peau rougie par l'eau chaude, l'air particulièrement mal à l'aise. Ses cheveux châains encore humides commençaient à boucler et il était pieds nus. Pas mal d'ailleurs, ses pieds, a-t-elle remarqué. Elle l'a observé manger sa pizza, résister à l'envie de tout avaler d'un coup pour assouvir sa faim. Quand elle lui a proposé une bière, il n'a pas su quoi lui répondre. Il essayait probablement de se souvenir s'il aimait cette boisson ou non.

— Allez-y, l'a-t-elle encouragé. Au moins, on sera fixé sur quelque chose.

Alors, il en a bu une, mais cela n'a rien changé à l'étrangeté de la situation : elle, ses trois enfants et cet adulte apeuré en vêtements

d'adolescent rassemblés autour de pizzas. Pas facile de trouver un sujet de conversation.

Quand il est parti se coucher, ses enfants se sont retournés vers elle d'un seul mouvement pour lui exprimer leur désapprobation totale.

— Maman, mais qu'est-ce que tu fais ? a fini par demander Jasmine.

— J'aide un homme dans le besoin. Il n'avait pas de veste, pas d'argent. Dehors, par ce temps-là, a-t-elle ajouté en montrant du doigt les grosses gouttes de pluie qui s'écrasaient sur leur fenêtre.

— Mais pourquoi chez nous ? a renchéri Kai.

— Où veux-tu qu'il aille ?

— Je sais pas. Dans un hôtel ?

— Il n'a pas d'argent, Kai. C'est bien le problème.

— C'est pas le problème, c'est *son* problème.

— Et la compassion, dans tout ça ? a essayé de se défendre Alice, tout en sachant que ses enfants avaient en partie raison. Qu'est-ce que vous apprenez à l'école ?

— On nous parle des pédophiles, des voleurs, des voyeurs, des violeurs, des...

— Faux ! Ça, c'est ce que vous voyez à la télé et sur Internet. Croyez-moi, la plupart des gens ont un bon fond. Cet homme-là est perdu, et moi, je suis « un bon samaritain ». Et puis, c'est juste pour une nuit.

— Ferme bien la porte de la cour, lui a demandé Kai. À double tour.

Elle s'est moquée de lui sur le moment, mais, après avoir ouvert la porte de la cour et crié « bonne nuit » à Frank avant d'aller se coucher, elle l'a bel et bien verrouillée. Et elle n'a pas pu fermer l'œil. Toute la nuit, elle s'est imaginé la grosse main d'un homme plaqué sur la petite bouche de Romaine, ses yeux verts écarquillés de peur ; les pas discrets dans le salon d'une ombre fouillant les tiroirs pour trouver des bijoux ou un iPad ; la silhouette de Jasmine se déshabillant devant sa fenêtre sans penser à l'homme qui pourrait l'épier depuis la cour. Même si la fenêtre de Jasmine donne en fait sur la rue, et que, de toute façon, elle ne se déshabillerait jamais devant la vitre puisqu'elle est persuadée d'être *énorme*. Mais tout de même.

Alice abandonne l'idée de se rendormir et décide de profiter de ce réveil matinal. Elle traverse sa chambre, débranche son iPad et ouvre la webcam du salon de ses parents. Elle observe un moment la pièce vide. Depuis qu'ils sont devenus... *malades*, préfère-t-elle dire – plutôt que séniles, fous ou

complètement jetés –, ils se lèvent de plus en plus tard. L'aide à domicile vient les voir à 10 heures et doit employer toutes sortes de stratagèmes pour réussir à sortir du lit ces deux adolescents paresseux.

Elle éteint son iPad et ouvre les rideaux. Le soleil qui se lève teinte la mer, toujours si calme après la pluie, de rose et de jaune. On se croirait aux Antilles. Les lampadaires sont encore allumés et le bitume noir brille sous ses yeux. C'est si beau.

Alice va se doucher et commence sa journée en prenant soin de ne réveiller personne. Dans sa chambre, elle se regarde dans le miroir, ce qu'elle n'a jamais le temps de faire habituellement. Elle se réveille toujours au dernier moment, juste pour s'habiller en vitesse, préparer à manger aux enfants et les emmener à l'école à l'heure. Apparemment, sa dernière teinture n'évolue pas très bien : un balayage assez osé, ou, pour reprendre le terme de Jasmine, *zébré*. Depuis, ses racines poivre et sel ont refait surface. De toute évidence, l'averse d'hier n'a pas amélioré la situation.

Elle enlève le peu d'eye-liner qu'elle a mis la veille et part à la recherche de la trousse à maquillage, qu'elle ne sort que pour les grandes occasions. Elle se persuade qu'elle fournit cet effort pour se faire plaisir à elle, parce qu'elle en a le temps pour une fois, et que cela n'a rien à voir avec le charmant inconnu qui dort dans le studio. Elle s'attache les cheveux en un chignon haut pour dissimuler ses mèches douteuses, passe un jean propre, une chemise à carreaux assez large pour cacher son ventre, mais assez moulante pour mettre sa poitrine en valeur, et enfle des boucles d'oreilles bleu-vert qui rappellent la couleur de ses yeux.

Les hommes ont souvent dit à Alice qu'elle était sexy. Ou vulgaire. Elle n'a jamais vraiment voulu paraître jolie, porter des robes moulantes et des talons, mais, quand ça lui arrive, elle voit la différence. En général, elle ne fait aucun effort. Mais ce matin, bizarrement, il y a quelque chose de changé.

Elle aperçoit Romaine, qui attend dans l'embrasement de la porte, son vieux pyjama en jersey bâillant à l'entrejambe, ses boucles blondes sens dessus dessous. Elles descendent ensemble l'étroit escalier sur la pointe des pieds, Griff sur les talons. Les deux autres chiens les accueillent sans faire de bruit, souriant de leurs lèvres noires, remuant leurs queues comme des essuie-glaces sur les dalles du sol. Alice retient sa respiration lorsqu'elle aperçoit la porte de la cour et entre dans la cuisine, inquiète de ce que lui réserve cette nouvelle journée. Elle nourrit généreusement les chiens, tartine un bagel de

beurre de cacahuète pour Romaine, et prépare une grande tasse de thé et un bol de céréales pour elle. Elle ne quitte pas des yeux la porte, troublée par ce qui l'attend de l'autre côté.

À 8 h 30, quand Kai et Jasmine partent prendre le bus du collège, elle sort avec Romaine et les chiens sans l'avoir aperçu. Il n'y a aucun bruit, aucun mouvement dans le studio, comme si personne n'y avait dormi.

Derry lui lance un regard inquisiteur quand elle atteint la porte de l'école, qui vient d'ouvrir.

— Tu es à l'heure. Et, ajoute-t-elle en se rapprochant, tu t'es maquillée.

— Peut-être bien.

— Il se passe quelque chose...

— Il est rentré dans notre maison, les interrompt Romaine. Le monsieur tout mouillé.

Alice regarde ailleurs.

— Il n'est pas *rentré*. Je l'ai invité. Pour qu'il se sèche, prenne un bain et mange un morceau. Je suis sûre qu'il est déjà reparti.

Mais, quand elle rentre à la maison quarante minutes plus tard, les rideaux du studio sont ouverts et elle aperçoit du mouvement à l'intérieur. Elle nettoie les pattes des chiens avec une vieille serviette, se recoiffe devant le miroir et allume la bouilloire.

La nuit dernière, il a fait des rêves extraordinaires. Après des heures passées dans le brouillard, la tête vide, le dîner partagé avec Alice et sa famille l'a beaucoup stimulé. Il essaie de retenir ces visions nocturnes, qui lui permettraient de retrouver qui il est, mais elles lui échappent et s'effacent peu à peu.

Il s'assied et se frotte longuement le visage. Les rideaux de la fenêtre sont très fins et il distingue le bleu vif du ciel après la pluie. Il entend gratter à la porte et, quand il jette un œil par la fenêtre, il se retrouve face aux grands yeux sombres d'un chien. Il a l'air de sourire, mais, quand il ouvre la gueule, il se met à grogner. L'homme recule. Au moins, il se rappelle où il est. Il se souvient d'une tasse de thé, de la pizza dans la cuisine, de la femme aux

longues jambes et aux cheveux châtain et blond, du bain chaud dans la vieille salle de bains. Et il se souvient du prénom *Frank* que la petite fille aux boucles d'or lui a donné.

Il voudrait aller aux toilettes, se brosser les dents, mais la chienne devant la porte aboie de plus en plus fort et n'a pas l'air disposée à se laisser approcher. C'est un... Il essaie de se souvenir du nom de cette race, sans succès. D'ailleurs, il ne l'a peut-être jamais connu. En tout cas, c'est le genre de chiens qu'ont les types pas nets. Trapu et musculeux, avec une mâchoire surdéveloppée.

Il ouvre à nouveau le rideau et fixe l'animal, qui aboie de plus belle. À ce moment-là, Alice sort dans la cour, crie quelque chose au chien et l'attrape par le collier. Puis, elle remarque Frank derrière la porte.

— Vous vous rappelez qui vous êtes ? demande-t-elle en lui tendant une tasse de thé.

— Non, malheureusement. J'ai fait des rêves, mais je n'arrive pas à m'en souvenir, ajoute-t-il en posant la tasse sur la table du studio.

— Bon... Venez à la maison quand vous êtes prêt. Je laisse la porte ouverte. Je peux vous préparer un petit déjeuner, si vous avez faim. Il y a des œufs frais.

Quand il entre dans la maison quelques minutes plus tard, tout est calme. Les enfants ne sont pas là. Alice est en train de regarder sa tablette et soupire beaucoup.

— Où sont les enfants ?

Elle le regarde comme s'il était idiot.

— Ils sont à l'école.

— Ah oui, bien sûr.

Elle éteint l'iPad et le pose sur la table.

— Vous croyez que vous avez des enfants ?

Des enfants ? La pensée ne lui avait même pas traversé l'esprit.

— Peut-être, répond-il, dépassé. Peut-être plusieurs, en fait. Je ne sais même pas quel âge j'ai. À votre avis ?

Alice le scrute de son regard d'un bleu-vert délavé.

— Entre trente-cinq et quarante-cinq ans, je dirais.

— Et vous, vous avez quel âge ?

— On n'est pas censé poser ce genre de questions à une femme.

— Excusez-moi.

— Mais je m'en fous, moi. J'ai quarante et un ans.

— Et le père de vos enfants, où est-il ?

— *Les pères*, le corrige-t-elle. Le plan « fournir une famille stable à mes enfants » a un peu merdé. J'ai rencontré le père de Jasmine au Brésil. J'étais en vacances et, deux semaines après mon retour, j'ai découvert que j'étais enceinte. Je n'avais aucun moyen de le contacter. Le père de Kai était notre voisin à Brixton. Désolée de le dire comme ça, mais c'était mon plan cul. Il a disparu du jour au lendemain, quand Kai avait cinq ans. Une nouvelle famille a emménagé dans son appartement et je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Et le père de Romaine, c'était l'amour de ma vie, mais...

Elle marque une petite pause avant de continuer.

— Il a fait une connerie, il a complètement pété les plombs. Maintenant, il vit en Australie, conclut-elle dans un soupir.

Il réfléchit à comment formuler sa prochaine question sans être blessant.

— Vous ne vous êtes jamais mariée ?

Alice rit amèrement.

— Non. Personne n'a jamais voulu me passer la bague au doigt.

Il regarde ses propres mains.

— Je ne porte pas d'alliance non plus.

— Certes, mais ça ne veut pas dire que vous n'êtes pas marié. Vous êtes peut-être un de ces salauds qui refusent d'en porter une.

— Oui, peut-être...

Elle soupire et retrousse les manches de sa chemise à carreaux. Il remarque ses poignets très fins, des poignets qui lui semblent familiers.

Soudain, le souvenir de sa mère le submerge. Elle a les mêmes poignets. Et elle a aussi les mêmes plis que ceux derrière les coudes qu'Alice. Il a une mère. Une mère avec des bras !

— Je viens de me souvenir de quelque chose ! J'ai vu les bras de ma mère.

— C'est une très bonne nouvelle ! Vous vous souvenez d'autre chose ?

Il fait tristement « non » de la tête.

— J'ai fait une petite recherche sur Internet hier soir, et, sauf si vous vous moquez de moi depuis le début, on dirait que vous êtes atteint d'un type d'amnésie qui s'appelle la « fugue dissociative ». Ça vous dit quelque chose ?

— Non.

— Si j’ai bien compris, poursuit-elle en se passant la main sur le front, c’est une amnésie qui ne résulte pas d’un choc physique, ni de la consommation de drogues ou d’alcool. C’est un état causé par un traumatisme psychologique. En général, ça arrive quand on voit ou qu’on se souvient d’un élément refoulé. Le cerveau s’éteint complètement pour se protéger. Et les gens font comme vous : ils se retrouvent dans des endroits improbables sans aucune idée de qui ils sont, d’où ils viennent ou de ce qu’ils peuvent bien foutre là. C’est assez fascinant comme truc.

— Et ensuite, qu’est-ce qu’il se passe ?

— C’est ça, la bonne nouvelle. La perte de mémoire est temporaire. En général, ça ne dure que quelques heures ou quelques jours. Au pire, quelques semaines. Si c’est ce que vous avez, vous allez forcément vous souvenir de qui vous êtes.

— C’est fou...

Il a l’impression de ne plus rien ressentir. Il devrait être heureux, mais l’idée de retrouver son identité est vertigineuse quand on n’en a pas.

— Et vous venez de vous souvenir des bras de votre mère ! Ça ne nous aide pas beaucoup, mais c’est un début. Tous vos souvenirs sont à votre portée, il faut juste trouver le moyen de vous reconnecter. Alors, qu’est-ce qu’on fait ?

— Comment ça ?

Qu’est-ce qu’on fait ? Il est incapable d’imaginer une réponse à cette question.

— On devrait peut-être aller voir la police, non ?

À ces mots, il sent son estomac se tordre. Ses muscles se contractent, ses poings se serrent, son pouls s’accélère et il se met à respirer de plus en plus vite. Il n’a rien ressenti d’aussi fort depuis qu’il s’est réveillé sur la plage avant-hier soir.

— Non, répond-il en essayant de se contenir.

Mais il entend bien les nuances de colère – ou de peur, peut-être – qui percent dans sa voix. Il sent monter en lui l’envie de plaquer quelqu’un contre un mur, il sent un souffle chaud contre sa joue.

— Non, répète-t-il d’une voix encore plus douce. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Je crois que, si je pouvais rester une nuit de plus, je pourrais retrouver ma mémoire. Il sera toujours temps d’aller voir la police plus tard. Si vous le voulez bien...

Alice hoche la tête sans conviction.

— D'accord. Une nuit de plus. Mais après ça, si vous n'arrivez toujours pas à vous rappeler qui vous êtes, il faudra que... Enfin, vous savez, ce studio, je le loue et j'ai besoin de cet argent pour...

— Je comprends. Juste une nuit de plus.

Elle lui lance un petit sourire.

— Ça marche. En attendant, soyez ouvert. À vos souvenirs, je veux dire.

Elle se lève et attrape une boîte d'œufs si frais qu'il y a encore des plumes collées au carton.

— Sur le plat ? Brouillés ?

— Je n'en sais rien. Comme vous voulez.

Chapitre 6

Lily est assise dans la salle d'attente du commissariat. Elle tient un sac de courses, dans lequel elle a glissé son album photo de mariage et le passeport de Carl. C'est tout ce qu'elle a trouvé en fouillant l'appartement, rien d'autre. Pas de photos d'enfance. Pas de certificat de naissance. Pas d'autres pièces d'identité. Il y avait bien un tiroir fermé à clé, mais, quand elle y a glissé la main en passant par le tiroir supérieur, il avait l'air vide. Oui, c'est un peu bizarre de garder si peu de choses chez soi, mais Carl est un homme très organisé et minimaliste. Il a probablement entreposé ses affaires chez sa mère pour ne pas encombrer leur nouvel appartement.

Elle porte à sa bouche un gobelet de café qu'elle n'aurait pas dû acheter. Elle n'a que trente-huit livres sur elle. Carl payait tout pour eux deux. Il avait prévu de lui ouvrir un compte en banque sur lequel il verserait de l'argent tous les mois jusqu'à ce qu'elle finisse ses études, mais il n'en a pas eu le temps. Elle va devoir demander à sa mère de lui envoyer de l'argent, mais le virement risque de prendre un moment. Trente-huit livres... Elle n'aurait vraiment pas dû acheter ce café. Mais elle en avait besoin : elle n'a pas réussi à fermer l'œil depuis que son mari a disparu.

L'agent Traviss entre dans la salle d'attente et lui sourit.

— Madame Monroe, suivez-moi, s'il vous plaît. Je vais trouver une salle où nous pourrions discuter tranquillement.

Lily la suit dans le couloir jusqu'à une petite pièce qui sent le renfermé.

— Toujours pas de nouvelles de votre mari ?

— Bien sûr que non. Je ne serais pas ici autrement.

— Je sais bien, madame Monroe. C'était une question rhétorique.

— Je comprends.

Elle lui adresse un sourire gêné.

— Vous voulez déclarer sa disparition ? demande-t-elle en ouvrant son carnet.

— Tout à fait.

— J’ai fait une recherche avec le nom de votre mari, hier, mais je n’ai eu aucun résultat. Il n’a été admis dans aucun hôpital de la région, il n’a pas été emmené au poste...

Lily ne sait pas ce qu’est un « poste », mais elle hoche la tête, parce qu’elle ne veut pas que cette femme ait encore plus pitié d’elle.

— Et les commissariats, vous avez vérifié ?

L’agent Traviss la regarde comme si elle était idiote.

— Oui, je viens de vous le dire. Ça n’a rien donné.

— Je vois. De mon côté, j’ai fait des recherches à la maison. Mais vous savez, notre appartement est tout neuf, nous venons d’emménager. Je pense qu’il a dû laisser la majorité de ses affaires chez sa mère.

— Vous avez appelé sa mère ?

— Non. Je n’ai pas son numéro, il était dans le portable de Carl. Je ne connais pas son adresse non plus.

— Comment s’appelle-t-elle ?

— Maria. Je crois.

— Donc Maria Monroe ?

Lily acquiesce.

— Elle vit dans quelle ville ?

— Je ne sais plus... À l’ouest de Londres. Ça commence par un S.

— Slough ? Swindon ? lui suggère-t-elle.

— C’est possible.

— Et le reste de sa famille ?

— Il a une sœur qui s’appelle Suzanne, il me semble. Elle vit dans la même ville que sa mère.

— Elle est mariée ?

— Oui, je crois. Et elle a un fils.

— Donc, il a une sœur qui s’appelle peut-être Suzanne Monroe, récapitule l’agent Traviss en prenant des notes.

Lily pose le sac en plastique sur la table et sort le passeport.

— J’ai trouvé ça.

La policière le saisit et l’examine rapidement.

— Il est en cours de validité. Parfait. Au moins, on sait qu’il n’a pas quitté le territoire.

— Évidemment ! s’insurge Lily, ce qui a l’air d’excéder son interlocutrice.

— Je vais le garder et voir si je peux en tirer quelque chose.

— Très bien. Et j'ai aussi apporté ça, ajoute Lily en présentant l'album photo. Comme ça, vous aurez une idée plus précise de qui il est. Voilà, sur celle-là, il sourit. Ça, ce n'est pas un homme sur le point de quitter sa femme.

L'agent Traviss feuillette l'album.

— Et vous vous êtes mariés à...

— Kiev. Oui. Il voulait m'épouser dans mon pays, que je sois entourée de ma famille et de mes amis. Il voulait que tout soit parfait pour moi. Il est très attentionné. C'est mon meilleur ami, mon amant, mon mari, mon père... tout.

Elle s'interrompt quand elle se rend compte qu'elle a des larmes plein les yeux et que sa main est posée sur son cœur.

— Excusez-moi.

— Je vous en prie, c'est normal. Vous avez des amis ici, au Royaume-Uni ? Ou de la famille qui pourrait vous soutenir dans cette épreuve ?

— Non. Je ne connais personne.

— J'en suis désolée. Peut-être qu'un de vos amis d'Ukraine pourrait venir s'occuper de vous ?

— Oui, peut-être.

En montant l'escalier qui mène à leur appartement, Lily est submergée par un mélange de peur et d'excitation. Peut-être qu'il est là, de l'autre côté de la porte. Peut-être qu'il l'attend, assis dans le fauteuil, sa chemise et sa cravate froissées, avec une histoire à dormir debout qui expliquerait tout. Mais, à chaque marche gravie, l'espoir s'affaiblit, et elle ouvre finalement la porte sur un gouffre de solitude. Rien ne bouge. Pour la première fois de sa vie, elle est seule. Debout au milieu du salon, elle laisse ce vide la prendre dans ses bras, la bercer, devenir sa réalité. Elle entend une goutte d'eau tomber dans l'évier de la cuisine, le bruit du réfrigérateur, celui de la porte de l'immeuble qui s'ouvre. Puis, la sonnerie du téléphone retentit.

Elle sursaute et se précipite pour décrocher.

— Allô ?

— Madame Monroe ? Ici l'agent Traviss.

— Je vous écoute.

— Je vous appelle parce que... Je ne sais pas comment vous dire ça. C'est très étrange. J'ai fait une recherche avec le passeport que vous m'avez apporté et, pour le dire simplement, votre mari n'existe pas.

— Je vous demande pardon ?

— C'est un faux passeport, madame. Carl John Robert Monroe n'existe pas.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 7

1993

Chaque été, ils louaient la même petite bicoque à Riddinghouse Bay, une ville côtière du Yorkshire. Un choix étonnant, car elle était beaucoup moins agréable que leur maison de Croydon, qui était moderne, propre, avec deux salles de bains blanches et brillantes, des moquettes moelleuses et du double vitrage.

Rabbit Cottage était humide et mal meublé. La cuisine était trop étroite et les murs jaunis par la fumée de cigarette. Il y avait une petite chambre au rez-de-chaussée et deux chambres encore plus petites à l'étage. Les matelas étaient pleins de bosses et les draps élimés, troués. Quand il pleuvait, l'eau s'infiltrait et la maison dégageait une odeur étrange, un mélange de sel, de maquereau, de tabac froid et d'humidité. Et pourtant, les parents de Gray et Kirsty adoraient cet endroit. À cause de l'atmosphère et des gens, disaient-ils, et aussi des paysages magnifiques, de l'air pur, des balades inoubliables et des poissons délicieux. Quand ils étaient petits, les enfants aussi aimaient beaucoup cette maison, les bottes en caoutchouc, la pêche au crabe, la fête foraine et les frites. Maintenant, Kirsty avait quinze ans, Gray en avait dix-sept, et ils auraient tous les deux préféré mourir plutôt que de passer un jour à Rabbit Cottage. Ils arrivèrent un après-midi pluvieux de juillet, le moral dans les chaussettes, après un voyage en voiture qui leur avait semblé interminable. Tony, leur père, avait refusé d'écouter de la musique et, comme à son habitude, n'avait pas arrêté de changer de station pour suivre les derniers flashes d'information sur le trafic.

Le nombre de places de parking avait considérablement diminué depuis qu'ils venaient à Riddinghouse Bay, et il n'était désormais plus possible de se garer juste devant la maison et de vider le coffre au milieu des hordes de touristes. Il fallait laisser la voiture dans un parking loin du centre-ville et faire le reste du trajet à pied. Voilà pourquoi, à ce moment-là, ils marchaient

dans la rue, les bras chargés de cartons remplis de céréales, de packs de lait, de papier toilette et de soupe en conserve Heinz, et montaient la côte en traînant leurs valises, leurs serviettes et leurs couvertures derrière eux. Une petite bruine d'été avait commencé à tomber et, le temps d'arriver à la maison, ils étaient ruisselants et d'une humeur de chien.

— Vous n'allez pas le croire, mais j'ai l'impression qu'ils ont repeint Rabbit Cottage ! s'exclama Gray en posant un carton sur la table en Formica de la cuisine.

En effet, les murs n'étaient plus aussi jaunes et de petits écriteaux « INTERDICTION DE FUMER » étaient accrochés à plusieurs endroits stratégiques.

Gray monta l'escalier étroit, entra dans sa chambre et posa son sac sur le petit lit défait. Les draps et les couvertures étaient pliés sur le matelas. Cette chambre-là avait vue sur la mer. Ses parents, eux, occupaient la chambre du fond, plus calme. En été, la route qui longeait la plage pouvait être assez bruyante avec ses trois pubs et la musique de la fête foraine saisonnière, qui se propageait à la moindre brise.

Le bruit ne dérangeait pas Gray. Cela le changeait agréablement du silence pesant de Croydon, perturbé à cette période de l'année seulement par le vrombissement des tondeuses et le bourdonnement des abeilles. Il aimait les cris des gens éméchés à la sortie des pubs et l'écho nocturne des pas sur les pavés.

Ils avaient prévu de rester deux semaines. Gray avait supplié ses parents de le laisser rentrer une semaine plus tôt pour aller à une fête où il y aurait cette fille qu'il aimait bien. En plus, il faisait largement meilleur dans le sud du pays. Mais ils avaient refusé.

— L'année prochaine. Quand tu auras dix-huit ans.

Sa sœur lui avait lancé un regard suppliant pour qu'il ne la laisse pas toute seule.

Ils étaient proches l'un de l'autre, mais sans plus. Quand elle était petite, ils jouaient ensemble ; elle venait pleurer dans ses bras lorsqu'elle s'égratignait les genoux, elle lui demandait de lacer ses chaussures, mais elle le laissait aussi seul quand il le lui demandait. Ils veillaient l'un sur l'autre discrètement, un peu comme des voisins serviables mais réservés. Gray avait donc accepté de partir deux semaines, en espérant que la fille qui l'intéressait serait encore célibataire à son retour.

Leur père était en train d'allumer un feu dans la cheminée du salon et leur mère rangeait les réserves dans les placards de la cuisine. Kirsty était recroquevillée sur le canapé, son corps fin dissimulé sous un pull en maille bon marché, et lisait un magazine. La bruine ne s'était pas arrêtée, mais une percée de lumière optimiste essayait de s'imposer à l'horizon.

— Je sors, annonça Gray.

— Tu vas où ? lui demanda son père.

— Je vais juste faire un petit tour.

— Avec ce qui tombe ?

— J'ai un ciré. Et puis, on dirait que ça va s'éclaircir.

— Je peux venir ? demanda Kirsty en levant les yeux de son magazine.

— Si tu veux.

Elle enfila ses baskets en quatrième vitesse et attrapa un anorak sur le portemanteau.

— Ne tardez pas trop. Je vais faire du thé et il y a du gâteau, s'écria leur mère depuis la cuisine.

Une fois délivré de l'atmosphère étouffante de Rabbit Cottage, Gray commença à se sentir mieux ; sa mâchoire se détendit et la pluie fraîche revigora son visage fatigué par le trajet. Kirsty était presque aussi grande que lui, toute en jambes et en cheveux, et elle n'avait pas encore fini sa croissance. Il espérait qu'ils se ressemblaient assez pour que personne ne puisse penser que cette fille gauche et négligée qui portait un anorak trempé, un pull-over à motifs et un jean informe était sa petite amie. Elle ne ressemblait pas encore tout à fait à une femme. Jusqu'à récemment, elle se faisait encore une longue tresse pour attacher ses cheveux et ne se maquillait jamais. Mais Gray avait soudain remarqué qu'elle était devenue assez attirante, un peu comme une fleur brute qui viendrait d'éclore, et cette beauté le préoccupait. En fait, il avait peur pour elle et ressentait une sorte de dégoût mêlé de tendresse. Du dégoût d'être un homme, d'avoir tant de fois pensé des choses horribles d'une fille, de ses instincts primaires, de ses pulsions animales irrépressibles et de ses pensées vicieuses. Du dégoût en sachant que les autres hommes regarderaient maintenant sa petite sœur en pensant ces choses-là.

Et de la tendresse, car elle ne savait rien de tout ça.

Ils marchèrent un moment en silence, perdus dans leurs pensées. Les rayons de soleil avaient enfin réussi à se frayer un chemin parmi les nuages et

séchaient le trottoir.

— Tu as de l'argent ?

— J'ai deux livres, je crois, répondit Gray en fouillant dans ses poches. Pourquoi ?

— On achète des bonbons ?

Il soupira en donnant les pièces à sa sœur. Depuis quelques semaines, elle ne portait plus d'appareil dentaire, et elle fêtait cette libération en mangeant des kilos de bonbons. Il la regarda s'engouffrer entre deux présentoirs à cartes postales dans un magasin de souvenirs, dont la vitrine regorgeait de cornets-surprises, de seaux et de pelles en plastique. Il se retourna face au soleil, qui perçait sous les nuages gris, face à cette lumière dorée et argentée scintillant sur la mer. Au loin, il distinguait la fête foraine déserte. Personne n'avait voulu s'asseoir sur les sièges trempés.

Kirsty sortit du magasin et lui proposa des petites bouteilles de Coca en lui rendant la monnaie. Il prit un bonbon.

— Deux semaines, soupira-t-elle, la main en visière sur son front pour se protéger des rayons du soleil.

— Ça va être long.

— Tu veux aller voir au cinéma s'ils passent un film potable ?

Gray acquiesça, et ils quittèrent le front de mer pour emprunter la grande rue. Le cinéma était un bâtiment en parpaings qui s'enfonçait dans le sol humide. Il y avait un film par semaine et la salle pouvait accueillir cent personnes.

— *Cliffhanger*, annonça-t-il en reconnaissant l'affiche. Fais chier, je l'ai déjà vu.

— Pas moi.

— Moi, je retourne pas voir ça. Si tu connais la fin, ça n'a aucun intérêt.

Gray s'approcha pour voir si le cinéma annonçait le film de la semaine suivante. Kirsty resta plantée sur le trottoir à manger ses bonbons, une main dans la poche de son anorak, sans remarquer le jeune homme qui s'était arrêté de l'autre côté de la rue pour l'observer, attiré d'abord par ses longues jambes, puis par les vagues de cheveux qui encadraient son visage, ses pommettes hautes, ses yeux noisette, sa jolie bouche qui suçait indécement le bonbon, son regard neutre, calme et doux.

Il ne la quitta pas du regard, même quand elle commença à s'éloigner avec Gray. Au moment où ils tournèrent au coin de la rue, il avait analysé

tout son corps. Ses grands pieds, légèrement tournés vers l'intérieur. Sa poitrine, plus développée que ce qu'il imaginait, dissimulée sous son grand pull informe. Son visage sans maquillage, contrairement à celui de tant de filles de son âge. Pas de boucles d'oreilles. Un paquet de bonbons. Sa démarche maladroite alors qu'elle suivait ce garçon. Peut-être son frère ? Ils se ressemblaient un peu et il n'y avait aucun contact physique entre eux.

Kirsty et Gray disparurent, et le jeune homme se demanda s'il devait les suivre, mais il savait qu'il ne tarderait pas à les croiser dans cette station balnéaire qui tenait dans un mouchoir de poche, alors il continua son chemin, un sourire aux lèvres, comme s'il venait de penser à une bonne plaisanterie.

Chapitre 8

Quelque chose ne va pas, se dit Alice, assise dans sa chambre tout en haut de sa maison. Hier, l'homme était assis sur la plage, sous la pluie, et cela n'allait pas. Aujourd'hui, il est dans le studio, et cela ne va toujours pas. Il ne fait rien de mal, mais il y a en lui quelque chose de dérangeant. Peut-être est-ce dû à ce vide intérieur, cette mémoire disparue. À moins que ce ne soit sa masculinité. Sans identité, il n'est plus qu'un homme, une essence brute qui ne laisse pas Alice indifférente. Elle n'a pas couché avec un homme depuis très longtemps, et ça lui manque terriblement. Son désir est le moteur qui a organisé – ou plutôt désorganisé – toute sa vie.

Elle chausse ses lunettes et place la carte de Saint-Tropez sous sa lampe d'architecte. Elle a déjà dessiné le contour des pétales pour la rose et utilise un scalpel d'une main assurée pour les détacher. Saint-Tropez et ses chaises longues, ses coupes de champagne, ses piscines, ses serveurs en livrée blanche et ses hommes musclés en maillot de bain la font rêver. Elle entend le bruit étouffé des conversations autour d'elle, sent les mains d'un amant inconnu qui lui étale de la crème solaire dans le dos, mains qui deviennent rapidement celles de l'homme dans le studio, et Alice se souvient de ses gestes habiles et puissants pour découper la tartine épaisse qu'il a mangée au petit déjeuner. De bonnes mains, de bons poignets. Puis, son imagination dérive vers son corps, qui, une fois lavé et sec, enveloppé dans le sweat à capuche de Kai, n'est pas désagréable à regarder. Pas très grand, quelques centimètres de plus qu'elle seulement, mais puissant, sans défauts. Et ses yeux noisette, adoucis par la confusion et le dénuement.

Mais quelque chose a changé dans son regard quand elle a suggéré d'appeler la police. Un sentiment très différent s'est emparé de lui à ce moment-là. Un instant de peur ou de colère, révolu avant qu'elle n'ait pu comprendre de quoi il s'agissait, si furtif qu'elle se demande si elle ne l'a pas imaginé.

Elle s'efforce de ne plus penser à lui. Elle ne s'intéresse plus aux

hommes. Elle doit se concentrer sur ses enfants et son travail. Elle détache les pétales de papier et les aligne sur le côté de la table. La baie des Canebiers, le chemin de l'Estagnet, la rue Cavaillon : des noms qu'elle associe aux palmiers, aux décapotables, aux stores rayés des hôtels et aux parkings avec voituriers. Elle n'a pas le droit d'être jalouse de cette vie-là, elle qui a tant ici. Et il y a même des palmiers à Ridinghouse Bay, de l'autre côté de la ville. Deux palmiers.

Alice sursaute en entendant la cloche de la porte d'entrée retentir, et ses trois chiens se précipitent dans l'escalier en aboyant. Elle se lève de son bureau et jette un coup d'œil à la rue, où elle reconnaît la houppe auburn de Derry Dynes.

— J'arrive ! s'écrie-t-elle.

Elle doit batailler pour atteindre la poignée et tenir fermement les chiens afin qu'ils ne sautent pas sur Derry une fois la porte ouverte.

— Bonjour, chère amie. À quoi dois-je le plaisir de votre visite ?

Derry regarde par-dessus l'épaule d'Alice d'un air peu amical.

— J'ai vu ta fille tout à l'heure. Elle m'a dit qu'il était encore là.

Alice soupire en replaçant une mèche derrière son oreille. Elle savait qu'elle aurait dû dire aux enfants de ne parler de Frank à personne. Que Derry le sache, ce n'est pas un problème, mais les autres adultes...

— Il n'est pas là. Il est dans le studio.

Elle ouvre grand la porte pour permettre à Derry d'entrer.

— Tu es folle, affirme Derry en scrutant tous les recoins du salon. Jasmine dit qu'il a perdu la mémoire.

Satisfaite de ne pas trouver l'homme dans cette pièce, elle passe dans la cuisine.

— Ce n'est pas si grave que ça...

— Mais je t'ai dit de ne pas t'en mêler. Tu m'avais promis, rappelle Derry en observant la cour et le studio par la fenêtre. Tu imagines si l'école apprend ça ? Si... Alice, après ce qu'il s'est passé l'année dernière, tu ne peux pas te permettre d'inviter des gens louches chez toi.

Elle sait bien à quoi Derry fait allusion, mais elle n'est pas d'humeur à en parler.

— Il n'est pas vraiment chez moi. Il est dans le studio. Et j'ai fermé la porte de la cour à double tour hier soir.

— Ce n'est pas ça, le problème. C'est suspect, cette affaire d'amnésie. Je

pense qu'il ment.

— Bien sûr que non, il ne ment pas. Tu penses toujours au pire, ajoute Alice, qui commence à perdre patience.

— Et là, il y est ? lui demande son amie en attrapant deux tasses dans le placard et en allumant la bouilloire.

— Je présume. Je ne l'ai pas entendu sortir.

— Dis-lui de venir alors.

Elle place un sachet de thé vert dans sa tasse et un sachet d'Earl Grey dans celle d'Alice, qui ne réagit pas.

— Allez, dis-lui qu'il y a du thé.

— Tu sais que j'ai plein de travail ?

— Tu le feras après. Ça ne va pas durer longtemps.

Alice s'exécute. Dans leur relation, Derry a toujours raison.

Elle vérifie ses cheveux avant de sortir dans la cour. Elle met sa main devant sa bouche pour sentir son haleine et grimace : trop de thé. Les rideaux du studio sont ouverts. Elle frappe à la porte doucement.

— Frank, c'est Alice. Je fais une pause et je me demandais si vous vouliez boire une tasse de thé dans la cuisine.

Pas de réponse. Elle frappe à nouveau, puis ouvre la porte. Le lit est fait, les vêtements de Kai sont pliés sur la couette. Le studio est vide.

— On dirait que tu n'as plus de raison de t'inquiéter. Il est parti, annonce-t-elle à Derry un instant plus tard.

— Parti, parti ?

— Je ne sais pas.

Elle remarque que la tasse dans laquelle il a bu son thé ce matin est en train de sécher près de l'évier. Elle s'approche, espérant trouver un mot, mais il n'y a rien. Une vague de tristesse et de déception l'assaille, rapidement remplacée par de l'inquiétude. Elle pense à ses yeux noisette, à ses cheveux bouclés de petit garçon, à sa vulnérabilité. Il ne peut pas rester seul dehors. C'est impossible.

— J'espère. Il allait t'attirer des ennuis.

— Oui, tu as sans doute raison.

Il a l'impression de marcher sur un tapis roulant, d'être mû par des forces invisibles comme un sac de sable que l'on traîne dans la rue. Il traverse pour aller s'asseoir sur un banc et manque de se faire renverser par une cycliste

transportant un gros panier de fruits. Elle le regarde bizarrement, et il se demande s'il a l'air aussi fou qu'il croit l'être.

Après le petit déjeuner, il est retourné dans le studio pour s'allonger. Des sensations, plus que de vrais souvenirs, l'ont submergé, comme lorsqu'Alice avait proposé de parler à la police. Des déferlantes sombres et effrayantes, et le sentiment profond que quelque chose a été brisé irrémédiablement ; mais aussi des éclats de lumière vive, comme le reflet du soleil sur la carrosserie d'une voiture qui passe à toute allure, des éclats aveuglants, déstabilisants, qui cachent, il en est convaincu, les pièces du puzzle qu'il ne peut pas encore distinguer.

Il faut qu'il continue à marcher. Il faut qu'il trouve ce qui l'a poussé à venir dans cette ville. Mais, lorsqu'il se lève du banc, un nouvel éclair lumineux l'aveugle et il se rassied. Il garde les yeux fermés et se concentre pour dévoiler l'image cachée. Et enfin, il la voit. Une barre de métal torsadé, un cheval pastel, une fille aux cheveux châtain. Elle monte, elle descend, elle lui sourit, lui fait un signe de la main et disparaît.

Il rit devant la puissance de ce souvenir, après toutes ces heures de vide complet.

Enfin, merde, c'est pas trop tôt !

Il se lève du banc d'un bond, attiré irrésistiblement par le front de mer, de l'autre côté de la route. Il observe la plage, déserte en ce jour frais d'avril, et essaie de reconnaître quelque chose dans ce paysage, quelque chose lié à ce souvenir qui vient de lui apparaître. Mais rien ne lui revient et il descend les marches de pierre qui mènent au rivage, la main courant sur la balustrade en métal, de petits morceaux de peinture se détachant au fur et à mesure. Il fait attention à ne pas glisser, inspirant profondément la forte odeur de sel et de poisson à chaque marche. Est-il déjà venu ici ? Est-ce même possible ? Si c'est le cas, dans quel contexte ? Quand ? Et qui est cette fille sur le manège, cette jolie fille au beau sourire et aux cheveux châtain, qui vit le moment sans prêter attention à son regard ?

Une vague de désespoir l'étreint quand il pense à elle, et son corps, qu'il ne contrôle plus, régurgite les œufs et la tartine qu'Alice lui a servis plus tôt. Il est faible, il tremble. Alors, il s'assied sur la plage, comme pendant ses premières heures à Ridinghouse Bay, et son regard se perd dans l'infini de la mer, comme s'il attendait qu'elle lui rende quelque chose.

Chapitre 9

1993

Après ce début de vacances pluvieux, le soleil brilla pendant trois jours, ce qui signifiait trois jours à la plage. Devant Rabbit Cottage, elle était recouverte de galets, étroite, parsemée de rochers luisants et de bateaux de pêche. Quand Gray et Kirsty étaient petits, ils passaient leur temps à escalader les rochers avec leurs bottes en plastique et leurs chapeaux imperméables. Maintenant, ils préféraient sortir avec leurs serviettes, de la crème solaire, un parasol, des chaises pliantes, et marcher dix minutes pour bronzer sur la plage de sable blanc. Un café était installé contre la falaise. On pouvait acheter des en-cas, des glaces et de la bière dans des verres en plastique. Il y avait aussi une douche, un sauveteur et des jeux pour les enfants. Ce n'était pas Disneyland, mais c'était tout à fait suffisant pour une petite ville comme Ridinghouse Bay. Ce mardi matin, il faisait encore trop frais pour se mettre en maillot de bain. Tony portait une chemise à manches courtes et un short en jean, Pam, un cycliste et un grand tee-shirt avec un chien de dessin animé, Gray, un short hawaïen et Kirsty, un haut de maillot de bain et une jupe en jean. Et lui aussi était là. Ce mec. Gray ne pouvait pas vraiment l'appeler *un homme*, il devait avoir dix-huit ans. Mais, contrairement à lui, il avait réussi à se défaire de sa famille.

Il l'avait déjà remarqué hier et avant-hier, seul sur sa serviette blanche, avec son short de bain sombre, ses lunettes de soleil noires, un livre et un baladeur. De temps en temps, il s'asseyait et fixait la mer, l'air tourmenté. Il était assez près pour que Gray distingue les marques de sa serviette sur sa peau, sente le parfum de son after-shave à chaque brise, et reconnaisse l'album de Cypress Hill qu'il écoutait. Il empiétait sur leur espace vital de seulement quelques centimètres, mais Gray ressentait cette intrusion dans chaque cellule de son corps, comme une brûlure indienne.

L'envahisseur se leva, leur tournant le dos, et s'étira à outrance pour leur

laisser la chance d'observer son corps musclé. Puis, il frotta sa barbe courte avec nonchalance, comme s'il était le seul à produire assez de testostérone pour faire pousser ces poils drus. Il passa lentement à côté d'eux et alla s'acheter une bière au café de la plage. Il la but debout, accoudé au comptoir, les jambes croisées, en regardant Kirsty avec insistance.

— J'ai une vue dégagée sur le dos de ton admirateur, annonça Tony derrière le *Daily Express* qu'il lisait.

— C'est pas mon admirateur, lui répondit Kirsty d'une petite voix, les yeux baissés.

Son père lui adressa un sourire en coin avant de se replonger dans son journal.

— Il est très joli garçon, insista sa mère, s'attirant les foudres de la jeune fille. Ne t'inquiète pas, il ne peut pas nous entendre, il est loin.

— Moi, je trouve qu'il a l'air d'un pervers.

— Graham, tu n'es pas obligé de toujours noircir le tableau, le réprimanda Pam.

— Je ne « noircis pas le tableau », je dis ce que je pense. Et je trouve qu'il a franchement l'air d'un pervers. C'est tout.

Gray observait le jeune homme du coin de l'œil. Celui-ci finit sa bière et écrasa le gobelet en plastique dans sa main, avant de le jeter à la poubelle, pour affirmer un peu plus sa virilité exceptionnelle. Effectivement, il était assez beau. Assez beau et bien foutu. Il n'avait qu'un an et quelques de plus que Gray, mais était bien plus développé physiquement. Ce qui n'était pas très clair, c'était ses motivations. Pourquoi Kirsty ? Il y avait des tas de filles sur la plage qui étaient tout aussi attirantes que lui, des filles en vrai Bikini, avec des cheveux teints, de grands anneaux aux oreilles et du gloss rose, des filles qui n'étaient pas avec leurs parents et leur grand frère, et qui ne mangeaient pas de bigorneaux avec un cure-dent.

Il marcha lentement jusqu'à sa serviette, en passant à seulement à quelques centimètres de Kirsty, et Gray lutta afin de réprimer l'irrésistible envie de tendre la jambe pour le faire trébucher. Il s'accorda le plaisir d'imaginer cette chute plusieurs fois, ce qui lui procura un grand plaisir, jusqu'à ce que son propre rire le ramène à la réalité.

— Qu'est-ce que t'as ? lui demanda Kirsty.

— Juste un chat dans la gorge.

Gray n'était pas jaloux, pas du tout. D'ailleurs, de quoi aurait-il été

jaloux ? Lui-même était grand, assez beau et plutôt mince, quoique encore juvénile. Les filles lui disaient qu'il était mignon. Entre autres choses, car les filles lui parlaient beaucoup. Elles lui parlaient surtout d'autres garçons, ce qui n'était pas l'idéal, mais au moins il existait pour elles, il était leur confident. Les filles aimaient Gray et il aimait les filles, même si elles ne s'imaginaient probablement pas qu'il les aimait comme ça, de cette façon un peu sombre, sous sa couette, seul, le soir. En tout cas, ce type-là n'aurait jamais su comment parler normalement à une fille, même si sa vie en dépendait, Gray en était convaincu. Savait-il même parler ? Grogner, oui, probablement. Se frapper le torse, à la rigueur.

Gray était absorbé dans ses pensées, quand le type se retourna, le regarda, regarda Kirsty, regarda leurs parents et s'avança vers eux.

— C'est très plaisant quand le soleil est de sortie, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec une voix digne de James Bond.

Tous les membres de la famille Ross prirent des airs de biche effarouchée par ce début de conversation inattendu. Pam posa sa main sur sa clavicule avant de répondre, avec une voix que Gray n'avait jamais entendue :

— Mais oui, tout à fait.

Kirsty lança un regard noir à sa mère avant de fixer intensément le sable entre ses pieds, le visage pivoine.

— Vous êtes ici en vacances ? continua l'inconnu, comme s'il ignorait la réponse.

— Oui, nous venons du Surrey.

Leur père utilisait toujours ce stratagème pour ne pas dire qu'ils habitaient à Croydon.

— Et vous ?

— Je vis à Harrogate, mais je tiens compagnie à ma tante cet été. Elle vient de perdre son mari et se sent seule.

— Pauvre femme, réagit Pam avec émotion en posant la main sur son cœur. Vous êtes un neveu dévoué. Peu de jeunes hommes de votre âge sacrifieraient leurs vacances pour leur famille.

— Nous sommes très proches. Elle a toujours été là pour moi. Et puis, sa maison est assez exceptionnelle, ajouta-t-il en désignant, de l'autre côté de la baie, là où se trouvaient les demeures les plus cossues, ce qui ressemblait à un manoir blanc avec de grandes fenêtres, des ifs et des peupliers.

— Je me suis toujours demandé qui vivait dans cette maison, n'est-ce pas,

Tony ?

— Oui, on pensait qu'elle appartenait à la famille royale.

— Désolé de vous décevoir. Mon oncle s'est enrichi grâce à l'agroalimentaire, au bacon, pour être exact, précisa-t-il avec un sourire. Et ça, ce n'est que pour l'été. Vous devriez voir leur résidence principale...

Les parents de Gray avaient l'air impressionnés.

— Oh, j'ai oublié de me présenter, s'exclama-t-il en tendant la main. Je m'appelle Mark. Mark Tate.

— Enchanté, Mark, répondit Tony en se redressant sur sa chaise pour serrer sa main. Antony Ross – Tony pour les intimes. Ma femme, Pam, mon fils, Graham et ma fille, Kirsty.

— Je m'appelle Gray, pas Graham...

Mais Mark ne l'écoutait pas. Il dévorait Kirsty des yeux, un sourire victorieux sur les lèvres. Comme si cette conversation « spontanée » n'était pas en réalité un agréable moment d'humanité partagée, mais la première phase d'un plan diabolique.

Il regarda ses parents discuter gaiement avec le jeune homme comme si c'était le prince Charles en visite officielle, et non pas un inconnu affreusement snob qui n'avait aucune raison de leur adresser la parole. Puis, Gray regarda sa sœur. Elle était – malheureusement, c'est le seul terme qui lui vint à l'esprit pour la décrire – rayonnante, c'était indéniable. Comme si le fait que ce Mark s'intéresse à elle l'avait poussée à révéler sa beauté comme un bourgeon qui éclôt. Ses yeux semblaient perlés de rosée et ses cils étaient devenus des pétales. Ce n'était plus la même personne.

— Vous devriez passer à la maison. Je peux vous faire visiter, et ma tante sera ravie de vous accueillir.

— Nous ne voudrions pas la déranger, surtout dans un moment si délicat pour elle, s'inquiéta Pam.

— Ne vous en faites pas, ça lui ferait très plaisir. Elle est très sociable et se sent très seule ces derniers temps. Vous pourriez venir aujourd'hui, disons, vers 16 heures ?

Quoi ? QUOI ?

Ses parents étaient tout sourire et demandaient à Mark ce qui ferait plaisir à sa tante.

Oui, tout ça devait bien faire partie d'un plan.

Gray n'en revenait pas.

Mark enfila son tee-shirt immaculé et son short pastel, replia sa serviette avec une précision militaire et la rangea dans son sac de plage. Avant de partir, il se retourna vers eux une dernière fois et s'inclina légèrement.

— Je vous attends à 16 heures, alors ! leur lança-t-il en s'éloignant.

— Oui, à tout à l'heure, répondirent ses parents en souriant jusqu'aux oreilles.

Et il disparut.

— Alors ça, si je m'y attendais ! s'exclama Pam.

— La vie est pleine de surprises ! renchérit Tony. Enfin, au moins, ça nous fait un goûter gratuit !

Gray s'assit, les mâchoires serrées. Les goûters gratuits, ça n'existait pas. Il y aurait forcément un prix à payer. Mais personne, sauf lui, n'avait l'air de s'en rendre compte.

Chapitre 10

La mère de Lily lui a transféré cent livres, qu'elle va utiliser en partie pour prendre le train jusqu'à Londres. Elle veut se rendre au bureau de Carl pour retrouver sa trace. C'est la première fois qu'elle va à Londres seule. Le guichet automatique la laisse perplexe.

Comment marche ce truc-là ?

Elle va faire la queue pour demander de l'aide à un employé.

— Bonjour ! s'exclame-t-elle lorsque vient son tour. Je dois aller à Londres.

— Aller-retour ? demande l'employé, impassible.

— Oui, s'il vous plaît. Je veux faire mon retour aujourd'hui aussi.

Maintenant, l'employé lui sourit. Elle a dû dire quelque chose de stupide.

Il prend son billet de vingt livres, imprime deux titres de transport et les lui tend.

— Quai trois, dans sept minutes.

Elle attrape les billets, sa monnaie et le remercie.

Dans le train, elle regarde son nouvel univers défiler : des carrés vert vif et jaune acide, le dos d'usines et d'entrepôts, des rangées de maisons de brique rouge avec les mêmes jouets pour enfants éparpillés sur les pelouses. C'est un monde inconnu. Et Carl a disparu. Elle a envie de pleurer, mais elle ne peut pas, pas maintenant, pas dans ce train plein d'étrangers. Elle fixe le paysage, les yeux grand ouverts.

Ce n'est pas la première fois qu'elle va au bureau de Carl. Lors de l'un des week-ends qu'ils ont passés à Londres avant leur mariage, Carl a réservé une chambre dans un hôtel du centre et ils ont dîné dans un gratte-ciel qui offrait une vue magnifique sur la capitale britannique tout illuminée. Il a voulu lui montrer où il travaillait.

C'est un bâtiment assez bas, symétrique, avec une façade de verre sombre et d'acier brossé. Au centre se trouve une porte tambour automatique, qui

débouche sur un hall tout en noir et chrome. Une grande cascade sur un mur en inox décore le fond de la pièce. Elle regarde sa montre : 16 h 40. Dans vingt minutes, Carl devrait sortir de son bureau. En attendant, elle s'assied dans le hall de la gare et joue à Candy Crush sur son téléphone.

À 16 h 55, elle s'imagine Carl éteindre son ordinateur, mettre sa veste, fermer sa sacoche et dire au revoir à ses collègues. Dirait-il au revoir à ses collègues, d'ailleurs ? Peut-être que non. Carl n'est pas vraiment le genre à lancer des au revoir à la ronde. Il ferait plutôt un geste silencieux, ou dirait simplement « à demain ». Ensuite, il doit attendre l'ascenseur, jeter un œil à son portable, à sa coiffure. Vingt secondes plus tard, monter dans l'ascenseur, compter les étages dans sa tête, traverser le hall, sortir dans la rue et rejoindre la gare. Victoria n'est qu'à deux minutes à pied. Elle observe les panneaux d'affichage à la recherche du train de Carl, celui de 17 h 06 à destination d'East Grinstead, quai numéro quatre. Elle observe les visages des gens qui montent dans le train. L'ont-ils déjà croisé ? Sont-ils en mesure de le reconnaître, puisqu'ils voyagent chaque jour avec lui ?

Une fois dans le train, elle s'assied en face d'un homme, inspire profondément et cherche dans son sac la photo de Carl.

— Excusez-moi, monsieur, lui dit-elle d'une voix un peu plus dure que prévu.

Il la regarde avec un air ouvertement suspicieux. Il doit penser qu'elle va lui demander de l'argent.

— C'est mon mari sur cette photo, poursuit-elle en plaçant le portrait sur la table qui les sépare. D'habitude, il prend ce train tous les jours, mais il a disparu.

L'homme recule légèrement, toujours persuadé qu'elle mendie. Elle s'empêche de l'insulter.

— Il a disparu, vraiment. Il y a une enquête de police.

— Euh... d'accord.

— Vous l'avez déjà vu ?

Il observe la photo et secoue la tête.

— Jamais vu de ma vie.

— Merci.

Elle range le portrait précipitamment. Son visage est rouge vif et elle commence à trembler de colère. Elle change de place et se retrouve assise entre trois amies qui sentent la cigarette et le vin. Inutile de leur demander de

l'aide. Elles parlent si fort, si vite, et il est évident qu'elles ne rentrent pas du travail. Un homme en costume est assis à sa droite. Elle sort la photo et se lance.

— Excusez-moi, dit-elle rapidement pour rentrer dans le vif du sujet et ne pas laisser à son interlocuteur la possibilité de la juger. Mon mari a disparu. Il prenait ce train tous les jours pour rentrer du travail. Est-ce que vous le reconnaissez ?

L'homme sort des petites lunettes de sa poche de veste, prend la photo, l'observe attentivement avant de la lui rendre.

— Je suis désolé, je ne le connais pas, lui annonce-t-il d'une voix douce, profonde et gentille.

Elle se détend et lui sourit chaleureusement en le remerciant. Elle se met à passer de voiture en voiture en montrant la photo de Carl à toutes les personnes susceptibles de l'avoir déjà vu, avec de plus en plus d'assurance. Les gens sont plutôt réceptifs à sa demande. Tout est une question de sourire avec les Britanniques, mais Lily n'a pas l'habitude de sourire sans raison. Elle réserve cela à ses amis, aux bébés, aux plaisanteries et à sa famille, pas aux étrangers dans un train. Mais elle fait un effort et, quand la rame s'arrête à Oxted, elle a parlé à une trentaine de personnes, qui lui ont toutes répondu qu'elles ne l'avaient pas vu. Certains ont demandé son nom, depuis combien de temps il avait disparu, et lui ont souhaité bon courage, sincèrement.

À la sortie de la gare, elle cherche des yeux la dernière personne qui aurait vu Carl un jour normal : l'employé qui vérifie les billets. Mais il n'y en a pas, il n'y a qu'une machine. Elle soupire. Elle espérait vraiment trouver quelqu'un qui l'aurait aperçu. Elle se met en route pour rentrer à la maison. Elle passe devant plusieurs magasins et, encouragée par les réactions des passagers du train, elle s'arrête pour montrer la photo. Le caviste le reconnaît, lui dit que Carl venait de temps en temps acheter une bouteille de vin.

— Un homme élégant.

— Merci.

Quand les magasins sont remplacés par des maisons en brique, Lily quitte la route principale et s'enfonce dans le labyrinthe de petites rues qui se croisent et se ressemblent toutes, tourne à gauche, à droite, à gauche, et encore à droite, jusqu'à une grande route où sont situés un supermarché et d'autres commerces. Elle y va lorsqu'elle se sent trop seule à l'appartement. Elle aime particulièrement le Starbucks, où elle peut lire le journal pour avoir

des choses à raconter à Carl quand il rentre du travail. Une fois ces boutiques dépassées, le paysage change. De petites maisons individuelles bordent la route – des pavillons, comme les appelle Carl. Il n’y a pas de magasins, et personne ne marche dans la rue. Puis, elle passe devant le chantier de nouveaux logements collectifs, qui porteront le nom de résidence Wolf’s Hill Boulevard, comme l’annonce le grand panneau à l’entrée. Carl rit toujours en passant devant : « Un boulevard à Oxted ? Mais bien sûr ! »

Lily s’arrête et observe un instant les bâtiments en construction. Ils sont vides, personne n’y travaille. Depuis qu’elle habite ici, elle n’a jamais vu quiconque entrer ou sortir du chantier. Le premier immeuble est plus avancé que les autres : les fenêtres ont été posées et le crépi appliqué. Les ouvriers ont commencé à travailler sur le deuxième bâtiment, qui n’est pour l’instant qu’un ensemble de poutres et de bâches en plastique gonflées par le vent. Le soleil s’est couché, le ciel a l’air d’une tenture de velours bleu, et les voitures qui passent éclairent la jeune femme de leurs faisceaux d’or. Elle est seule sur cette route. Un frisson glacé parcourt son corps. Elle regarde à nouveau le bâtiment inachevé le plus proche d’elle et se rend compte qu’une petite lumière vacille au premier étage.

Elle poursuit son chemin, mais cette lumière l’intrigue. Elle décide d’en parler à la police. Ce n’est probablement rien, mais on ne sait jamais. Après tout, c’est la seule chose qu’elle a remarquée depuis la disparition de Carl.

Elle appelle la police en rentrant.

— Bonsoir, madame Traviss ?

— Agent Traviss.

— Excusez-moi, agent Traviss. C’est Lily Monroe, la femme de Carl Monroe.

— Je sais qui vous êtes. D’ailleurs, vous tombez bien, j’allais vous appeler. Nous aurions besoin d’accéder à l’ordinateur de votre mari. Son passeport a probablement été acheté sur le *dark net*. Nous aimerions pouvoir examiner ses recherches en ligne et sa boîte mail.

— Je ne comprends pas.

La policière se tait un instant. Lily sait qu’elle la prend pour une idiote qui lui fait perdre son temps.

— Ce type de passeport, madame, demande beaucoup de travail et coûte très cher. Les gens qui les fabriquent se cachent dans les recoins les plus

sombres et difficilement accessibles du Web. Pour obtenir ce document, votre mari a nécessairement été en contact avec des criminels, et probablement pendant assez longtemps. Pour les besoins de l'enquête, nous devons trouver ces personnes grâce à l'ordinateur de votre mari.

— Je ne vois pas pourquoi ces gens sauraient où est Carl.

Après une nouvelle pause, l'agent Traviss reprend :

— Il est possible que ces gens aient des informations sur sa disparition ou y soient liés. Si, par exemple, votre mari leur devait de l'argent ou menaçait de les dénoncer aux autorités.

Le souvenir de la petite lumière dans l'immeuble en construction lui revient à l'esprit. Son sang ne fait qu'un tour. *Des gangsters. Des criminels.* Elle n'y avait même pas pensé.

— D'ailleurs, je voulais vous parler de quelque chose. Ce n'est probablement rien, mais j'ai remarqué quelque chose d'étrange dans le chantier à côté de chez nous. Dans l'un des immeubles en construction, il y a de la lumière. À une seule fenêtre. Et c'est complètement vide. Alors, je pensais que...

Elle s'arrête. Que pensait-elle, déjà ? Elle ne sait plus, mais c'est louche. Elle a eu une sorte de pressentiment, c'est tout.

— Enfin, c'est vraiment bizarre, continue-t-elle.

— D'accord. Si vous êtes chez vous, je pourrais passer dans quelques minutes pour prendre l'ordinateur.

— Oui, je suis à la maison, vous pouvez venir. Mais je ne connais pas son mot de passe.

— Ce n'est pas un problème, notre service informatique va s'en charger.

— D'accord, je vous attends. Et quand vous serez là, je pourrais vous montrer le chantier, pour que vous voyiez cette lumière.

— Je ne suis pas sûre d'avoir le temps. On verra sur place.

La policière est accompagnée d'un jeune homme en civil qui porte de grosses lunettes et une boîte en carton. Il passe un temps interminable dans la chambre d'amis, là où se trouvent le bureau et l'ordinateur de Carl, pendant que Lily reste assise sur le bord du sofa, stressée, les bras croisés, le regard fixé sur l'horloge.

— Pourquoi ça prend si longtemps ?

— Il y a toute une procédure. On ne peut pas débrancher l'ordinateur et

partir comme ça.

Lily hoche la tête et prend son mal en patience. Elle entend les tiroirs s'ouvrir et se fermer. L'homme apparaît dans l'embrasure de la porte.

— Vous avez la clé du tiroir du bureau ? demande-t-il à Lily.

— Non. Je l'ai cherchée, mais je pense qu'il la gardait sur lui.

— Est-ce que ça vous dérange si je fais un trou pour l'ouvrir ? Au cas où il y aurait une carte mémoire ou quelque chose comme ça à l'intérieur.

Lily se raidit. Elle s'imagine Carl rentrer à la maison pour découvrir son bureau Ikea tout neuf en morceaux, ses affaires sens dessus dessous, son ordinateur disparu. Puis, une autre pensée lui vient à l'esprit : Carl lui a menti. Elle ne connaît même pas son vrai nom. Et il avait un tiroir secret dans leur maison, dont il gardait la clé sur lui. Elle veut en avoir le cœur net.

— D'accord, mais faites attention, s'il vous plaît.

Le jeune homme lui sourit et retourne dans la chambre d'amis. Dix secondes plus tard, elle entend le bruit strident d'une perceuse qui s'enfonce dans le bois. Puis le type sort à nouveau de la pièce, sa boîte en carton dans les mains.

— C'est bon pour moi, annonce-t-il, comme si tout était parfaitement normal. Vous avez fini ?

Il lui montre le formulaire qu'il lui a donné à remplir en arrivant pour obtenir des informations personnelles : dates et lieux importants, animaux de compagnie, noms des parents, surnoms.

— Oui, répond-elle en lui tendant la feuille, qu'il dépose dans son carton.

— Parfait. Alors, on y va, ajoute-t-il en direction de l'agent Traviss.

— Je vous tiens au courant très vite, lui dit-elle en fermant la porte derrière elle.

Elles n'ont pas parlé de l'immeuble en construction ni de l'étrange lumière.

Après leur départ, Lily se rassied dans le salon. Elle regarde autour d'elle, comme elle l'a déjà fait des centaines de fois depuis que Carl a disparu. Au début, elle ne voyait que son absence. Maintenant, elle voit aussi ses mensonges. Elle se lève et entre dans la chambre d'amis pour examiner le contenu du tiroir fermé.

Chapitre 11

— Ah, c'est vous.

Il est presque 22 heures quand il sonne à la porte. Sa silhouette se découpe dans la lumière blafarde des éclairages nocturnes. Il porte la veste de Barry et a l'air complètement épuisé. Elle ne l'a pas vu depuis trente-six heures.

— J'espère que je ne vous dérange pas.

— C'est un peu tard pour se poser la question. Vous étiez passé où ?

— J'étais sur la plage.

— Pendant tout ce temps ?

— Oui, enfin presque. Je me suis endormi là-bas hier soir.

— Mais qu'est-ce que vous avez avec cette plage ? Je pensais que vous aviez retrouvé la mémoire et que vous étiez rentré chez vous.

— Eh bien, pour être honnête, je me suis souvenu de quelque chose. Quelque chose d'important, ajoute-t-il d'une voix mélancolique.

Elle fait un pas en arrière pour le laisser entrer. Elle ouvre deux bières et ils s'installent sur le canapé du salon, Sadie à leurs pieds, Hero sur les genoux d'Alice, et Griff à bonne distance.

— Les enfants sont au lit ?

— La petite, oui, les autres sont dans leurs chambres. Avec leurs écrans.

À cet instant précis, son téléphone vibre. Elle jette un coup d'œil. Jasmine a laissé son compte Instagram ouvert sur son téléphone. Quelqu'un, quelque part, a aimé quelque chose qu'elle a partagé. Ce qui veut dire que son téléphone va continuer à vibrer pendant le prochain quart d'heure, comme à chaque fois que Jasmine poste une photo. Une armée de pouces désincarnés qui cliquent sans réfléchir sur des cœurs. Elle soupire.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Frank en désignant son iPad.

— Le salon de mes parents à Londres.

Il fait comme si c'était une réponse normale.

— Ils souffrent tous les deux d'alzheimer. Il y a des aides à domicile,

mais personne ne peut être avec eux tout le temps. Ma sœur a aussi accès à cette webcam. Grâce à ça, ils peuvent rester chez eux un peu plus longtemps. On n'arrive pas à se résoudre à une autre solution.

Elle sourit tristement en se rappelant qu'il y a seulement deux ans, ses parents avaient planifié un voyage pour voir la Grande Muraille de Chine, et que maintenant ils ne peuvent même plus planifier un voyage aux toilettes.

— Ma vie est un peu bizarre, je sais.

— La mienne aussi.

Ils rient de bon cœur.

Elle est tellement soulagée qu'il soit revenu. Quand elle a ouvert la porte, elle s'est efforcée de garder ses distances, alors qu'elle brûlait d'envie de le prendre dans ses bras en murmurant : « Dieu merci, tu es là. » Maintenant qu'ils sont assis dans le salon, elle essaie de rester prudente et détachée, parce que c'est sa façon d'être habituelle et que sauter au cou des gens ne lui ressemble pas.

— Alors, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Je suis forcément venu ici pour une bonne raison, dit-il avec un sourire en jouant avec l'étiquette de sa bière. Après tout, j'ai acheté un billet de train pour cette ville précisément. Ce n'est pas dû au hasard. J'ai pensé que, si je faisais un tour, quelque chose allait peut-être me revenir.

— Et ça a marché ?

— Oui !

Son visage s'illumine.

— Je me suis souvenu d'une fille sur un vieux manège avec des chevaux de bois qui montent et qui descendent.

Il cherche dans son regard un signe d'approbation.

— Il y a une fête foraine qui vient ici tous les étés.

— Vous pensez que ça peut être ça ?

— Oui, peut-être. Et qui était cette fille ?

— Je n'en sais rien. Elle avait les cheveux châains et elle était jeune, c'était une adolescente.

— Vous ne savez pas du tout qui c'est ?

— Non, mais il s'est passé quelque chose d'étrange. Je suis descendu sur la plage au bout de la grand-rue, parce que je sentais qu'elle était là.

— Oui, c'est là qu'ils l'installent.

— La fête foraine ?

— Oui, sur la plage, à l'autre bout de la grand-rue. Et ensuite ?

— J'ai vomi.

— Quoi ?

— Pourtant, je n'avais pas la nausée ni rien. Après, je ne pouvais plus bouger. Comme l'autre jour. Je me suis assis et j'ai regardé la mer. Dans ma tête, tout est devenu sombre. Je savais qu'il y avait des gens autour de moi, mais je ne les voyais pas. Et tout à l'heure, quand la nuit est tombée, je me suis souvenu de quelque chose d'autre...

Il hésite, ses mains tremblent.

— J'ai vu un homme sauter dans la mer à cet endroit-là. Il faisait nuit. Je me suis souvenu du reflet de la lune dans les vagues, et de cet homme qui nageait et que je devais suivre, mais je ne pouvais pas parce que... Je ne sais pas pourquoi, ajoute-t-il en se palpant le poignet droit. Mais c'était impossible.

Il regarde Alice, qui pense au jeune homme qui s'est noyé il y a quelques années.

— J'ai vu ça, moi aussi. Il y a trois ans. Il y avait un homme sur la plage. Il s'est déshabillé, a plié ses vêtements proprement, puis il a marché dans l'eau et s'est noyé. Vous pensez que...

— Non, l'interrompt-il en secouant vigoureusement la tête. Dans mon souvenir, l'homme était habillé. Il avait un jean et une chemise. Et il portait quelque chose dans ses bras. Quelque chose de lourd. Il a sauté dans l'eau comme s'il voulait échapper à quelqu'un.

— À qui ?

— À moi.

Chapitre 12

1993

Gray n'avait jamais vu de maison aussi grande que celle de la tante de Mark. Sa mère la trouvait très « chichi », pour reprendre son expression, avec ses murs recouverts de miroirs à moulures dorées et ses grands vases débordant de lys orientaux. Trois terriers, dont il ne reconnaissait pas la race précise, les accueillirent bruyamment à la porte, suivis par Mark, qui portait une chemise avec le col relevé, un jean, et marchait pieds nus. Il leur souhaita la bienvenue comme s'ils se connaissaient depuis des années. Puis, il les fit entrer dans un hall circulaire immense et les mena dans une serre remplie de palmiers qu'il appelait « l'orangerie », où une belle femme entre deux âges à la coiffure blonde impeccable les attendait, assise près d'une table basse où trônaient un gâteau et des tasses de thé.

Elle se leva avec un grand sourire.

— Bonjour ! Vous voilà ! Je commençais à me dire que Mark vous avait inventés ! Ce serait bien son genre. Il est rentré à la maison il y a deux heures avec de la farine et des œufs en me disant qu'il fallait faire un gâteau pour nos invités !

Elle avait une voix douce et un accent bourgeois, comme son neveu, mais elle semblait aussi légèrement mal à l'aise, ce que Gray remarqua immédiatement. Il se demanda si elle était toujours comme ça, ou si ce comportement était dû à l'apparition imprévue de quatre inconnus plus ou moins rougis par le soleil dans sa maison immaculée.

— Quoi qu'il en soit, vous êtes les bienvenus, continua-t-elle d'une voix qui manquait d'assurance. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Elle se rassit et posa ses mains sur sa jupe plissée.

— Au fait, je suis Kitty, la tante de Mark.

Elle leur serra la main à chacun, et ils se présentèrent à leur tour. Gray remarqua qu'elle s'arrêta un peu plus longtemps sur Kirsty. Elle coupa le

gâteau d'une main tremblante et parfaitement manucurée tout en leur posant des questions sur Rabbit Cottage et ce qu'ils avaient prévu pour les vacances. Gray pianotait nerveusement sur les accoudoirs du fauteuil en rotin où il était installé, observant le jardin parfaitement entretenu et se demandant ce qu'ils faisaient là.

— Mark est un jeune homme adorable. Malheureusement, je n'ai jamais eu d'enfants, mais j'ai pris l'habitude de passer du temps avec ceux des autres. Je considère Mark et sa sœur comme mes propres enfants. Il est si gentil avec moi.

Elle posa sa main de porcelaine sur la sienne et il lui sourit avec obligeance. S'ensuivit le premier d'une longue suite de silences gênants.

— Je dois dire que votre maison est aussi belle à l'intérieur qu'à l'extérieur.

— Merci, Tony. Nous avons passé tellement de bons moments ici, dit-elle d'une voix triste, pensant probablement à son mari disparu.

— Quand l'avez-vous achetée ? demande Pam.

— Il y a une vingtaine d'années, il me semble, répondit-elle en faisant courir ses doigts le long de son collier en or. Elle appartenait à une romancière. Si vous allez dans la bibliothèque, vous verrez que nous avons une étagère dédiée à ses livres. Je n'en ai lu aucun, ce n'est pas vraiment mon genre. Ce sont plutôt des romans qu'on ne lit que d'une seule main, si vous voyez ce que je veux dire. Et vous, Graham...

— Gray, tout le monde m'appelle Gray.

— Pas moi, répondit Pam du tac au tac.

— Gray. Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans.

— Vous êtes encore au lycée, alors ?

— En dernière année.

— Et vous, Kirsty ?

— J'ai quinze ans.

— Si jeune..., chuchota-t-elle.

Kirsty rougit légèrement.

— Et toi, Mark, tu as quel âge ? demanda Tony.

— Dix-neuf ans.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Je suis en école de commerce.

— Super ! Tu sais ce que tu veux faire plus tard ?

— Devenir millionnaire, répondit-il avec le plus grand sérieux.

Gray manqua de recracher son thé.

— Ça a le mérite d’être honnête, commenta Pam.

— C’est très important d’être ambitieux à cet âge, l’encouragea Tony.

Le visage de Kitty ne laissait transparaître aucune émotion.

— Oh ! s’exclama Pam, qui regardait par la fenêtre. Qu’il est beau !

Sur la pelouse, un paon aux plumes iridescentes faisait la roue comme une danseuse de cabaret.

— C’est tout ce qu’il manquait, renchérit Tony en souriant. Des paons !

— Oui, je sais, c’est un peu cliché, répondit Kitty, l’air fatigué. Cette romancière en avait deux, et je me suis habituée à vivre avec eux. Quand ils sont morts, j’en ai trouvé deux nouveaux. Ce sont des oiseaux très agréables, et j’adore les animaux. J’ai aussi un âne et un poney Shetland. Après tout, le terrain est si grand, ce serait triste qu’il reste vide. Mark, tu pourrais les montrer aux enfants, ajouta-t-elle après avoir remarqué le visage enjoué de Kirsty.

— Non, merci, déclina Gray, choqué de se faire traiter d’enfant.

Mark interrogea Kirsty du regard. La jeune fille acquiesça d’un hochement de tête et se leva. Les mains cachées dans ses longues manches, elle ressemblait vraiment à une enfant. Gray les suivit des yeux à travers la pièce, puis dans le jardin, et écouta leurs voix se diluer au loin. Quand il ne put ni les entendre ni les voir, une vague d’inquiétude monta en lui. Il essaya de le faire comprendre à ses parents, mais ils étaient trop occupés par l’effort d’alimenter une conversation avec une femme qui n’avait rien de commun avec eux.

Pourquoi est-ce que Mark l’inquiétait tant ? Pourquoi est-ce que, dès qu’il apparaissait, tous les voyants lumineux de son esprit passaient au rouge ? Tout tenait dans les détails : les pieds nus, les cheveux impeccablement peignés, la proximité étrange avec cette tante en deuil, les ambitions précoces, sans parler de son obsession pour Kirsty et de cette invitation inexplicable. Rien de tout cela ne faisait sens. Il ne ressemblait à personne de sa connaissance, et pourtant, Gray côtoyait des gens bizarres. Il y en avait des tas à Croydon.

Il regarda encore ses parents, puis Mark et sa sœur qui marchaient au loin, l’un à côté de l’autre, Kirsty se retournant pour sourire à Mark, Mark riant.

Puis, ils disparurent à nouveau, mais le paon, lui, resta immobile, tourné vers Gray. Il faisait vibrer ses plumes et maintenait ses yeux fixés sur lui, comme s'il sondait son âme.

Chapitre 13

Leurs bières sont déjà finies. Alice avait soif et, apparemment, Frank aussi. Elle va en chercher deux autres dans le réfrigérateur et, quand il n'y en a plus, elle s'agenouille devant le buffet et sort une bouteille de scotch du tiroir du bas. Il est presque minuit, mais Alice s'empêche de penser aux précieuses heures de sommeil dont elle se prive. Ce soir, ça n'a plus d'importance. Le temps est aboli.

Elle se relève et attrape deux verres.

— Maman ? Qu'est-ce que tu fais ? lui demande Jasmine, qui a surgi dans son dos.

— Je prends des verres.

— Pour lui ?

— Pour Frank et moi, oui.

— Il ne s'appelle pas Frank, lui fait-elle remarquer.

— En effet, mais pour l'instant, on n'a pas mieux.

— Pourquoi il est encore là ? Je pensais qu'il était parti.

— Moi aussi. Mais il est revenu.

— Espérons que personne ne le découvre, poursuit Jasmine d'un air embarrassé.

Alice lui lance un regard interrogateur.

— Tu ferais mieux de dire à Kai et Romaine de ne pas en parler. Et à Derry aussi. Au cas où...

Alice acquiesce vigoureusement. Elle ne veut pas discuter de ça maintenant.

— Il est tard. Tu devrais aller au lit.

— Mais c'est le week-end, conteste-t-elle en étouffant un bâillement.

— Oui, mais il est tard.

Elle attrape les deux verres d'une main, tenant dans l'autre la bouteille. Elle veut que sa fille parte.

— Allez, au lit ! lui ordonne-t-elle en prenant un air faussement sérieux.

Jasmine la dévisage un long moment, comme si elle avait quelque chose de très important à lui dire, comme si des pensées insondables traversaient son jeune esprit. Elle finit par abandonner et se dirige vers l'escalier.

— Bonne nuit, maman. Fais attention.

Ces mots résonnent dans la tête d'Alice. « *Fais attention.* » Elle n'est pas sûre d'en avoir envie.

Pendant son absence, Hero a grimpé sur les genoux de Frank, qui a l'air un peu sidéré par l'invasion de la robuste staffie de quarante kilos.

— Vous aimez les chiens ?

— Apparemment, lui répond-il en souriant.

— Ne prenez pas la grosse tête : Hero aime tout le monde. Elle est accro aux caresses. Lui, par contre, est plus difficile, ajoute-t-elle en désignant Griff, assis aux aguets à quelques mètres d'eux, suivant de ses yeux marron les deux humains, conscient qu'ils parlent de lui. Vous voulez que je la fasse partir ?

— Non, je l'aime bien. Elle me tient chaud !

Elle leur sert deux grands verres de scotch.

— Santé, dit-elle en levant son verre. À vos souvenirs !

Frank trinque avec elle et lui sourit.

— À vous, à votre générosité.

— Moi, généreuse ? Je ne sais pas. Je dirais plutôt stupide.

— Peut-être un peu des deux ?

— C'est un bon résumé de ma vie. Généreuse et stupide.

— Et qu'est-ce qui vous est arrivé, dans votre vie ? lui demande-t-il en buvant une grande gorgée, avant de grimacer. Puisqu'on ne peut pas parler de la mienne.

— Vous ne voulez pas savoir...

— Si, je vous assure. Ces cartes, par exemple.

Alice se perd un instant dans le fond de son verre.

— Les cartes, c'est mon passe-temps, mon travail, mon *art*, ajoute-t-elle avec une emphase ironique.

— C'est très beau.

— Merci.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée ?

— Mon père avait une grande carte routière du pays. Vraiment énorme. Quand on prenait la voiture, je passais mon temps à la regarder, à penser à

tous ces endroits où je n'étais jamais allée. J'adorais observer les contrastes, entre le centre de Londres et les vallées des Highlands en Écosse, par exemple. Les cartes de Londres étaient saturées de rues, celles d'Écosse, presque vierges. Quand j'ai eu dix-huit ans, mon père m'a donné sa vieille voiture, et, lorsque je l'ai vendue quelques années plus tard, j'ai retrouvé cette carte dans la boîte à gants. Je l'ai gardée et j'ai continué à l'observer. À cette époque, je passais mes journées enfermée à la maison avec mon bébé et je m'ennuyais ferme. J'ai voulu en faire quelque chose, et ça a donné ça, conclut-elle en lui montrant un tableau accroché au mur du salon et qui ressemble à un portrait de Jasmine bébé.

— Vous avez fait ça avec une carte routière ?

Elle acquiesce.

— Je n'en reviens pas ! On dirait un dessin ! C'est génial !

— Merci. J'ai continué en m'achetant un livre de cartes anciennes. J'en ai des tonnes dans ma chambre en haut. Quand j'ai quitté Londres avec les enfants, j'avais besoin d'argent et j'ai commencé à les vendre. Puis, j'ai ouvert une boutique de cadeaux personnalisés sur Internet. Et maintenant, je suis une découpeuse-colleuse de vieilles cartes à temps plein. Je vous avais dit que ma vie était bizarre.

— Je trouve qu'elle a l'air plutôt chouette ! Mais je ne peux pas comparer.

— Oui, vous avez raison, je l'aime bien. Et je peux voir mes enfants tout le temps, ce qui est parfait.

— Et vous occuper de ceux-là, dit-il en faisant un geste vers les chiens. Et d'eux aussi, ajoute-t-il en désignant l'iPad, tristement ouvert sur le petit salon vide. Vous avez beaucoup de personnes à gérer.

— C'est vrai, mais pas plus que beaucoup d'autres femmes. Vous savez, les femmes sont incroyables.

Ils se sourient.

— Je suis obligé de vous croire, là encore, je ne peux pas vraiment comparer.

— Mais vous me connaissez, et je suis incroyable, donc...

Il ne rit pas, mais il lui sourit.

— D'accord, alors à partir de maintenant, vous êtes ma référence en matière de femmes.

— Et merde, je suis devenue votre mère !

Cette fois, il rit franchement. Il se redresse sur le canapé et sa jambe touche rapidement celle d'Alice, qui sent se rouvrir le gouffre béant de solitude et de désir tapi au fond d'elle depuis six ans. Dehors, derrière la fenêtre, une ampoule suspendue au bout d'un fil clignote et grésille. Elle finit par s'éteindre complètement et le salon s'assombrit. Alice entend le parquet de l'étage grincer lorsque l'un de ses enfants se rend aux toilettes. À ce moment-là, quelque chose d'incroyable se produit. Griff, qui observait leur conversation du fond de la pièce, déplie lentement ses pattes élégantes et se rapproche d'eux. Alice pense qu'il vient lui demander des caresses, mais le chien s'arrête à côté de Frank et pose la tête sur ses genoux.

— Oh..., murmure-t-il en le caressant.

Frank lève les yeux vers Alice et lui sourit.

Elle regarde son lévrier, puis Frank, et encore son lévrier. Elle sent une boule se former dans sa gorge. Contrairement à Sadie ou Hero, Griff est son chien. Elle l'a choisi dans un refuge lorsqu'il avait un an. Il vit avec elle depuis si longtemps, avant même la naissance de Romaine. C'est le chien le plus gentil du monde, mais il n'aime pas les étrangers. Il garde toujours ses distances. Et le voilà, baissant sa garde pour Frank, manifestant d'une façon poétique les désirs inavoués d'Alice.

— Vous devez être quelqu'un de bien. Les chiens le sentent.

— Vous le pensez vraiment ?

Quelque chose s'adoucit en elle, quelque chose de tendre qui, sans même qu'elle le remarque, avait pris la consistance de la pierre. Elle pose sa main sur celle de Frank, elle-même posée sur la tête de Griff, et l'homme recouvre cette main de la sienne. C'est un moment exquis de temps suspendu où s'ouvrent des potentiels infinis.

Tu te souviens de ce soir-là ? Quand tu m'as pris la main pour la première fois ?

Pour l'instant, il n'y a que le bruit de la chasse d'eau que l'on vient de tirer à l'étage, puis des bruits de pas descendent l'escalier. Romaine apparaît, échevelée, les yeux bouffis de sommeil, les mains dans les poches de son pyjama délavé.

— Maman, j'arrive pas à dormir.

Alice retire sa main glissée entre celles de Frank.

— Je reviens dans une minute, lui dit-elle dans un souffle.

Mais il a déjà posé son verre et essaie de déloger Hero de ses genoux.

— En fait, je suis claqué. Est-ce que ça te dérange si...

— Pas du tout. Et tu peux rester ici tant que tu veux. Les amis de Griff sont mes amis.

Elle attrape la main que Romaine lui tend et elles montent l'escalier ensemble.

— Je laisse la porte de la cour ouverte, lui dit-elle en se retournant. À demain matin.

Chapitre 14

1993

Ce soir-là, ils allèrent dîner au restaurant. Le goûter dans le manoir de Kitty avait légèrement chamboulé leur planning et ils n'avaient pas eu le temps d'aller faire les courses. Kirsty avait proposé d'aller manger dehors.

C'était une soirée agréable, fraîche mais illuminée par un beau ciel bleu. Tony avait proposé le restaurant de poisson assez chic dont la terrasse surplombait la plage, à l'autre bout de la ville.

— On ne prend pas d'entrées, par contre, les avait-il avertis.

Gray jeta un œil à Kirsty par-dessus son menu. Elle avait l'air différente.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-elle, remarquant qu'il la regardait.

— Rien. Tu prends quoi ?

— Des langoustines.

Le mascara. C'était donc ça. Elle s'était maquillée.

— Et toi ?

— Un steak minute.

Elle fit mine de bâiller pour se moquer de lui : Gray commandait toujours un steak au restaurant.

— Vous avez discuté de quoi, avec l'autre tordu ?

— Graham, ne parle pas comme ça, lui intima sa mère.

— Mais enfin, avouez que ce type n'est pas vraiment normal.

— Peut-être pas, mais qui est vraiment « normal » ? philosopha Tony. Tu t'en rendras compte en vieillissant. Tout le monde a son petit grain de folie.

— Mais tout le monde n'emmène pas ta fille de quinze ans au fond d'un jardin pour regarder des « ânes ».

— Il y avait un âne ! s'écria Kirsty.

Gray soupira.

— C'était une ânesse, elle s'appelait Nancy, elle était trop mignonne ! Et il n'est pas bizarre. Il est juste... bourge.

— Il est bourge *et* bizarre. Qui invite des inconnus à goûter ?

— Il s'ennuie beaucoup. Quand il a décidé de venir passer du temps avec sa tante, il pensait que ses copains seraient ici, mais en fait, il est tout seul.

— Du coup, il a envie de passer du temps avec les Ross de Croydon ?

Kirsty haussa les épaules.

La serveuse arriva et prit leur commande. Gray observait la fête foraine en contrebas. Le temps était agréable, toute la ville était de sortie, les bandes d'adolescents comme les familles. Gray crut apercevoir des cheveux noirs gominés qu'il ne reconnaissait que trop bien. Il suivit des yeux cette tête fendant la foule. C'était lui, n'est-ce pas ? C'était Mark. La silhouette contourna les autos tamponneuses et s'arrêta pour acheter une glace. Puis, il longea les manèges en direction du restaurant et leva la tête.

— Nom de Dieu, siffla Gray entre ses dents.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kirsty

Mark aperçut Gray et leva sa glace dans sa direction.

— Nom de Dieu, répéta-t-il en levant la main pour répondre à Mark.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda à nouveau Kirsty en se levant pour voir à qui son frère faisait signe. Oh, mais c'est Mark !

Elle le salua à son tour, Mark répondit, puis Pam se mit également à faire signe. Gray croisa les bras en soupirant.

— Retrouve-moi sur la plage après, cria Mark à Kirsty. Je t'attends !

Quand elle se rassit, son visage était écarlate.

— Tu ne vas quand même pas y aller ? lui demanda Gray, éberlué.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu as quinze ans et qu'il en a dix-neuf ! Papa, maman, vous n'allez pas la laisser y aller, j'espère.

Pam et Tony échangèrent un regard avant de se tourner vers leur fils.

— Je ne vois pas pourquoi on l'en empêcherait.

— Tant que tu es à la maison à 22 heures, renchérit Tony.

Pour Gray, la soirée était ruinée. Régulièrement, il cherchait des yeux la masse anormalement brillante qui recouvrait le crâne de Mark. Quel type de personne allait à la fête foraine tout seul ? Qui attendait pendant une heure qu'une adolescente finisse son repas ?

Son steak était trop dur, trop sec, les frites étaient trop grasses et le ketchup n'était même pas de la bonne marque. Il reposa ses couverts au milieu du repas et remarqua que Kirsty, elle, s'empressait d'avaler ses

langoustines, allant jusqu'à les enfourner dans sa bouche deux par deux. Elle termina son Coca en vitesse, attrapa le billet de cinq livres que son père avait sorti de son porte-monnaie et décampa.

Gray la regarda s'éloigner. Elle ne marchait plus vraiment en canard et se tenait plus droite que d'habitude. Elle descendit l'escalier en courant et rejoignit Mark à l'entrée de la fête foraine, où il l'attendait. Il l'accueillit avec un baiser sur la joue, puis la regarda intensément, la main posée sur son épaule. Il lui prit finalement le bras et la mena galamment vers les manèges.

C'est à ce moment-là que Gray comprit. Le mascara. Tout ça avait été planifié dans le jardin de la tante. Il essaya de s'imaginer leur conversation, le sourire de comploteur de Mark, le rendez-vous fixé à 20 heures. Et sa sœur, sa magnifique et stupide petite sœur, qui n'avait jamais embrassé personne, hochant la tête, les yeux pétillants, comme si elle était le personnage d'une série Disney Channel à la noix.

— Je vais faire un tour, déclara-t-il en se levant brusquement. On se retrouve à la maison, annonça-t-il à ses parents.

— Tu ne veux pas de dessert ?

— Non, répondit-il en se touchant le ventre. Je ne me sens pas très bien, en fait. Je crois que c'est à cause du gâteau de cet après-midi.

— Mon pauvre ! s'exclama sa mère, comme si elle parlait à un bébé. Peut-être qu'une petite balade te fera du bien, ajouta-t-elle en lui tapotant la main.

Il leur sourit et sortit du restaurant. Il trouva un muret qui offrait un bon point de vue sur la fête foraine, s'assit, mit ses lunettes de soleil et continua à les surveiller.

Chapitre 15

Lily est assise sur son lit, ce lit qu'elle partageait avec son mari. Son mari disparu. Son mari qui n'est pas en réalité un mari. Un mari en carton-pâte. Une silhouette taille réelle, comme celles que l'on trouve dans les halls de cinéma et qui donnent l'impression que les acteurs sont là. Le lit a encore son odeur, leur odeur, la patine laissée par leurs deux corps, leur chaleur et leur joie. Cela fait trois jours qu'elle ne l'a plus touché. Trois nuits que leurs corps ne se sont plus entremêlés sous ces draps. L'odeur disparaîtra bientôt, les draps se détendront et elle devra les changer. Quand les effluves se seront évanouis, il ne restera plus que son mensonge et cet appartement qui, lui aussi, ment avec ses faux parquets, ses murs trop fins, ses meubles en kit, ses poignées de porte branlantes, ses prises électriques mal fixées et ses robinets qui ne rutilent déjà plus.

Elle observe les objets trouvés dans le tiroir après le départ de l'agent Traviss et de son collègue. Deux bagues en or, dont une avec un diamant imposant ; trois clés ; une grosse liasse de billets (huit cent quatre-vingt-dix livres). Au moins, elle a de l'argent maintenant. Mais pas de réponses à ses questions.

Les bagues sont très petites. Elles appartenaient peut-être à sa mère ? Le porte-clés, un anneau de cuivre qui pèse assez lourd, redonne à Lily un peu d'espoir. La liasse contient des billets de vingt et cinquante livres ayant déjà circulé, mais parfaitement superposés comme s'ils sortaient du distributeur. Voilà ce qu'il lui cachait. Rien d'alarmant, rien que l'on doive dissimuler dans un tiroir fermé pour le protéger.

La sonnerie du téléphone la tire de ses pensées. C'est probablement l'agent Traviss qui va lui annoncer une nouvelle fois quelque chose qui chamboulera toute sa vie. Peut-être va-t-elle lui dire que son mari était autrefois une femme. Qu'il s'appelle en réalité Carla. Un sourire amer se dessine sur son visage. Elle décroche le combiné.

— Lily ? demande une voix d'homme douce, un peu efféminée.

— Oui...

— Oh, bonjour, Lily. Nous n'avons pas encore été présentés. Je suis Russ, un ami de Carl.

Lily se redresse immédiatement et s'agrippe au téléphone.

— J'essaie de le joindre depuis plusieurs jours, mais j'ai l'impression que son téléphone ne fonctionne plus. J'ai appelé son bureau hier, et on m'a dit qu'il n'était pas venu travailler depuis mardi. Je ne voulais vraiment pas vous déranger chez vous, mais je me demandais si je pouvais lui dire un mot. S'il est là, ajoute-t-il après une petite pause.

— Non, il n'est pas là.

— D'accord. Vous savez quand il sera de retour ?

— Je n'en sais rien. Il a disparu.

Elle entend sa respiration ralentir.

— Il n'est pas rentré à la maison depuis qu'il est parti au travail mardi matin. J'ai averti la police.

— Disparu ? répète-t-il d'une voix tremblante. Je... je ne sais pas quoi dire. Vous êtes sûre ?

— Oui. Il est parti au travail le matin et il m'a envoyé un message le soir en sortant du bureau, mais il n'est jamais rentré à la maison. Ça fait trois jours. Alors, oui, je suis sûre.

— Merde, mais c'est pas possible ! Ça ne lui ressemble pas du tout. Ça fait quelque temps qu'on ne s'est pas vus, mais de ce que j'avais compris, il était raide dingue de vous. Fou de bonheur.

— C'était l'homme le plus heureux du monde.

Elle s'arrête, puis regarde les bagues et les clés posées sur le lit.

— Depuis combien de temps le connaissez-vous ?

— Je dirais quatre ou cinq ans. Je l'ai rencontré chez Blommers. On est entrés dans la boîte au même moment, en 2010, je crois.

— Vous savez où il travaillait avant ?

— Non... j'imagine qu'il était déjà dans la finance. Il a dû me dire, mais j'ai oublié.

— Vous connaissez sa famille ?

— Alors là, pas du tout. Et je ne connais pas ses amis non plus. On allait boire un verre ensemble une fois de temps en temps, après le travail. Je lui ai dit que vous devriez venir dîner à la maison tous les deux, parce que c'est dur pour nous de sortir avec le bébé, mais je crois qu'il n'avait pas trop envie de

passer la soirée dans le chaos, ajoute-t-il avec un rire nerveux. Il avait toujours une bonne excuse pour refuser. Avec tout ça, je ne l'ai pas vu depuis au moins un an.

— Où est-ce que vous habitez ?

— À Putney.

— Putney ?

— Dans le sud-ouest de Londres, près de la Tamise.

— Je voudrais venir vous voir, pour vous poser plus de questions. Si vous voulez bien.

— Mais bien sûr ! Je suis pris demain, parce qu'on déjeune avec les parents de Jo, mais...

— Je peux venir avant votre déjeuner. Je n'arrive pas à dormir, donc je peux venir tôt.

— Peut-être, mais on est en général assez occupés le matin avec le bébé et...

— Une demi-heure. Accordez-moi une demi-heure.

— Je vais voir avec Jo. Attendez une seconde.

Elle l'entend poser sa main sur le combiné et elle distingue vaguement ce qu'il dit à Jo.

— La femme de Carl... disparu... tôt... une demi-heure.

Puis, elle reconnaît la voix d'une femme.

— Mais pas ici... Allez au café.

Il enlève sa main du téléphone.

— Eh bien, c'est d'accord. Il y a un petit magasin qui fait des cafés au coin de la rue. Ça s'appelle *Antonio's*. On peut s'y retrouver à 9 heures. Donnez-moi votre numéro de téléphone et je vous envoie l'adresse.

Elle s'exécute.

— Et vous ressemblez à quoi ? lui demande-t-elle.

— Oh, à pas grand-chose, dit-il modestement. Taille moyenne, corpulence moyenne, les cheveux châtain, des lunettes. Et vous ?

— Je ressemble à Keira Knightley, en moins maigre.

— OK, ça devrait m'aider. Alors, à demain.

— Oui, à demain.

Chapitre 16

Frank regarde par la fenêtre et se retrouve une nouvelle fois face à la chienne qui grogne, alors même qu’hier soir, elle a passé son temps avachie sur ses genoux comme un gros sac d’amour. Frank lui sourit. Elle s’arrête et commence à remuer le petit bâton qui lui fait office de queue. Frank ne sait pas quelle heure il est, mais le soleil est encore bas et les lumières de la maison sont éteintes. Il ouvre la porte. La chienne s’engouffre dans le studio et saute sur le lit.

— Bonjour, ma belle, la salue-t-il en lui gratouillant le menton.

Hero roule sur le dos. Frank s’assied à côté d’elle et lui caresse le ventre. Il repense à la soirée d’hier. Il ne doit pas confondre la désorientation créée par son amnésie et ce qu’il ressent pour Alice. Après tout, il est peut-être en train de s’accrocher à la première personne qui lui témoigne de l’affection, comme un nouveau-né. Cependant, Alice a indéniablement quelque chose de magnétique. Dès qu’il la voit, il se sent attiré, comme si l’espace rétrécissait autour d’elle. Ce n’est pas simplement dû à son assurance et à sa beauté, c’est aussi sa résilience, son côté artistique et sa générosité. Elle lui a raconté hier que ce chien avait été abandonné par l’un de ses locataires et qu’elle l’avait immédiatement adopté, comme si c’était une évidence. Quand ses parents sont devenus trop malades pour pouvoir s’occuper de Sadie, elle l’a prise chez elle aussi. Et maintenant, c’est son tour. Il y a une bouche de plus à nourrir, un individu de plus à loger dans sa maison déjà pleine à craquer, mais ça ne la dérange pas, au contraire.

— Hero !

Une petite voix appelle la chienne dans la cour. Hero quitte le lit et sort tranquillement du studio. C’est la petite fille. Romaine.

Elle s’arrête quand elle l’aperçoit.

— Tu es bien matinale, aujourd’hui ! lui lance-t-il.

— Je sais, répond-elle avec un fort accent du Yorkshire. Maman m’a dit de me rendormir, mais j’y arrive pas.

— Pourtant tu t’es couchée tard, hier. Tu dois être fatiguée.

— Je suis jamais fatiguée, répond-elle en prenant le chien dans ses bras.

— Tu as de la chance.

Elle hausse les épaules et dépose un baiser sur le crâne de Hero.

— Qu’est-ce que tu vas faire, alors ?

— Je vais essayer de réveiller maman encore.

Ça, ce n’est pas l’idée du siècle.

Il pense aux cernes qui soulignent les yeux bleu-vert d’Alice et à sa façon de se tirer les cheveux comme si elle essayait de se réveiller. C’est le week-end, et il est encore tôt.

— Sinon, je prépare ton petit déjeuner et on regarde les dessins animés ensemble, si tu veux ?

— D’accord. Je mange toujours un bagel grillé avec du beurre de cacahuète le matin. Tu sais faire ça ?

Frank essaie de se souvenir de ce qu’est un bagel. Il connaît ce mot, mais l’objet qui lui est associé lui échappe. Un chien avec des oreilles soyeuses ? Non, c’est quelque chose que l’on peut griller. Une sorte de pain ?

— Si tu m’aides un peu, je suis sûr de pouvoir m’en sortir.

— OK.

Il la suit dans la cuisine et découvre l’heure sur le micro-ondes : 5 h 58.

Elle ouvre une boîte à pain en bois et lui tend un sachet de... *bagels* ! Il s’en souvient maintenant !

— Voilà. Et le beurre de cacahuètes est dans le placard du haut.

— Tu aimes aussi le beurre normal ?

Elle fait « non » de la tête.

— Je vois.

Il sort une assiette d’une étagère en bois et un couteau. Romaine s’assied à la table de la cuisine et le regarde essayer de mettre le bagel dans le grille-pain.

— Pas comme ça ! Il faut le couper en deux !

— Suis-je bête...

— Oui, t’es très bête ! acquiesce-t-elle en riant.

Il coupe le bagel et glisse les deux morceaux dans le grille-pain.

— Pourquoi tu ne te souviens de rien ?

— Je ne sais pas. Ta mère pense que j’ai subi une sorte de très gros choc qui a chassé tous les souvenirs de ma mémoire.

— Comme une décharge électrique ?
— Non, plutôt un choc psychologique. À la suite de quelque chose de très grave, probablement.
— Comme quand mon papa m’a kidnappée ?
Frank se retourne vers la petite fille.
— Il t’a kidnappée ?
— Oui. Mais la police est venue et ça s’est bien fini.
— Tu devais être très choquée. C’était il y a longtemps ?
— J’étais petite. J’avais trois ans. Mais moi, ça n’a pas effacé mes souvenirs, je me rappelle de tout très, très bien.
— Tu le vois encore, ton papa ?
— Pas trop. Seulement quand il vient en Angleterre. Il vit en Australie, alors c’est pas souvent. Mais j’ai pas le droit d’être toute seule avec lui, sinon il pourrait me kidnapper encore.
Soudain elle se penche sur le grille-pain.
— Stop ! s’écrie-t-elle. J’aime pas quand c’est trop grillé !
— Comment j’arrête ?
— Le gros bouton ! Vite !
Le bagel saute en l’air. Il a presque la même couleur qu’avant.
— Comme ça ?
— Oui, répond-elle, l’air soulagé.
— Tu sais pourquoi ton père t’a enlevée ?
— Parce que maman a déménagé ici quand j’étais un bébé, et il était en colère parce qu’il habitait à Londres et il voulait me voir plus souvent. Mais maman disait qu’il pouvait pas à cause de... *trucs*. Alors là, il était vraiment en colère, il criait et tout. Une fois, je suis allée chez lui à Londres et il m’a emmenée dans un endroit, je crois que c’était un hôtel. Il était très gentil, il me faisait plein de cadeaux et je mangeais des bonbons, mais je savais quand même que c’était pas bien et j’avais peur. Et la police est venue et, là, ça faisait très peur. Et je me souviens de tout. *De tout*.
Frank dépose son assiette devant elle. Il ne sait plus quoi dire. Les gens ont tellement d’histoires à raconter, mais celle qu’il a besoin d’entendre est enterrée si profondément en lui qu’il n’est pas sûr de parvenir à y accéder.

— Oh ! s'exclame Alice, étonnée de trouver Romaine, Frank et Hero assis sur le canapé en train de regarder *Les Octonauts*.

— Bonjour ! lui répond Frank. On s'est dit qu'on allait te laisser dormir un peu.

Il est presque 9 heures. Ça fait une éternité qu'Alice n'a pas pu dormir si tard.

— Merci beaucoup ! Ça vaut bien une nuit de loyer !

Elle se penche pour caresser Griff et jette un coup d'œil à Romaine. Certes, c'est une enfant très sociable, contrairement à sa grande sœur, qui garde ses distances avec les gens depuis toujours, mais c'est tout de même surprenant de la voir tellement à l'aise avec un inconnu, un étranger sans identité. En proie à un élan de culpabilité, Alice s'approche du canapé et embrasse sa fille sur le front.

— Tu as faim ?

— Non, Frank m'a préparé un bagel. Il a essayé de le mettre dans le grille-pain sans le couper, c'était trop marrant !

— Quel idiot, celui-là ! renchérit Frank.

Kai entre dans la pièce, les yeux encore gonflés de sommeil et l'air énervé. Il jette un regard noir à sa mère lorsqu'il remarque Frank, semblant dire : « Mais qu'est-ce qu'il fout encore là ? »

— Bonjour, mon chéri, lui lance Alice en ignorant sa colère. Qu'est-ce que tu fais debout si tôt ?

— J'ai entendu du bruit. Une voix d'homme.

— Frank est rentré un peu tard hier soir. Et il a commencé à retrouver ses souvenirs !

De toute évidence, Kai n'a pas grand-chose à faire de la mémoire perdue de Frank. Il sort du salon en traînant les pieds et remonte dans sa chambre.

— Désolé. J'imagine que c'est un peu bizarre pour eux d'avoir un inconnu à la maison.

— Ils ont l'habitude. Il y a toujours du monde ici, et parfois, ce sont des gens bien plus bizarres que toi.

— Comme Barry ! s'exclame Romaine.

— Exactement.

— Mais il est parti. Il a laissé toutes ses affaires et Hero, et il devait plein d'argent à maman et il a disparu d'un coup.

— Il était méchant.

— Oui, très méchant. Sauf quand il m’achetait des magazines et du chocolat.

— Il n’achetait pas, Romaine, il volait. Il lui offrait du chocolat volé, ajoute Alice en se tournant vers Frank. N’importe quoi !

— J’espère ne pas découvrir que je suis un méchant bonhomme qui offre des cadeaux volés aux petites filles...

— Non, dit Romaine en se blottissant contre lui. T’es pas un méchant bonhomme. Toi, t’es un gentil.

Alice regarde sa fille, ce petit être collé à la grande masse du corps de Frank. Romaine a déjà souffert à cause d’elle. Alice les a déjà tous mis en danger et elle a failli payer le prix fort pour ses erreurs. Elle écoute sa voix intérieure, mais n’entend ni alarme ni peur. Elle ne ressent que de la chaleur.

— Je me suis dit qu’on pourrait aller faire un tour en ville ensemble, aujourd’hui, pour voir si quelque chose d’autre te revient.

— Je peux venir aussi ? demande Romaine.

— Bien sûr. On devrait aussi t’acheter des vêtements, et probablement des sous-vêtements.

Il rougit à cette remarque.

— Je ne dis pas que tes sous-vêtements ne sont pas bien, je suis sûre qu’ils sont parfaits. Mais ça ne fait pas de mal d’en avoir plusieurs.

— Je n’ai pas d’argent.

— Ta chemise vient de Muji, ton pantalon de Gap et tes chaussures de chez Jones. Tu as une bonne dentition, une coupe de cheveux soignée et un accent assez chic. Je pense que, quand tu te souviendras de qui tu es, tu pourras me rembourser.

— Et si ça n’arrive pas ? Tu as tellement de charges avec trois enfants. Je ne veux pas te mettre dans une situation difficile.

— Ne t’inquiète pas. Je suis grande, je m’en sortirai. Si tu préfères, on peut acheter des vêtements en friperie. Sauf les sous-vêtements, bien sûr.

Romaine prend un air choqué.

— Des sous-vêtements de friperie ? Beurk !

Chapitre 17

Russ correspond tout à fait à la description de lui-même faite hier : c'est un homme banal à l'air gentil et au sens du style complètement inexistant. Elle le remarque dès qu'elle rentre dans le café. Ce matin, elle a pris le temps de se préparer. Après trois jours sans se doucher, se maquiller ou se coiffer, elle a voulu faire un effort pour l'ami de Carl, comme s'ils allaient dîner ensemble chez lui. Elle imagine ce que son mari a pu dire d'elle : une femme belle, grande et élégante. Il a aussi précisé qu'il était l'homme le plus heureux du monde. Elle veut lui faire honneur.

— Lily ? lui demande Russ en se levant.

— C'est moi, répond-elle en lui serrant la main et en s'asseyant en face de lui.

— Enchanté.

— Moi aussi. Merci.

Elle remarque qu'il tremble un peu lorsqu'il lui tend le menu.

— J'ai pris un café, mais commandez ce que vous voulez. Les œufs et le bacon sont très bons, et le pain est frais.

Elle jette un œil à la carte, surprise de découvrir qu'elle a faim.

— Un toast, demande-t-elle au serveur, avant d'ajouter en souriant : s'il vous plaît. Avec du beurre, un cappuccino et un jus d'orange. Merci.

— Toujours pas de nouvelles ?

— Non, mais je sais que je n'en aurai pas.

— Comment ça ?

— Je pense qu'il est mort.

Russ pâlit.

— S'il était encore vivant, même enfermé dans une malle au fond de l'océan et qu'il n'avait plus de bras, qu'il était aveugle et muet, je sais qu'il me retrouverait. Je le sais.

— Soit, mais ça pourrait lui prendre un peu de temps...

Elle lui lance un regard glacial. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Je le sens dans mon cœur, dans mes tripes. Il est mort. Pire encore, il n’a jamais existé.

Russ a l’air assez effrayé, maintenant, comme l’homme du train, comme s’il pensait qu’elle était folle.

— Écoutez, reprend-elle d’une voix apaisée. La police a étudié le passeport de Carl lorsque j’ai déclaré sa disparition. Il n’était pas dans leur système. Ils m’ont dit que Carl Monroe n’existait pas. Que c’était un faux passeport.

Elle le regarde droit dans les yeux.

— Vous êtes le seul à le connaître. Aidez-moi à comprendre.

— Un faux passeport ?

— Oui. Acheté sur Internet. Carl n’a jamais existé.

— Mais, vous vous êtes mariés. C’est impossible avec un faux passeport, la mairie n’aurait pas...

Elle se retient de lui couper la parole brutalement.

— Quand vous avez un passeport, tout est très simple. Vous le montrez, et ça suffit. Surtout à Kiev. Vous voyez ce que je veux dire ?

Il acquiesce, les yeux perdus au fond de sa tasse de café.

— Qu’est-ce que vous savez de mon mari ? Dites-moi tout, s’il vous plaît.

Russ se redresse et regarde par la fenêtre. Le serveur apporte le toast, que Lily beurre en écoutant l’ami de Carl.

— Je l’ai rencontré au travail, il y a environ cinq ans. Quatre ans et demi, je crois. On était dans la même équipe, je ne me souviens plus du projet. Il m’a tout de suite plu. C’était un type assez discret, mais il dégageait quelque chose de particulier. J’ai essayé de devenir son ami. J’ai compris assez rapidement qu’il avait besoin de garder ses distances. Je ne voulais pas l’étouffer. Alors, quand on sortait un soir, je laissais toujours passer plusieurs semaines avant de lui proposer d’aller boire un verre. On discutait toujours de sujets assez superficiels : le foot, les potins du bureau, ce genre de choses. Si on s’engageait sur un terrain plus personnel, je changeais de discussion pour ne pas donner l’impression d’être indiscret. En réalité, je savais très peu de choses de lui.

Lily hoche la tête. Elle n’est pas étonnée.

— Et sa famille, il vous en a déjà parlé ?

— Pas vraiment, lui répond-il en fronçant les sourcils. Je sais qu’il en avait une, sa mère, sa sœur. Je crois que son père était décédé.

— Oui ! s'exclame-t-elle, heureuse que ses propres informations recoupent celles de Russ. Vous vous souvenez de leurs noms ? De la ville où elles habitent ?

— Non, il ne me l'a jamais dit. Il disait juste « ma mère », « ma sœur ». Vous ne les avez jamais rencontrées ?

— Non. On est rentrés de notre lune de miel il y a seulement deux semaines. Il disait qu'on aurait tout le temps plus tard, que, pour l'instant, on devait profiter l'un de l'autre.

Ces mots, qui semblaient si romantiques à l'époque, si attentionnés, se révèlent maintenant sous leur vrai jour, comme les symptômes du mensonge de Carl.

— Mais j'ai parlé à sa mère le jour de notre mariage. Il me l'a passée au téléphone. C'était très rapide, une minute, peut-être moins. Elle avait l'air gentille.

Et un peu gênée, se rend-elle compte maintenant, comme si elle voulait terminer la conversation le plus vite possible, comme si elle avait peur d'en dire trop.

— Je n'arrive pas à me souvenir de son prénom.

— De toute façon, même si vous vous en souveniez, elle ne s'appelle probablement pas Monrose. Ça ne nous aiderait pas beaucoup.

— Vous avez raison. Mais ça m'étonne de ne pas m'en souvenir. C'est ma belle-mère, et je lui ai parlé. J'ai l'impression que tout ça n'était qu'un rêve. Tout, depuis notre rencontre.

— Être amoureux, c'est un état chimique, à ce qu'on dit. Ça empêche d'avoir les idées claires.

— Peut-être. Depuis qu'il a disparu, je commence à me réveiller. Et je me pose des dizaines de questions que je n'ai jamais pensé à poser quand il était encore là.

— Si l'on pouvait changer les choses *a posteriori*...

Lily sourit tristement. Elle ne connaît pas le sens de « *a posteriori* ».

— Ça vous étonne, ce que je raconte à propos de Carl ? lui demande-t-elle.

— Bien sûr. On ne s'imagine jamais ça. Des gens qui disparaissent, qui ont de fausses identités... Ce n'est pas commun. Même si Carl était quelqu'un d'assez mystérieux.

— Pourquoi avez-vous voulu devenir son ami alors qu'il était si distant ?

Qu'est-ce qui vous intéressait chez lui ?

— C'est une bonne question, dit-il en souriant. Jo me l'a souvent posée. Elle ne l'aimait pas beaucoup.

Cette remarque touche Lily en plein cœur, et elle déteste immédiatement cette « Jo ».

— Je crois qu'il y avait une sorte de *respect mutuel* entre nous. On était le jour et la nuit, mais on s'entendait bien. Pour être honnête, ajoute-t-il en se penchant vers elle comme pour lui faire une confidence, je crois que j'aurais aimé lui ressembler un peu plus, et que lui aussi aurait voulu être un peu plus comme moi.

Il se recule, l'air satisfait de cet aveu.

Lily ne comprend pas ce que Carl pourrait envier chez cet homme insignifiant, mais elle lui sourit.

— Je vois.

— Je pense qu'il avait parfois envie d'une relation stable, d'un foyer, d'une vie de famille. Moi, j'enviais sa liberté, son charme et son physique, explique-t-il en riant.

— Où est-ce qu'il habitait avant notre rencontre ?

— Je n'en sais rien, répond-il après un moment de réflexion. Pas au sud de Londres, c'est sûr. Quand on rentrait de soirée, je proposais parfois de partager un taxi, mais il me disait qu'il habitait à l'opposé. Je ne lui ai jamais demandé où précisément. Je comprends à quel point c'est bizarre de savoir si peu de choses d'un ami que je voyais régulièrement.

— Il y a eu d'autres filles avant moi ?

— Oui, mais rien de sérieux. Il...

Russ hésite un instant.

— Ça ne va pas vous faire plaisir, mais je dirais que c'était un séducteur. En tout cas, c'est l'impression qu'il donnait. Il manipulait les femmes pour coucher avec elles. Il ne disait jamais leurs noms... « Cette fille que j'ai rencontrée vendredi » ou « la fille que j'ai baisée samedi dernier ». Ce n'était jamais la même. Et il les méprisait parce qu'elles avaient couché avec lui. Quand il en parlait, il était assez cruel. Je me disais qu'il avait probablement vécu des choses difficiles. Il avait cette carapace, vous savez..., ajoute-t-il, l'air abattu, avant de sourire soudainement. Puis, vous êtes entrée dans sa vie, et là, tout a changé. Il vous adorait. Il avait l'impression d'avoir trouvé la perle rare. Et...

— Il est mort.

— Non. Je ne crois pas. Mais il a de gros problèmes, c'est sûr. Une fausse identité... Il a dû faire quelque chose de terrible. Ou a vécu quelque chose de terrible. On ne change de nom qu'en dernier recours, quand il n'y a pas d'autres choix. J'aimerais vous aider...

— Merci. Je ne connais personne dans ce pays. L'agent de police qui s'occupe de Carl me déteste. Personne ne veut m'aider. Personne ne s'intéresse à sa disparition.

Sans s'en apercevoir, elle s'est mise à pleurer. Elle attrape le mouchoir que lui tend Russ et s'essuie rapidement les yeux pour que personne d'autre ne remarque ses larmes.

— Excusez-moi.

— C'est normal. Je suis désolé pour vous. Je vais en parler à Jo en rentrant, voir ce qu'on peut faire. Peut-être que...

Il s'arrête soudainement.

— Je vais lui parler. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Je n' imagine même pas l'enfer que vous vivez.

— C'est ça, dit-elle en hochant vigoureusement la tête. L'enfer. C'est ma vie, maintenant.

Chapitre 18

Ils forment une jolie petite famille, tous les trois ensemble, Alice, Frank et Romaine. Alice a l'impression d'avoir volé l'identité de quelqu'un d'autre. Elle voudrait crier aux gens que ce n'est pas son mari, que Romaine est la fille d'un autre homme, qu'elle-même n'a rien d'une mère de famille conventionnelle et qu'elle prend toujours les mauvaises décisions.

La moitié des habitants de la ville se presse dans les rues animées par cette belle matinée ensoleillée. Un marché français est installé sur la grande place. Ils s'y arrêtent pour acheter des croissants frais et de grands cafés au lait. Alice est fière de sa petite ville, et une vague de contentement l'envahit quand elle se rend compte qu'elle la considère enfin comme *sa* petite ville. Elle n'est plus une étrangère.

— Ils tournent pas mal de films dans le coin, dit-elle à Frank pour faire durer son sentiment d'appartenance un peu plus longtemps. Pour *Pirates des Caraïbes*, ils ont fait évacuer les lieux pendant quarante-huit heures. Ceux qui sont restés à Ridinghouse n'avaient pas le droit de sortir de chez eux. Pendant deux jours ! Et on n'a même pas pu apercevoir Johnny Depp.

Frank ne réagit pas. Alice comprend qu'il n'a probablement aucune idée de ce qu'est *Pirates des Caraïbes* ou de qui est Johnny Depp. Frank est pratiquement un extraterrestre.

Ils arrivent devant un vieux bâtiment en parpaing. C'est le Ridinghouse Grand, le cinéma de la ville, qui ne joue qu'un film par semaine. Frank fixe les portes intensément.

— Tu te souviens de quelque chose ?

Il fait « oui », puis « non » de la tête.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que...

Il plaque ses paumes sur ses tempes et tourne le dos au cinéma.

— Il y a cette fille, encore. Avec les cheveux châains. Je la vois rentrer dans le cinéma.

Il montre du doigt les portes en verre avant de plaquer sa main sur sa

poitrine.

— Je ne me sens pas bien. Je crois que...

Des gouttes de sueur perlent sur son visage devenu gris. Alice le guide jusqu'à un banc et s'assied à côté de lui. Elle lui prend son gobelet de café, le pose à côté d'elle, met sa main sur la sienne et lui donne le sac en papier qui contenait les croissants. Il le repousse.

— Je suis là Frank, reste avec moi. Tu ne vas pas passer une nouvelle nuit sur la plage, OK ? Respire à fond.

Il lui serre la main et elle entend son souffle s'apaiser.

— Voilà, tout va bien.

Romaine le regarde avec curiosité.

— Est-ce que tu vas vomir ?

Il secoue la tête et lui adresse un sourire forcé.

— Tu peux vomir dans la poubelle là-bas.

— Ça va aller, répond-il d'une voix tremblante. Merci.

Romaine s'assied à côté de lui, et elles attendent patiemment que Frank sorte de sa torpeur. C'était une crise d'angoisse, Alice en est certaine. Elle en a fait assez elle-même pour reconnaître les symptômes.

— Ça va mieux ? lui demande-t-elle après quelques minutes.

— Oui...

Il se relève et leur sourit.

— Allez, on a des choses à faire.

— Tu es sûr ? On peut rentrer si tu préfères.

— Non. Ça a déjà duré assez longtemps. Ces souvenirs à l'intérieur de moi, je veux qu'ils sortent. J'ai besoin de savoir. Je veux continuer.

— Comme tu veux.

Quand ils repassent devant le cinéma, elle l'observe. Il ne quitte pas des yeux la porte d'entrée, l'air terrorisé. Qu'a-t-il bien pu lui arriver dans cette ville ? Et qu'a-t-il fait ?

Chapitre 19

1993

Kirsty et Mark passaient une soirée inoubliable. Cliché de fête foraine n° 1 : Mark lui avait offert une énorme peluche hideuse qu'elle serrait dans ses bras. Ils avaient mangé une barbe à papa : cliché n° 2. Ensuite, il avait réussi à taper sur la cible assez fort avec sa masse pour que le poids fasse tinter le carillon : cliché n° 3. Et enfin, malheureusement, au moment où Gray commençait à croire que cela n'allait pas se produire, il les avait vus sortir du Tunnel de l'amour bouche contre bouche. *Banco*.

C'était à vomir.

Il était 21 h 30, des traînées lilas striaient le ciel indigo, et sa sœur embrassait un mec. Il était tiraillé entre l'envie de rentrer tout raconter à ses parents et le besoin de continuer à les observer, au cas où quelque chose se passerait mal. Pourquoi avait-il l'impression que les choses pourraient mal tourner ? Il ne saurait pas vraiment l'expliquer, mais il avait la boule au ventre. Ce n'était pas simplement la désagréable perspective de sa sœur amoureuse, de sa sœur ayant des relations sexuelles, de sa sœur grandissant. C'était bien pire, bien plus inquiétant. C'était Mark. Il y avait quelque chose qui n'allait pas chez lui, quelque chose de sombre, de cruel. Son visage était trop anguleux, et ses gestes, ses mots, ses actes étaient trop calculés. Même ses cheveux étaient d'une couleur trop uniforme, comme si c'était la perruque d'un masque que l'on pourrait arracher pour découvrir son véritable visage, comme dans *Scooby-Doo*.

Il les regarda descendre du chariot du Tunnel de l'amour et marcher main dans la main. Mark tenait l'horrible peluche sous son bras. Et maintenant ? Ils avaient fait le tour de la fête foraine et Kirsty était trop jeune pour aller au pub. La nuit était tombée. Ils marchèrent jusqu'à la sortie, Mark riant à gorge déployée à la suite d'une remarque de Kirsty. Qu'avait-elle bien pu dire ? Gray les observa s'éloigner ensuite de la ville vers la mer avec une angoisse

croissante. Il décida de les suivre. Les lumières n'éclairaient pas cette partie de la plage et la musique de la fête foraine n'était plus qu'une lointaine rumeur. La lune projetait sur eux sa lueur crémeuse. Gray restait dans les ombres argentées et essayait d'entendre ce qu'ils disaient, mais les vagues, en se brisant sur le sable, couvraient leurs voix. Soudain, ils s'arrêtèrent, et Gray vit avec horreur les deux silhouettes découpées par la lune se tourner l'une vers l'autre et échanger un baiser d'abord tendre, puis enflammé. Il tourna légèrement la tête pour se protéger de cette vision tout en restant capable d'intervenir si Mark faisait du mal à sa sœur.

Au bout de quelques minutes, Mark se recula, prit le visage de Kirsty entre ses mains, l'embrassa sur le nez et il la guida vers la ville.

— Il est tard, je te ramène chez toi.

Gray réussit à rentrer dix minutes avant sa sœur et arriva à la maison complètement essoufflé.

— Où est-ce que tu étais passé ? lui demanda sa mère en levant les yeux de son vieux roman aux pages jaunies.

— Nulle part, j'ai marché un peu.

— Le restaurant t'a plu ?

— C'était pas mal.

— Quel hasard de croiser Mark !

— C'était pas une coïncidence, maman.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que si.

Gray était affligé par sa naïveté.

— Tu trouves ça normal, toi ?

— Quoi ?

— Que Kirsty sorte avec lui. Il est beaucoup plus vieux qu'elle.

— Mais non, il a dix-neuf ans. J'ai eu un copain de vingt ans quand j'avais l'âge de ta sœur.

— Peut-être, mais on ne sait pas qui c'est, ce type.

— On est allés chez lui, Graham ! On a rencontré sa tante. C'est déjà beaucoup pour une relation si récente.

Une relation ?

Au moment où Pam jetait un œil à sa montre, ils entendirent des rires devant la porte d'entrée et le bruit de quelqu'un qui jouait avec la boîte aux lettres. Tony alla ouvrir à Kirsty, Mark, et l'horrible ours en peluche.

— Entrez, entrez !

— Ça vous dérange de me faire visiter les lieux ? demanda Mark avec curiosité. Je suis passé devant ces petits cottages des centaines de fois, et je me suis toujours demandé à quoi ça ressemblait à l'intérieur.

— Je t'en prie ! dit Tony en s'écartant pour le laisser passer.

— On dirait une maison de poupée ! C'est tout petit !

— Au moment de la construction, les gens étaient beaucoup plus petits. Si on vivait il y a quatre cents ans avec notre taille actuelle, on serait des géants !

Mark baissait la tête en passant d'une pièce à l'autre. Gray l'observa attentivement, puis se retourna vers Kirsty, le visage rouge, visiblement embarrassée.

— Et à l'étage ? demanda Mark en levant la tête.

— Les chambres ! Tu veux aller voir ? proposa Tony.

— Non, ça ira, lui répondit-il en souriant.

— Tu veux boire quelque chose ? Une bière ?

Mark regarda sa montre.

— Non, merci. Il vaut mieux que je rentre. J'ai promis à Kitty de nettoyer la cuisine après le repas, mais j'ai oublié de lui dire que je sortais !

Il rit, mais le son produit ressemblait plus à un aboiement, comme étranger à son corps.

— Je vous verrai peut-être demain à la plage ? Il va faire beau.

— Demain, je ne pense pas. On a prévu une excursion.

Le visage de Mark s'assombrit un instant, avant de se recomposer.

— Quelle bonne idée ! Vous savez où aller ?

— On n'a pas encore décidé, mais on pensait à Robin's Hood Bay, pour le château. Peut-être.

— Alors, je vous verrai sur la plage une prochaine fois, j'imagine !

— C'est très probable. Ça ira pour rentrer ? Je peux te déposer en voiture.

— Tony, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, l'interrompt Pam. Tu as bu deux bières...

— Oh, mais ça ira. Tu sais bien que j'ai seulement bu deux demis, et c'était il y a deux heures.

— Ne vous dérangez pas, Tony, je vais marcher. Je connais le chemin par cœur. Merci quand même, c'est très gentil.

Il partit après un déluge de politesses et de bises, et les membres de la famille Ross se retrouvèrent une fois de plus entre eux, totalement

décontenancés par ce jeune homme.

— Alors, vous avez parlé de quoi hier soir ? Avec *Mark* ? demanda Gray à sa sœur au petit déjeuner du lendemain.

— Pourquoi tu prononces son nom comme ça ?

— Je sais pas. Ça sonne faux. Dès qu'il parle, on dirait des répliques apprises par cœur.

— Mais c'est quoi, ton problème ? T'es malade ou quoi ?

— Non, s'écrasa Gray, sachant qu'il n'arriverait pas à exprimer ce qu'il ressentait. Mais vous avez parlé de quoi ?

— De pas grand-chose. De l'école, de la famille, ce genre de trucs.

— Il te plaît ?

— Je crois, répondit-elle en rougissant. Il est pas mal, quand même.

— Si tu ne l'aimes pas, t'es pas obligée de le revoir. Tu peux lui dire non.

— T'inquiète. De toute façon, il me proposera probablement rien.

— Il s'est passé quelque chose ? lui demanda-t-il pour voir si elle allait lui mentir. Vous vous êtes embrassés ?

— C'est pas tes oignons.

— Mais je suis ton frère ! s'impatienta-t-il.

— Mais je suis ton frère ! l'imita-t-elle en prenant une voix grave et en roulant des mécaniques.

— Ça va ! Je voudrais pas que tu fasses un truc stupide, c'est tout.

Elle leva les yeux au ciel et quitta la table.

— T'es jaloux, en fait. Parce que, moi, j'ai embrassé quelqu'un.

C'était un vrai coup bas. Elle n'avait pas voulu le blesser, mais elle l'avait fait. Gray ne comprenait pas pourquoi il n'avait encore jamais embrassé de filles, alors qu'il passait sa vie avec elles. Plusieurs fois, comme dans les films, il s'était retrouvé à deux doigts d'en embrasser une, mais soit elle s'était esquivée, soit quelqu'un les avait interrompus, soit il avait perdu son sang-froid et fait une blague. Il avait eu des admiratrices, il le savait. Mais c'était toujours des filles qui ne l'intéressaient pas, des filles un peu tristes avec de grosses joues et qui cherchaient désespérément à croiser son regard à la cantine.

Il faisait des câlins aux filles, elles s'asseyaient sur ses genoux, ils se tenaient la main, échangeaient des ragots, prenaient un vélo pour deux... Mais, pour une raison mystérieuse, cela n'allait jamais plus loin. Il pourrait se

demander s'il était gay, mais il était convaincu que ce n'était pas le cas.

— C'est ça, dégage ! cria-t-il dans le dos de sa sœur. Et d'abord, t'en sais rien !

Elle l'ignora et sortit de la pièce.

Quand ils rentrèrent de leur visite du manoir de Sledmere six heures plus tard, Mark les attendait devant Rabbit Cottage. Il était assis sur le muret de la plage, le visage illuminé par le soleil de cette fin d'après-midi. Il portait une chemise blanche froissée et un jean délavé, et il tenait dans ses mains un bouquet de roses.

Quand elle l'aperçut, Kirsty se tendit légèrement.

— Quelle synchronisation ! s'exclama Mark en s'approchant d'eux. Je viens d'arriver.

— En effet, c'est impressionnant, renchérit Tony.

— C'est pour toi, déclara Mark en tendant les fleurs à Kirsty. Pour égayer un peu ta chambre.

— C'est gentil, le remercia-t-elle, visiblement mal à l'aise.

Puis, il y eut un silence gênant, qui aurait pu être rompu en invitant Mark à entrer, ce que personne ne fit.

— Vous avez passé une bonne journée ?

— C'était super ! On y est déjà allés des dizaines de fois, mais c'est toujours agréable, lui répondit Tony.

— Je n'y suis jamais allé..., commenta Mark d'un ton qui signifiait clairement qu'il ne voulait pas y mettre les pieds.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? Tu étais à la plage ? lui demanda Pam.

— Non, pas aujourd'hui.

Le charme naturel qu'il dégageait les jours précédents semblait l'avoir quitté. Il avait probablement remarqué les signaux négatifs que lui envoyait Kirsty.

Gray se dirigea vers la porte de la maison. Sa sœur voulait être secourue et il allait l'aider à se tirer de ce mauvais pas.

— Je peux avoir les clés, p'pa ?

Tony les lui donna et sourit à Mark.

— À un de ces jours sur la plage !

Mark observa Kirsty s'éloigner, les fleurs à la main.

— Je me demandais... Kirsty, tu voudrais aller au cinéma avec moi ? Ce

soir ?

Kirsty lança un regard suppliant à sa mère, qui crut qu'elle voulait y aller.

— Je n'ai rien contre, ma chérie. Nous n'avons rien de prévu ce soir.

— Super ! s'exclama Mark, retrouvant aussitôt son assurance. Je passerai à 19 heures, si ça te va.

— D'accord, lui répondit Kirsty, la tête baissée. À ce soir, alors.

Chapitre 20

Lily fait glisser les deux bagues sur le comptoir du bijoutier.

— Vous pourriez me dire combien elles valent, s’il vous plaît ?

Il la regarde avec méfiance, pensant probablement qu’elle les a volées sur la table de chevet de l’homme marié avec lequel elle couche. Elle se force à lui sourire.

Il pose les bagues sur un plateau en velours noir et les observe à l’aide d’une petite loupe.

— Il s’agit d’un ensemble en or dix-huit carats. La pierre est un diamant d’un carat, il me semble. Je dirais 800 livres pour l’anneau et entre 2 000 et 3 000 livres pour la bague de fiançailles. Vous les vendez ?

— Non ! répond-elle sèchement. Elles appartiennent à la mère de mon mari. Ce sont des bijoux de famille.

L’homme la fixe un instant.

— J’en doute. Le poinçon indique qu’elles ont été frappées en 2006.

Elle hoche la tête comme si elle n’était pas surprise.

— Je sais. Merci pour ces informations. C’est très intéressant.

Elle range les bagues et sort du magasin.

Dans la rue, Lily tient son sac fermement contre elle. Elle a voulu faire évaluer les bagues parce qu’elle se doutait qu’elles n’appartenaient pas à la mère de Carl : elles avaient l’air trop modernes. Mais elle espérait se tromper. Au moins, elle sait maintenant qu’elle peut se fier à son instinct. Sa conversation avec Russ ce matin lui a fait prendre conscience du fait qu’elle n’a aucune idée de ce qu’a été la vie de Carl entre sa naissance, le 4 juin 1975, et ses débuts dans la finance en 2010. Trente-cinq ans de blanc. Peut-être a-t-il déjà été marié, peut-être a-t-il des enfants. Russ lui a dit qu’il manipulait les femmes et que Lily a été sa première relation sérieuse, mais il ne le connaît que depuis cinq ans. Carl est resté un mystère pour lui, comme pour Lily. Peut-être a-t-il été une personne différente avant, avec un autre visage. Peut-être la femme à qui appartenaient ces bagues l’a-t-elle blessé.

Elle regarde sa main gauche et les bagues à son annulaire. Elle porte un anneau fin en or blanc et une bague sertie d'un signe d'éternité en diamant. C'est Carl qui a choisi la bague de fiançailles. Quand elle a ouvert la petite boîte, elle a ressenti une pointe de déception : elle aurait préféré un diamant solitaire, de ceux qui s'accrochent dans les vêtements, brillent sous les halogènes et semblent contenir toutes les étoiles de l'univers. Mais elle a souri pour faire bonne figure et l'a complimenté tout en se demandant combien la bague avait coûté.

Elle aurait préféré qu'il lui offre celle qu'elle vient de ranger dans son sac, celle qu'il a probablement achetée pour une autre femme.

Elle inspire profondément et s'éloigne des commerces pour rejoindre le silence et l'immobilité de son appartement désert.

Elle trouve du courrier sur son paillason. Elle le met avec les autres lettres arrivées depuis la disparition de Carl, il y a quatre jours. Elle est fatiguée. Non, elle est exténuée. Elle entre dans sa chambre et aperçoit le trousseau posé sur le lit. Elle l'attrape et fait distraitement courir ses doigts sur les rainures et les pointes des clés. L'une d'elles a un couvre-tête en plastique et des crans complexes des deux côtés. Elle décide de l'emmener chez le serrurier près de la gare, demain, s'il est ouvert, ou lundi. Il pourrait l'aider à retrouver sa trace. Parce qu'elle en est maintenant convaincue, cette clé ouvre la porte de la maison où Carl vivait avec la femme qui portait ces bagues.

Elle s'assied au bord du lit et retire les chaussures à talons hauts enfilées pour faire bonne impression à l'ami de Carl. Elle s'attache les cheveux et regarde par la fenêtre la cime des arbres qui se découpent sur le ciel blême.

Elle essaie de se souvenir de ce qu'elle faisait à la même heure samedi dernier. Ils ont déjeuné dans une auberge de campagne. C'était un restaurant plutôt chic. Les murs de la salle étaient peints en gris de plusieurs teintes, les menus écrits sur des ardoises, les journaux rangés sur des baguettes et les couverts dans des pots en bois sur les tables. Carl a mangé un hamburger et elle, des nouilles asiatiques aux crevettes. Il a bu une pinte de cidre, elle, un verre de prosecco. De quoi ont-ils parlé ? Elle ne s'en souvient plus. Du travail, probablement. Carl parlait beaucoup de son travail. Et il demandait toujours des nouvelles de sa famille. De l'appartement : ils voulaient changer la décoration, repeindre les murs blanc cassé avec des couleurs plus chaudes, installer des luminaires plus doux, changer les stores.

« S'approprier les lieux », comme disait Carl. Lily ne comprenait pas vraiment pourquoi ils auraient dû dépenser de l'argent pour cet appartement qui était déjà parfait, mais elle aimait voir le visage de son mari s'illuminer d'enthousiasme. Ils ont parlé de cuisine, forcément. C'était l'une des passions de Carl, et, dans ce pays, tout le monde est obsédé par ça. Des émissions culinaires passent à la télévision jour et nuit et les magasins débordent de produits qui ont traversé des continents pour arriver là. Et même à cet endroit, au beau milieu de la campagne, des champs, des vaches et des moutons, dans une auberge, on trouve des sashimis de thon.

Ils ont eu une discussion agréable. Ils ont ri, ont entrelacé leurs pieds sous la table, se sont tenu la main entre les plats. Ils avaient l'air d'un couple de jeunes mariés parfaitement normal. Après le repas, ils sont rentrés à la maison, s'arrêtant pour récupérer les chemises de Carl au pressing sur le chemin. Ils ont regardé un film, bu du vin, fait l'amour. Quand elle s'est réveillée le lendemain matin, Carl la regardait en souriant, comme d'habitude. Et comme d'habitude, elle lui a demandé pourquoi il souriait.

— Parce que tu es là, a-t-il répondu en lui caressant le visage du bout des doigts.

Il l'a embrassée, et ils ont couché ensemble une nouvelle fois. Voilà ce à quoi ressemblait leur vie, ce cocon dense d'amour, presque étouffant. Plusieurs fois, Lily a proposé de sortir danser ou de dîner avec des amis de Carl. Mais il a toujours répondu qu'ils étaient encore dans leur phase de lune de miel et qu'ils auraient toute leur vie pour voir d'autres gens, pour atténuer l'intensité de leur relation. Et cela convenait très bien à Lily.

Maintenant, elle ne peut plus ignorer l'isolement total dans lequel ils vivaient. Elle tire la couette jusqu'au-dessus de sa tête pour qu'il fasse chaud et noir, et se roule en boule.

Chapitre 21

Alice, Frank et Romaine rentrent à la maison trois heures plus tard avec un sac rempli de vêtements tout à fait portables trouvés au magasin de la Croix-Rouge, et un pack de trois boxers et des chaussettes achetés chez M&Co. Il est déjà assez tard et ils sont affamés, alors Alice a acheté quatre portions de fish and chips au marché. Ils les déballet dans la cuisine et les déposent dans des assiettes en porcelaine.

— Normalement, je cuisine, se justifie Alice pendant que Kai vide la bouteille de ketchup dans son assiette et avale les frites trois par trois. Mais ces jours-ci... c'est un peu compliqué.

— Je suis désolé, s'excuse Frank.

— Ce n'est pas ta faute ! J'ai du mal à m'organiser en temps normal, alors il suffit d'un petit rien pour que tout se casse la figure. Je suis toujours à un locataire imprévu du chaos total !

— Je peux aller faire les courses pour t'aider.

— C'est gentil, mais, en général, il faut payer à la caisse !

— Je sais, mais je me disais...

Elle lui prend la main et sourit.

— Ne t'en fais pas. L'un de ces deux-là pourrait aussi m'aider un peu plus, ajoute-t-elle en désignant Kai et Jasmine, qui lèvent les yeux au ciel. Pour te prouver qu'on n'est pas dans *La Rue des allocs*, je vais préparer quelque chose de spécial pour ce soir. Peut-être de la cuisine italienne ?

Il acquiesce, mais il se sent coupable, même si Alice n'a sincèrement pas l'air de trouver sa présence gênante.

— Dès que je me souviens de qui je suis, je vous emmène tous au...

Il ne retrouve pas le nom... Ça commence par un R, ça lui fait penser aux années folles... Non, c'est parti. Alice rit en voyant son air dépit.

— On a hâte ! Mais ne t'en fais pas, tu ne nous dois rien. Accepte notre hospitalité ! C'est comme ça qu'on fait les choses par ici, ajoute-t-elle avec un accent du Nord exagéré.

Ses enfants, qui ont tous des accents plus ou moins prononcés, se cachent la tête dans les mains.

— Au moins, je te rembourserai pour les vêtements et les nuits dans le studio.

— D'accord !

Alice lui sourit par-dessus la tête de Romaine. C'est un sourire un peu fatigué, fané aux commissures des lèvres, mais il a encore quelque chose d'un glamour irrésistible, un côté enivrant, une iridescence. Un peu comme un vieil hôtel, un peu comme... le *Ritz*.

Frank sourit, heureux de pouvoir ajouter à sa collection un nouveau nom, une nouvelle pièce inestimable trouvée sur la plage.

Derry attend, l'air consterné, devant de la porte des Lake en tenant son fils par la main.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Jules t'a vue ce matin en ville avec le type.

Alice se plaque la main sur le cœur et prend un air outré.

— Quel scandale !

— Alice, je ne rigole pas, réplique Derry en fronçant les sourcils. C'est une chose de l'accueillir chez toi, c'en est une autre de dépenser ton argent pour lui.

— Arrête, c'est bon. J'ai dépensé vingt livres à la Croix-Rouge.

Ce qui n'est pas tout à fait exact. L'addition s'élève à quarante livres avec les sous-vêtements.

— Il est là ?

— Je crois bien. Aux dernières nouvelles, il faisait la sieste dans le studio.

Derry tremble de frustration. C'est l'inconvénient quand on laisse une amie prendre des décisions à sa place.

— Entre, qu'on en finisse, dit Alice en ouvrant la porte en grand. Mais, pour ta gouverne, sache que Griff l'adore, et Romaine aussi. Les enfants et les chiens ont de bons pressentiments.

— Et toi ?

— Comment ça ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Il est gentil, lui répond-elle prudemment. C'est tout ce que j'ai à dire.

Daniel va jouer avec Romaine dans la cour et Derry commence

machinalement à ranger la cuisine.

— Gentil... J'aimerais bien me faire mon idée là-dessus.

Elle met à la poubelle les emballages des fish and chips du déjeuner et se lave les mains. Elle jette un œil au studio par la fenêtre.

— Il ne dort pas.

— Qui ?

— Ton inconnu. Il joue avec les petits.

Alice s'approche de la fenêtre. Romaine et Daniel ont réquisitionné Frank pour un jeu qui implique deux poupées, un vieux chien en peluche et un robot Transformers. Il est assis et écoute attentivement les instructions.

— Tu vois, il est gentil.

— Peut-être, répond son amie en allumant la bouilloire. Mais on ne se sait rien de lui. Et vu ton historique, je pense vraiment que tu ferais mieux de l'emmener au commissariat.

Alice hésite à tout avouer à son amie. Elle ne veut pas alimenter la paranoïa de Derry, mais elle a vraiment besoin d'un avis extérieur.

— Je lui en ai parlé, quand il est arrivé. Il avait l'air terrorisé par l'idée.

— Ce n'est pas franchement rassurant.

— Et il a commencé à se rappeler certaines choses. Il se souvient d'un homme qui s'est noyé et d'une adolescente sur le carrousel de la fête foraine.

— Tu as cherché sur Internet ?

— Cherché quoi ?

— Un homme qui se serait noyé ici.

— Non, bien sûr que non. Je ne sais même pas quand ça s'est passé.

Derry soupire.

— Je peux avoir ton ordinateur ?

— Il est dans ma chambre.

— Descends-le.

Alice s'exécute. Jasmine est assise à son bureau et se retourne quand sa mère entre.

— J'ai besoin de l'ordinateur, chérie.

— Il part quand ? demande sa fille en quittant le navigateur et en fermant le portable.

— Frank ?

— Ou Paul. Oui, lui.

— Je ne sais pas, bientôt. Quand il aura retrouvé la mémoire.

- Et s’il ne la retrouve pas ?
- Il va la retrouver. C’est ce que j’ai lu sur Internet. C’est temporaire. Jasmine se lève et ajuste ses lunettes, l’air désapprobateur.
- Griff l’aime beaucoup, tu sais.
- C’est un chien, maman.
- Mais un chien difficile ! lance-t-elle alors que sa fille quitte la pièce.

« Noyade à Ridinghouse Bay. »

Alice et Derry sont penchées sur l’ordinateur. Derry lance la recherche et elles examinent les résultats. Apparemment, de nombreuses personnes se sont noyées dans les environs.

- Il nous faut une année.
- Mais je n’en ai aucune idée !
- Il se souvient d’une adolescente. Ça s’est peut-être passé quand lui aussi était adolescent. Tu dirais qu’il a quel âge ?
- La quarantaine.
- Bon, disons qu’il en avait dix-huit à l’époque. C’était donc il y a vingt-deux ans. On peut partir sur 1993. En gros.
- En très gros.
- C’est mieux que rien, dit-elle en ajoutant « 1993 » à la recherche. Tu peux aller jeter un œil aux enfants, s’il te plaît ?

Alice obéit et va regarder par la fenêtre. Le jeu bat son plein. Frank est toujours assis. Il tient le chien en peluche dans ses mains. Romaine est debout, appuyée contre lui, la main posée sur son épaule. On pourrait vraiment croire qu’ils sont père et fille. C’est impressionnant.

Alice rejoint Derry devant l’ordinateur.

- Il les a tués, dit-elle à son amie avec un visage impassible. Découpés en petits morceaux. Il mange leurs cadavres encore chauds avec les chiens.

Derry lui donne un coup de coude et tourne l’écran vers elle.

- Tais-toi et lis un peu ça. Ce n’est pas un noyé, mais la date correspond. Alice commence à lire l’article de *La Gazette de Ridinghouse*.

« Les gardes-côtes sont intervenus cette nuit vers 1 heure du matin pour essayer de secourir trois personnes au large de Ridinghouse Bay. Deux d’entre elles n’ont pu être retrouvées et se sont probablement noyées. La troisième victime, le touriste Antony Ross, a succombé à une crise cardiaque

sur la plage quelques instants après être sorti de l'eau. Son fils de dix-sept ans a été admis à l'hôpital pendant quelques heures pour des raisons inconnues. La police a ouvert une enquête. »

Derry lance une recherche contenant « Antony Ross » et « Ridinghouse Bay ».

Il n'y a pas de nouveaux résultats.

La porte de la cour claque et les enfants arrivent dans la cuisine en courant et en riant, Frank à leur poursuite. Il s'arrête net en apercevant Derry.

— Frank, je te présente ma meilleure amie, Derry Dynes.

— Bonjour, lui dit-elle d'une voix adoucie par l'histoire triste qu'elle vient de lire. Je suis la mère de Daniel.

— Enchanté. Ces enfants sont géniaux !

— Assieds-toi, lui propose Alice en jetant un coup d'œil à Derry, qui l'encourage d'un signe de tête. On a fait une recherche Internet pour voir si l'on pouvait trouver des choses à propos des gens qui se sont noyés à Ridinghouse Bay. Il y a cette histoire un peu ancienne qui pourrait correspondre : deux personnes ont disparu une nuit d'été, et un adolescent et son père ont été retrouvés sur la plage. Le père est mort d'une crise cardiaque, mais le fils a survécu. Ça te dit quelque chose ? 1993, Antony Ross ?

Frank ne répond pas, alors elle continue.

— On s'est peut-être complètement plantées dans les dates, mais comme tu m'as parlé de cette jeune fille, on s'est dit que tu étais peut-être aussi un adolescent au moment des faits. Enfin, si quelque chose comme ça t'est vraiment arrivé.

Frank ne répond toujours pas. Il est adossé au plan de travail de la cuisine, immobile. En le regardant mieux, Alice remarque qu'il n'est pas appuyé, mais retenu par le plan de travail. Il glisse et son visage est devenu livide. Ses mains blêmes serrent le rebord du meuble.

— Frank ?

Derry bondit.

— Il va s'évanouir ! Il faut l'asseoir, vite ! Aide-moi !

Mais il est trop tard. Frank tombe à terre comme un arbre mort.

Chapitre 22

1993

Mark revint deux heures plus tard. Il portait un blazer. Un vrai blazer. Pour aller au Ridinghouse Grand. Gray n'en revenait pas.

— Vous allez voir quoi ? demanda Tony en les raccompagnant à la porte.

— *Cliffhanger*, répondit Mark.

Il avait la main posée dans le dos de Kirsty.

— Ah oui ! Il paraît que ça décoiffe !

— C'est ce qu'on m'a dit.

Kirsty donnait l'impression de vouloir s'en aller le plus vite possible. Quand Gray l'avait longuement interrogée, elle avait juré qu'il se faisait des idées et qu'elle voulait vraiment aller au cinéma avec Mark.

Quand ils commencèrent à s'éloigner, Gray se leva subitement et annonça à ses parents qu'il sortait acheter une bouteille de Coca.

— On a du Sprite.

— Mais je veux du Coca.

— Bon, alors achète aussi du cheddar, s'il te plaît.

Kirsty et Mark marchaient lentement, il les rattrapa en quelques minutes sans courir. Ils s'étaient arrêtés devant la vitrine d'un antiquaire et ils regardaient de vieilles poupées en porcelaine qui, disaient-ils, les faisaient vraiment flipper. Mark incita Kirsty à reprendre leur marche en passant son bras autour de ses épaules.

Gray les observa jusqu'au moment où Mark ouvrit galamment la porte du cinéma à Kirsty et qu'ils s'y engouffrèrent.

À 22 heures, Gray les entendit dans la rue. Il remarqua une certaine nervosité dans leurs voix, comme s'ils étaient sur le point de se disputer. Il tira légèrement le rideau de la fenêtre de sa chambre pour les espionner au moment où Mark essaya d'embrasser Kirsty, qui esquiva le baiser.

— On ne s'est pas embrassés une seule fois pendant ce film tout naze, et devant chez toi non plus ? C'est nul.

— Désolée. Je suis super fatiguée. J'ai envie d'aller me coucher.

— Mais tu vas y aller dans deux secondes, insista-t-il en se penchant à nouveau vers elle.

— Je te jure, je suis crevée, se justifia-t-elle en le repoussant.

— Vraiment ? lui demanda-t-il d'un air boudeur et incrédule. Et demain alors ? Vous allez encore faire une *excursion* ?

Et voilà, Gray avait enfin compris le fond du problème, ce qui le dérangeait depuis qu'il avait rencontré Mark. Il les prenait pour des ploucs, il se pensait supérieur. Et pourtant, il courait après sa sœur comme si c'était l'amour de sa vie.

— Je sais pas. Je ne crois pas, répondit Kirsty.

— Je peux venir pour te proposer de sortir, alors ? On pourrait passer la journée chez ma tante. Je cuisinerai pour toi.

— Il faudrait que je demande la permission à mes parents.

— Tu peux pas leur demander maintenant ? insista-t-il avec impatience.

— Non, demain.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Il est tard. Je suis fatiguée.

Il entendit Mark pousser un profond soupir.

— Comme tu veux. Je passerai demain matin. Tu me diras.

— D'accord, à demain, conclut Kirsty d'une voix hésitante.

Gray entendit la porte se refermer et sa sœur discuter un instant avec ses parents avant d'aller se coucher. Gray continua à observer Mark, qui restait planté devant Rabbit Cottage, les mains dans les poches, en fixant la porte intensément, bouillonnant de frustration. Il fit soudain volte-face et traversa la petite route pavée vers la mer. Il s'arrêta devant le muret de la plage avant de lui donner un, deux, trois violents coups de pied, puis il s'éloigna, et sa silhouette fine, vibrante de colère, disparut lentement dans la nuit brumeuse.

Chapitre 23

Lily se réveille de sa sieste en sursaut. Il fait sombre dans la pièce et la couette est entortillée autour de ses pieds. Elle jette un œil à l'horloge près du lit : 8 h 09. Elle n'arrive pas à déterminer si c'est le soir et le matin. Non, c'est encore le samedi soir. Elle a rêvé de sa famille, de sa maison. Elle appelle sa mère.

— Maman, dit-elle d'une voix endormie. Il n'est toujours pas réapparu.

— Rentre à la maison.

— Je ne peux pas. S'il revient...

— S'il revient, il saura très bien où te trouver. Il viendra te chercher.

— Il ne pourra pas, la police a son passeport.

— Il appellera et tu retourneras à Londres.

— Et s'il est blessé ?

— Lily, il est dans son pays. S'il est blessé, les gens prendront soin de lui.

— Je ne suis pas sûre. Hier, la police est venue et ils ont pris son ordinateur. Il a acheté son passeport à des criminels. Il connaît peut-être des gens très dangereux, qui lui veulent du mal.

Sa mère étouffe un cri d'angoisse.

— Oh, mon Dieu, Lily ! S'il te plaît, rentre à la maison ! Tu es encore dans cet appartement ! Qu'est-ce que tu feras s'ils viennent te chercher ? Si Carl revient pour toi et qu'ils le suivent ? Ils te feront du mal...

— Je n'ai nulle part où aller, maman ! Je ne connais personne ici.

— Je le savais... Je sentais que ça allait mal tourner. J'aurais dû t'en empêcher. Tu aurais dû attendre.

— Ça n'aurait rien changé, je l'aurais quand même épousé, il m'aurait quand même menti.

— Non, si tu avais attendu, tu te serais peut-être rendu compte de sa vraie nature. Les gens, c'est comme les oignons. Ils se révèlent couche après couche. Et avec le temps qui passe, on peut atteindre le cœur. En général, c'est là que se cache le pire d'une personne. Et si le pire n'est pas trop

horrible, alors tu peux te marier.

— Carl n'est pas un mauvais homme, maman ! On ne sait pas ce qui lui est arrivé. Mais je crois qu'il a déjà été marié. J'ai trouvé des bagues. Cette femme lui a peut-être fait quelque chose de terrible. Il utilisait peut-être sa fausse identité pour lui échapper ! On n'en sait rien.

Elle entend sa mère soupirer.

— Je veux que tu rentres à la maison. Je peux t'acheter le billet d'avion.

Lily réfléchit un instant. Elle donnerait tout pour être en Ukraine avec sa mère, ses frères, son chien, ses amis d'université, pour faire la fête et tout oublier. Elle veut s'asseoir sur le lit de la chambre qu'elle a laissée derrière elle, remplie de photos de ses amis. Elle veut les prendre dans ses bras, marcher à leurs côtés dans ces rues qu'elle connaît par cœur, parler sa langue maternelle, voir des visages familiers. Elle veut pouvoir s'adresser à des inconnus qui la comprennent et ne se méfient pas d'elle.

Mais si elle a pu venir au Royaume-Uni, c'est grâce à Carl. Sans lui, peu importe son vrai nom, ils ne la laisseront pas revenir. Et elle veut rester ici, même si elle ne sait pas bien pourquoi, même si elle est seule, même si elle a peur. Elle ne veut pas faire une croix définitive sur cette vie dont elle a eu un petit aperçu.

— Je ne peux pas rentrer, pas tout de suite. Pas tant que j'ignore ce qui lui est arrivé.

Sa mère ne répond pas immédiatement, submergée par l'émotion.

— Toi, je ne sais pas où tu trouves cette force. Tu vis toute seule dans un pays étranger. C'est courageux et idiot en même temps. Mais c'est ta vie, je ne peux rien dire.

— Maman...

— Tu me manques. Je t'aime.

— Moi aussi maman.

— Dès que j'ai fini ma traduction, je viens te voir, d'accord ?

— Oui, s'il te plaît.

— Je serai là d'ici une semaine ou peut-être dix jours.

— J'ai hâte. Merci.

— J'espère que, d'ici là, tu auras découvert où est ton mari.

— Moi aussi...

— Et, si tu veux mon avis, je ne pense pas qu'il soit un mauvais homme.

— Non, c'est un homme bon, renchérit Lily, la gorge nouée.

— Je t’aime.

— Au revoir.

La conversation se termine et le silence s’impose à nouveau dans la chambre sombre. Seul le rayon de la lumière de la salle de bains passe sous la porte. Lily pose le téléphone sur le lit et laisse libre cours à ses larmes.

Chapitre 24

Quand il se réveille après avoir passé l'après-midi à dormir, Frank a l'impression de sortir d'un coma. La nuit est déjà tombée et le studio est plongé dans le noir. Ses yeux s'habituent rapidement à l'obscurité. Les lumières sont allumées dans la maison d'Alice. De la musique forte et des voix d'adolescents surexcités lui parviennent de la fenêtre de l'une des chambres à l'étage. Ces bruits stimulent son inconscient et il ferme les yeux pour essayer de localiser la source de cette sensation, mais il n'y arrive pas. Il se souvient qu'il y avait Alice et cette autre femme, son amie, dans la cuisine. *Debbie* ? Quand il est entré, elles se sont retournées vers lui avec un air préoccupé. Elles lui ont parlé d'un homme retrouvé mort sur la plage, juste devant chez Alice, à l'endroit où lui-même était resté assis pendant des heures. *Antony Ross*. Ce nom l'a touché comme une balle perdue, puis tout est devenu noir. Il se redresse sur le lit et essaie de reconstituer le chemin qu'a pu parcourir ce nom dans sa tête. *Antony Ross*. Mais rien ne vient.

Son ventre gargouille, ce qu'il décide d'ignorer. Il ne peut pas entrer chez Alice en s'attendant à être nourri. Il prend un instant pour imaginer toutes les choses qu'il leur offrira lorsqu'il aura découvert qui il est. Il les emmènera en vacances, il les invitera au restaurant. Et, s'il est riche (on ne sait jamais), il remboursera le crédit de leur maison.

La lumière de la cour s'invite dans le studio et il entend des pas sur les graviers. Il se recoiffe machinalement.

Alice frappe doucement à la porte.

— Frank ?

Il ouvre et lui sourit.

— Dieu merci, tu vas bien. Tu nous as fait une peur bleue.

— Je suis un peu désorienté, mais ça va.

— Quel soulagement... Prends ça. C'est ce qu'on a acheté ce matin. Je les ai lavés pour qu'ils sentent bon.

Il lui prend le sac des mains.

— Merci beaucoup pour tout ce que tu fais pour moi.

— C'est dans mon propre intérêt, je t'assure. Je ne veux pas que mes locataires puent ! explique-t-elle en souriant. J'ai fait à manger, un truc costaud avec de la viande. Tu veux dîner avec nous ?

Il voudrait poliment refuser pour ne pas abuser de la générosité d'Alice, mais son estomac le trahit.

— Ça me ferait très plaisir, oui. Si tu es sûre que je ne dérange pas...

— Pas du tout ! J'ai cuisiné pour tout un régiment, il y en a largement assez pour toi. Ce sera prêt dans une dizaine de minutes, l'informe-t-elle en mettant les mains dans les poches de son grand cardigan en laine. Mais viens dès que tu es prêt.

Frank choisit une chemise bleue et un pantalon kaki dans le sac de vêtements fraîchement lavés et met une paire de chaussettes neuves. Enfiler de nouveaux habits lui donne l'impression de renaître et, quand il ouvre la porte de la cour quelques minutes plus tard, il se sent presque comme une personne complète.

La maison est emplie d'odeurs agréables et les fenêtres de la cuisine sont couvertes de buée. Romaine, debout sur un tabouret au-dessus de la gazinière, remue une casserole de sauce ; Derry coupe des carottes sur la table ; Daniel caresse le ventre de Hero, qui est allongée sur le sol.

— Par ici ! l'appelle Alice de la pièce d'à côté. Tiens.

Elle lui tend un grand verre de vin.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle a rangé les piles de journaux, de livres et de travaux en cours pour mettre la table. De petites bougies sont rassemblées au centre, des serviettes en lin violet pliées en triangle sont posées sur des assiettes orange et des coupes en verre craquelé indigo complètent l'ensemble.

— C'est splendide.

— Oui, c'est assez classe, je trouve. Santé, ajoute-t-elle en levant son verre. À ta résurrection !

— Santé ! s'exclame-t-il en souriant.

— Tu es sûr que ça va ? Tu es tombé comme une masse.

— Tout va bien, dit-il en sentant le vin rouge réchauffer son estomac vide et couler dans ses veines gelées. Je me sens tout à fait normal.

— Pourtant, tu n'as pas grand-chose de normal, Frank.

— Tu as raison, admet-il en riant.

Ils restent silencieux un instant. Frank sent qu'elle veut lui parler, mais qu'elle n'ose pas. Il l'encourage d'un sourire.

— Alors, cet Antony Ross...

— Oui... c'est assez clair qu'on est liés, tous les deux, vu ma réaction. Et puis, je me suis assis là où il est mort. Et je me souviens d'un homme se jetant dans la mer. C'est mon histoire, c'est sûr. Mais je ne sais pas quel rôle j'y joue.

— Tu ne te souviens de rien ?

Il fait « non » de la tête, sachant pertinemment qu'il déçoit les attentes d'Alice.

— Dommage. J'espérais naïvement que tu allais retrouver la mémoire en te réveillant.

— Moi aussi.

— En tout cas, ces vêtements te vont bien ! Tu as l'air... frais.

— Merci ! Je ne te remercierai jamais assez.

Elle lui dit de ne pas s'en faire et remplit leurs verres. Ils entendent des rires dans l'escalier.

— Je crois que la maison a été envahie. Kai va à une fête, ce soir, et la moitié des adolescents de la ville se préparent dans sa chambre. Ils sont une trentaine dans une pièce de huit mètres carrés. Je n'ose même pas imaginer l'odeur là-dedans...

— Al ! crie Derry depuis la cuisine. Ça a sonné !

— Les choux ! Je reviens dans deux minutes. Ressers-toi en vin.

Frank perd son regard dans les flammes des bougies de la table en l'attendant. Ce sont des bougies parfumées, mais il n'arrive pas à reconnaître l'odeur. Des fleurs... blanches, avec de longs pétales. Puis, il remarque la boîte sur le buffet.

Jasmin et lys.

Un grand bruit sourd retentit au-dessus de sa tête, suivi d'éclats de rire tonitruants et d'une porte qui claque.

— Mais qu'est-ce que vous foutez là-dedans ?

Jasmine dévale l'escalier et s'arrête net quand elle découvre Frank dans le salon.

— Ah.

— Ta mère est dans la cuisine, s'empresse-t-il de lui indiquer.

— D'accord, merci.

Elle est très fine et sa tête est un peu trop grosse pour son corps. Ses cheveux noirs sont attachés en deux chignons au-dessus de ses oreilles et elle porte une robe moulante noire très courte sous un grand gilet gris qui lui arrive aux mollets.

— Maman ! dit-elle d'une voix plaintive dans la cuisine. Ils font n'importe quoi là-haut ! C'est l'enfer ! Fais quelque chose !

Frank n'entend pas la réponse d'Alice, mais il la voit traverser le salon deux secondes plus tard avec Jasmine, Romaine et Hero sur les talons.

— Le dîner est prêt ! l'entend-il crier dans la cage d'escalier.

Les adolescents se ruent au rez-de-chaussée, ralentissent en apercevant des adultes et vont remplir leurs assiettes en carton de saucisses, de purée et de sauce à l'oignon dans la cuisine. Puis, ils gagnent la salle à manger et ferment la porte derrière eux.

— Tu as fait à manger pour tous ces enfants ? demande Frank à Alice, surpris.

— Il faut bien qu'ils avalent quelque chose. Sinon, ils n'auront rien dans le ventre et vomiront partout. J'ai trouvé des saucisses en promo, ça ne coûtait pas grand-chose. Mais ne t'inquiète pas, nous, on va manger de bonnes côtes de bœuf avec des légumes.

— Les saucisses en promo, ça me va très bien.

— D'habitude, moi aussi, mais on a mangé n'importe comment ces derniers jours. Je pense qu'on devrait faire les choses bien ce soir. Un peu plus de vin ?

Derry entre dans la pièce en portant deux grands bols fumants, qu'elle dépose sur la table avant de retourner dans la cuisine. Romaine et Jasmine s'asseyent. Hero et Sadie s'installent à côté de la table, pleines d'espoir, la truffe frémissante.

— Je peux faire quelque chose ?

— Non, ça ira. Tu dois te remettre du choc, repose-toi. On s'occupe de tout.

La table se couvre progressivement de beaux morceaux de viande, d'un plat de purée au beurre, de pots de moutarde, de raifort et de ketchup. L'un des adolescents entre dans la pièce avec une pile d'assiettes sales dans les mains et demande à Alice où il doit les mettre.

— À côté de l'évier. Et il y a des Oreo dans le placard. Tu peux prendre un ou deux paquets.

Alice les ressert en vin rouge et demande à Jasmine d'aller chercher une deuxième bouteille dans la cuisine. L'une des chiennes émet un gémissement continu qui ressemble à une alarme de voiture.

— Tais-toi, Hero ! s'exclame Alice.

Frank voit Romaine faire tomber un bout de viande à ses pieds et Hero se rue dessus pour l'avaler. Il regarde Alice, mais elle n'a rien remarqué.

Pendant le dîner, ils parlent des parents d'Alice, qui essayaient aujourd'hui de se souvenir du nom de leurs filles.

— Mon père répétait : « La gentille, tu sais, celle qui est toute mimi. » Ma mère lui a demandé s'il parlait de moi, et il a répondu : « Non, pas celle-là, l'autre. Tu sais... Comment elle s'appelle déjà ? » Et ma mère lui a dit : « Je sais qu'il y en a deux. C'est tout. »

— C'est déjà pas mal, commente Derry en riant. Bientôt, ils ne se souviendront même plus qu'ils ont des enfants.

Frank suit la conversation en pensant à sa propre mère, à ses bras qu'il a vus l'autre jour. Est-elle vivante ? En bonne santé ? Sénile ? Est-ce qu'il lui manque ? Est-ce qu'il manque à quelqu'un ? Il découpe sa viande et en mange un morceau.

— Le bœuf est très bon, Alice, dit Derry en regardant Frank avec insistance.

— C'est vrai, renchérit Frank, la bouche pleine. C'est délicieux. Très tendre.

Alice lui sourit et pose sa main sur la sienne.

— Merci. Je suis contente que ça te plaise.

S'ensuit un silence gênant, jusqu'à ce qu'Alice retire sa main. Le geste a été observé par tous, et réprouvé par Derry et Jasmine.

— Je me demandais quelque chose, commence Frank. Ça fait quatre jours que je suis ici. Vous pensez qu'il y a eu une alerte concernant ma disparition ? J'ai l'impression d'être quelqu'un d'assez normal. C'est un peu bizarre que personne ne me cherche, non ?

— J'ai regardé les informations nationales et celles de Londres, mais il n'y a rien à ton sujet, dit Alice. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'a pas signalé ta disparition, mais ce n'est pas encore un fait divers. Si tu veux en avoir le cœur net, il faudrait aller voir la police.

— Je voudrais..., hésite-t-il en jouant distraitemment avec son couteau.

Il sent des picotements de malaise traverser son corps.

— Je voudrais attendre de me souvenir un peu mieux, avant de...

— Et si vous ne vous souvenez jamais ? lui demande Jasmine sèchement.
Tout le monde se retourne vers l'adolescente.

— Jasmine..., implore Alice.

— Sérieusement. Il y a peut-être toute une famille dans le sud du pays qui vous cherche, qui s'inquiète, et vous, vous ne vous souvenez de rien. Ce n'est vraiment pas juste pour eux.

— Je ne pense pas..., commença-t-il tout bas. Je n'ai pas l'impression d'avoir une famille. Je crois que...

— Il y a forcément quelqu'un qui vous cherche. Tout le monde a au moins une personne qui compte.

— Pas forcément, la reprend Alice.

— Peu importe. C'est pas ça, le vrai problème, de toute façon.

— Et c'est quoi, alors ?

— Le vrai problème, c'est que « Frank » devrait être ailleurs. Et personne ne cherche à savoir où. Le problème, c'est que « Frank » n'a pas sa place ici. Maman, si ce jour-là, sur la plage, c'était un chien perdu que tu avais découvert, tu aurais fait tout ton possible pour retrouver sa famille. Tu l'aurais emmené chez le vétérinaire pour voir s'il avait une puce. Tu aurais mis des affiches dans le quartier. Tu ne l'aurais jamais adopté comme l'un de tes chiens sans être sûre qu'il n'appartenait pas à quelqu'un d'autre.

— Jasmine, dit Alice d'un ton grave. Fais-moi confiance, ma vie a été longue, bizarre, et j'ai rencontré assez de mauvaises personnes pour les reconnaître quand j'en croise. Frank est quelqu'un de bien, je t'assure, et je veux juste l'aider. Il y a une raison pour laquelle il s'est retrouvé sur cette plage, et, s'il n'est pas encore prêt à s'y confronter, il faut lui laisser le temps.

— J'ai rien contre vous, dit Jasmine à Frank en le fixant de ses yeux maquillés un instant. Sincèrement, je suis sûre que vous êtes très gentil, mais...

— Je comprends, lui répond Frank en souriant.

Il cherche des mots pour exprimer ce qu'il ressent sans avoir l'air ingrat.

— Je ne me sens pas très bien, tu sais. J'ai l'impression d'envahir votre espace personnel, de vous faire dépenser de l'argent pour moi, de ne pas être une vraie personne, de te faire te sentir mal à l'aise dans ta propre maison. Je ne me sens pas bien parce que je suis si faible et que je n'ai rien. Mais, au fond de moi, je sais que je ne suis pas ce genre de personnes. Le vrai moi

n'est pas comme ça. Malheureusement, pour l'instant, je n'ai aucune force, aucun courage. Je me sens comme... une coquille vide. Je n'ai qu'une hâte, c'est que le trou noir dans mon crâne se résorbe et que je me souviene enfin, que je retrouve mon énergie. J'espère que ça arrivera très bientôt. Ta mère a trouvé quelque chose aujourd'hui...

— Je sais, vous vous êtes évanoui.

— Voilà. Peut-être que, grâce à ça, je vais retrouver ma mémoire.

— OK, acquiesce Jasmine. Comme je l'ai dit, j'ai rien contre vous.

Frank expire longuement. Il n'a pas prononcé autant de mots d'une traite depuis quatre jours. Il se sent vidé et surexcité en même temps, comme s'il venait de fournir un effort surhumain.

— Merci.

Il remarque que Derry et Alice échangent un regard.

— D'ailleurs, après que vous vous êtes évanoui, on a continué à chercher avec Alice. On n'a rien trouvé d'autre sur Antony Ross, mais j'ai envoyé un mail au journal pour leur demander le contact de la personne qui avait écrit cet article à l'époque et savoir s'ils avaient d'autres informations.

Frank retient son souffle.

— Ils n'ont pas encore répondu. Mais c'est le week-end. Je pense qu'on aura des nouvelles dans la semaine.

Il est soulagé. Il n'y a pas d'éléments nouveaux, mais la possibilité d'une progression demeure. Alors que la conversation se détourne de lui, il observe ses mains qui tiennent les couverts, leurs courbes et leurs rides, leurs marques et leurs plis. Il se demande où ses mains ont été, ce qu'elles ont touché, ce qu'elles ont fait. Et, à cette pensée, il sent à nouveau le poids de quelqu'un contre lui, un souffle chaud sur son visage et ses propres mains, placées autour d'une gorge, qui serrent fort, fort, fort. Sous ses yeux, le visage flou d'un homme commence à se dessiner. Des cheveux noirs et des yeux bleu foncé exorbités.

Chapitre 25

1993

- Alors, qu'est-ce qu'il s'est passé hier soir ? demanda Gray.
- Rien, répondit Kirsty, sur la défensive.
- La fenêtre de ma chambre est juste au-dessus de la porte d'entrée, tu sais.
- Et alors ?
- J'ai tout entendu. C'est vraiment un pauvre type.
- Quoi ?
- Tu ne voulais pas l'embrasser, il a insisté et il s'est énervé. Quand t'as fermé la porte, il est allé donner des coups de pied dans le muret. Ça n'avait pas l'air d'être le rendez-vous du siècle.
- J'étais pas d'humeur, c'est tout, répond sa sœur d'un air détaché.
- Exactement ! Normalement, au début d'une relation on ne peut pas se séparer, on passe son temps à se bécoter.
- Kirsty leva un sourcil.
- Qu'est-ce que tu en sais, toi ?
- Je sais bien comment c'est l'amour, j'ai vu assez de films. Et vous, vous en êtes très loin !
- La vie, c'est pas comme les films, Gray.
- Kirsty, je dis pas ça pour t'embêter, tu sais. Je m'inquiète. C'est ton premier copain et je le sens vraiment pas, ce type.
- Sa sœur baissa les yeux.
- Tu as le droit de dire « non », continua Gray. Y a rien qui t'oblige à sortir avec quelqu'un juste parce qu'il te l'a demandé. Il s'en remettra si tu veux pas. Le problème, c'est qu'il va venir d'une minute à l'autre pour essayer de te convaincre de passer la journée avec lui. Il faut que tu te décides maintenant.
- Je sais, soupira-t-elle.

Gray avait fait mouche.

— Alors ?

— Tu peux lui dire pour moi ? lui demanda-t-elle avec la voix qu'elle utilisait quand elle était petite, quand elle venait pleurer dans ses bras avec les genoux écorchés. Tu peux lui dire que je suis malade ?

— Bien sûr, répondit Gray avec un sourire. Sans problème.

— Je l'aime vraiment bien, mais... Je sais pas...

— T'es pas prête.

Elle lui lança un regard noir, mais son visage s'adoucit rapidement.

— Peut-être. Il est un peu vieux pour moi, je crois, et il est vraiment intense. Il s'emballe pour un oui ou pour un non. Je préférerais un garçon plus marrant.

— Je suis tout à fait d'accord.

— Mais il est tellement *mignon*. Si mes copines nous voyaient ensemble, elles seraient trop jalouses !

— Cette remarque n'est pas du tout superficielle.

Kirsty fronça les sourcils avant de lui sourire.

— Je sais que c'est débile. Et puis, de toute façon, elles nous verront jamais ensemble.

— Non. Je n' imagine pas vraiment Mark venir à Croydon.

Soudain, une ombre bougea derrière la fenêtre de la rue. Kirsty poussa un petit cri de surprise. C'était Mark. Il essayait d'apercevoir ce qu'il se passait à l'intérieur. En remarquant Gray, il lui lança un sourire sinistre.

— Putain de merde, marmonna Gray.

Il se retourna vers Kirsty, qui s'était déjà cachée sous la table.

— Dis-lui que je suis malade, murmura-t-elle.

— Mais il t'a vue.

— Peut-être pas !

— Bien sûr que si.

— S'il te plaît, dis-lui. S'il te plaît.

Gray soupira et se leva de sa chaise.

Mark attendait derrière la porte. Il portait un jean et une casquette de baseball, qui donnait l'impression d'avoir été jetée là au dernier moment pour couvrir des cheveux qu'il n'avait pas eu le temps de coiffer.

— Yo.

— Euh... yo.

— Je peux parler à ta sœur ?
— Elle se sent pas bien.
— Mais elle est...
Il montra du doigt le salon.
— Elle s'est recouchée.
— Je viens de la voir.
— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Elle ne se sentait pas bien, elle est au lit.
— N'importe quoi.
— Je te jure.
La tension monta d'un cran.
— Hier, elle allait très bien.
— Je sais pas, elle a peut-être mangé un truc qui passe pas.
Mark leva les yeux au ciel et fit un pas pour entrer dans la maison.
Gray l'en empêcha.
— Je ne crois pas, non.
— Je veux juste la voir ! insista Mark, visiblement en colère.
— Elle ne veut pas te voir.
— Comment tu sais ça, tu lui as demandé ?
— Oui, je lui ai demandé. Elle m'a dit : « Je ne veux pas le voir. »
— Tu mens. Kirsty ! Kirsty ! cria-t-il en poussant Gray.
Tony sortit de la douche en peignoir à ce moment-là et aperçut Mark.
— Salut ! dit-il, plein d'entrain. Tout va bien ?
— Je suis venu voir Kirsty, mais votre fils me dit qu'elle est malade.
Gray lança un regard insistant à son père.
— Ah oui, c'est vrai, répondit Tony sans conviction. Elle a mal à la gorge.
— C'est bizarre, il y a deux minutes c'était une indigestion. Vous me prenez vraiment pour un débile.
— Mark, peu importe qu'elle soit malade ou non, dit Gray. Elle ne veut pas te voir, un point c'est tout.
Mark recula, arracha la casquette de sa tête et se recoiffa machinalement.
— Comme vous voulez, siffla-t-il. J'en ai rien à foutre.
Il fit mine de partir avant de revenir soudain sur ses pas.
— Dites-lui que je suis passé. Et que je l'attends chez ma tante, quand elle ira mieux.

— On transmettra le message, acquiesça Tony sur un ton enjoué.

Mark leur lança un regard furieux, remit sa casquette sur sa tête et s'éloigna à grands pas en marmonnant des paroles incompréhensibles.

Gray et son père échangèrent un regard.

— Tu vois ce que je voulais dire maintenant ?

— Quel crétin ! répondit Tony d'un ton dépit.

Kirsty sortit de sa cachette sous la table et Pam descendit l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— C'était Mark, répondit Gray. Apparemment, il ne supporte pas qu'on lui dise non. Il est parti.

Ils restèrent tous les quatre debout en silence derrière la porte, unis contre l'étrange colère de Mark.

Chapitre 26

Lily allume toutes les lumières de l'appartement, même celle de la hotte. Elle ne peut pas supporter le noir une seconde de plus. Elle met la télé, trouve un film avec un chien et se fait à manger. Il est presque 22 heures et elle n'a rien avalé depuis son rendez-vous avec Russ. Le pain dans la corbeille a moisi, alors elle prépare du riz basmati et le mange avec du beurre. Elle regarde un petit peu le film avec le chien, mais le couple de l'histoire finit par la rendre si triste qu'elle change de chaîne et tombe sur une émission de *speed dating* qui part dans tous les sens. Elle se sert un verre de vin et se prépare mentalement à ce qu'elle aurait dû faire depuis longtemps, depuis qu'elle a appris que son mari n'existait pas. Elle range les lettres reçues par Carl en une belle pile et les observe un moment. Puis, elle prend le premier courrier et l'ouvre.

De la publicité immobilière.

La deuxième lettre est un relevé bancaire. Elle le parcourt rapidement. Elle reconnaît toutes les dépenses : des restaurants à Kiev, l'hôtel de leur nuit de noces, des bars à Bali, le *duty free* de l'aéroport, l'épicerie près du métro, Marks & Spencer, la compagnie de transport, le pressing, le restaurant du week-end dernier, d'autres petits montants sans importance et, enfin, un paiement sans contact dans un *coffee-shop* de la gare Victoria mardi après-midi. Puis, plus rien. Une ligne droite et un bip.

C'est sûr et certain maintenant, pense-t-elle en reposant le relevé et en attrapant son verre de vin. Il est mort. Comment pourrait-il vivre sans dépenser d'argent ?

Elle ouvre deux courriers de plus, encore des publicités. Il y a également une facture d'électricité et une autre de la boutique où il achète ses chemises de travail. Il ne reste plus qu'une lettre, celle de leur opérateur téléphonique. C'est un relevé détaillé de tous les appels passés et reçus par Carl, avec le numéro de l'interlocuteur et la durée de la conversation. Elle retient son souffle et commence sa lecture.

Presque toutes les communications renvoient vers son propre numéro, ce qui ne la surprend pas. Elle cherche l'appel que Carl a passé à Kiev, le jour de leur mariage. L'appel à sa mère. Il est là : 16 h 46, le 21 mars. Trois minutes et cinq secondes. Elle prend un crayon et souligne le numéro. Elle regarde l'heure, déjà 22 h 30. C'est un peu trop tard pour appeler quelqu'un. Mais est-ce trop tard pour apprendre à une mère que son fils a disparu ? Elle compose le numéro, le cœur battant à tout rompre. Quelque part, à l'est ou à l'ouest, dans un château ou dans un taudis, un téléphone sonne. Quelque part, une femme entend peut-être cette sonnerie, mais décide de ne pas répondre. Elle dort, ou elle n'est pas chez elle, ou elle reconnaît le numéro de Carl et ne veut pas décrocher. Après une vingtaine de sonneries, Lily raccroche. Elle essaiera à nouveau demain.

Chapitre 27

La brume marine tournoie dans l'air du soir. Griff et Hero courent loin devant eux et disparaissent dans la nuit. Frank et Alice marchent lentement. Quelques fêtards chantent, crient et rient devant les pubs qui bordent la promenade. Derry et Daniel sont rentrés chez eux il y a une heure et la bande d'adolescents est partie faire la fête. Romaine, Jasmine et Sadie sont restées à la maison, et ils promènent les deux autres chiens. L'air frais et humide leur fait un bien fou après ces heures passées dans l'atmosphère chaude de la maison, que tous les corps, le four et les bûches brûlant dans la cheminée ont rendue étouffante.

Frank n'a presque rien dit depuis qu'ils sont sortis, depuis la moitié du repas, en fait.

— Je suis désolée pour Jasmine. Ça ne lui ressemble pas du tout.

Frank sort de ses pensées et secoue la tête.

— Ce n'est rien, vraiment. En fait, ça m'a même fait plutôt du bien d'entendre ça. Je préfère le savoir plutôt que de penser que je dérange, mais que vous êtes trop polis pour me le dire.

— Tu ne déranges pas.

— Je ne te dérange pas, *toi*.

Il repart dans ses pensées et ils continuent à marcher en silence.

Les chiens ont repéré quelque chose au bord de l'eau et accélèrent subitement. Alice ne peut plus les voir du tout.

— Merde ! Mais putain, qu'est-ce qu'ils foutent ? Griff ! crie-t-elle en plaçant ses mains autour de sa bouche. Hero !

Elle marche de plus en plus vite et ils se retrouvent tous les deux à courir. Les chiens se sont arrêtés. En les rejoignant, Frank et Alice découvrent ce qui a attiré leur attention. Un petit renard est perché sur les rochers qui mènent à la promenade. Il regarde les chiens avec un mépris triomphant. Hero et Griff, complètement essoufflés, ne le quittent pas des yeux, sans savoir comment l'attraper.

— Bande de débiles, s'exclame Alice en s'approchant d'eux avec leurs laisses.

Mais les chiens sont trop excités, la lune est presque pleine et deux mouettes viennent de se poser sur des rochers près de la mer. Les chiens se ruent dans leur direction.

— Je suis vraiment désolée, s'écrit Alice en partant à leur poursuite. Rentre à la maison !

Il la suit en souriant. Les mouettes repèrent les deux chiens, décollent et font briller leurs plumes blanches dans les rayons de la lune. Hero et Griff continuent leur course. Alice les siffle avec deux doigts, comme le lui a appris son père. Quand ils arrivent au bout de la plage, là où la fête foraine s'installe l'été et où les touristes viennent bronzer, ils s'arrêtent enfin. Le café de la plage est fermé, les jeux pour enfants, bâchés et cadénassés. Ils entendent la musique et les tintements métalliques du casino de la ville. C'est exactement là que Frank a passé la journée assis jeudi dernier, quand il s'est souvenu de la fille sur le manège et de l'homme dans la mer.

Les chiens se couchent aux pieds d'Alice, haletants, pendant qu'elle attache les laisses.

— Au moins, ça nous aura fait brûler quelques calories ! dit-elle en se retournant vers Frank.

Mais il regarde ailleurs, vers les falaises à l'extrémité de la baie. Il se passe quelque chose qu'Alice commence à reconnaître. Elle se place à ses côtés.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Cette maison..., répond-il en désignant au loin une grande bâtisse au toit plat entourée d'ifs. Elle appartient à qui ?

Il s'est un peu affaissé, Alice doit le soutenir.

— Le grand manoir là-bas ? Tout au bout ?

— Oui.

— Je ne sais pas. Selon Derry, ça appartenait à une romancière célèbre il y a longtemps.

Il fait « non » de la tête, comme s'il pensait qu'elle se trompait.

— Il y a un paon.

— C'est possible, dit Alice en souriant. Je n'en sais rien.

Il se tourne vers elle. Il est de nouveau livide et la lumière de la lune sur son visage lui donne un air fantomatique.

— Il y a un paon. Je m'en souviens. Et je crois que...

Il commence à se ronger les ongles.

— On mangeait, un soir, et... je crois que j'ai blessé quelqu'un, Alice. Je l'ai peut-être même tué.

Il se met à trembler violemment.

— Je n'en peux plus d'être comme ça. C'est insupportable. Et cette maison, ajoute-t-il en lançant un regard apeuré vers le manoir, je la connais. Je la connais par cœur. Je crois que c'était la mienne.

Chapitre 28

1993

Ils n'avaient pas vu Mark depuis son accès de colère à la porte de Rabbit Cottage trois jours plus tôt. Les Ross avaient continué leurs vies normalement, mais ils étaient tous un peu à cran. Mark avait l'art d'apparaître là où ils se trouvaient sans y avoir été invité. Il ne se passait pas un jour sans qu'ils aperçoivent l'ombre menaçante du manoir blanc sur la falaise et qu'ils entendent le cri inquiétant des paons, porté par le vent. Mais toujours aucun signe de Mark.

— Il est peut-être rentré à Harrogate, suggéra Tony en s'asseyant à leur endroit préféré de la plage.

Le temps n'était pas idéal ce dimanche après-midi. Il avait plu dans la matinée et le sable était encore un peu humide, mais le soleil le séchait rapidement et les vacanciers commençaient à affluer.

— C'est possible. Après tout, la fille qu'il avait en vue ne s'intéresse pas à lui. Pourquoi rester ? ajouta Pam.

— Il doit avoir un peu honte, aussi.

Gray leva les yeux vers le manoir et secoua légèrement la tête.

— Moi, je pense qu'il est là, à préparer son prochain coup.

— Dis pas ça ! s'écria Kirsty. Tu me fais peur.

Elle se retourna vers le café de la plage, ce qu'elle faisait toutes les deux minutes depuis qu'ils étaient arrivés.

— T'as rien à craindre, la rassura Gray. T'as rien fait de mal.

— Je me sens un peu coupable.

— Pourquoi ?

— J'ai l'impression de l'avoir mené en bateau.

— Mais pas du tout ! C'est lui qui te suivait partout !

— Je sais, mais..., hésita-t-elle en jouant avec la fermeture Éclair de son sac. Il a payé pour ma place de cinéma, et...

— Et alors ?
— Je lui ai peut-être un peu fait croire qu’il me plaisait vraiment.
— Comment ça ?
— Je sais pas... Enfin, au début, il me plaisait vraiment.
— Kirsty, c’est normal, intervint leur mère. Tu rencontres quelqu’un, il t’attire, puis vous passez du temps ensemble, et parfois, tu te rends compte que ça n’avait pas de fondement, alors tu passes à autre chose.
Kirsty leur jeta un regard embarrassé.
— Il m’a dit qu’il m’aimait.
— Non, mais quel loser... marmonna Gray.
— Et... je lui ai dit que moi aussi.
Gray prit un air horrifié.
— C’est pas vrai... S’il te plaît, dis-moi que c’est une blague.
Kirsty lui fit signe que non.
— Je ne savais pas quoi faire. Il m’a dit ça, et il s’attendait à ce que je le dise aussi. Alors, je l’ai fait.
— Merde. C’était quand ?
— Sur la plage. Après la fête foraine.
— T’es vraiment débile.
Kirsty lui donna un coup dans l’épaule.
— C’était mon premier baiser ! s’énerva-t-elle. Je ne savais pas quoi faire.
— Déjà, mentir, tu sais que c’est pas bien.
— Je voulais pas le blesser, dit-elle en baissant les yeux. Je voulais pas qu’il ait honte.
— En tout cas, conclut Pam, c’est fini. Il a compris et il est parti. Kirsty, ça te servira de leçon. Maintenant, on va essayer de se détendre et de profiter de nos derniers jours de vacances, d’accord ?
Kirsty lança un regard désespéré à son frère, qui secoua la tête d’un air déçu, quand, de l’autre côté de la baie, une nouvelle plainte de paon s’éleva dans les airs.

Ce soir-là, ils allèrent dîner dans leur pub préféré, une ancienne auberge de contrebandiers située dans le quartier où les pêcheurs remontaient leurs bateaux colorés, et où des lampadaires victoriens éclairaient les petites ruelles étroites qui serpentaient entre les maisons. Le dimanche soir, il y avait des

concerts. Contrairement aux pubs du centre, où des groupes médiocres venaient jouer des reprises, le *Hope and Anchor* programmait des musiciens de qualité : un guitariste de flamenco, une pianiste de jazz ou une chanteuse d'opérette. Ce soir, une jeune femme, Izzy, interprétait ses propres compositions pendant qu'une amie l'accompagnait au piano.

Leur table était juste devant la scène, si proche que Gray pouvait distinguer les épingles qui retenaient le chignon blond d'Izzy, la petite trace d'eye-liner sous son œil droit, la légère éraflure sur le côté de l'une de ses ballerines. Si proche qu'il avait l'impression qu'elle ne chantait que pour lui. Il était hypnotisé. Elle ne devait pas être beaucoup plus âgée que lui, mais elle avait tellement de charisme et de talent ! Il n'avait pas pu toucher à son steak de tout le repas, trop gêné de mastiquer devant une telle déesse.

— Merci, merci infiniment, s'exclama Izzy à la fin d'une chanson. On va faire une petite pause avec Harrie, mais on revient très vite avec de nouveaux morceaux. Et pendant ce temps...

Elle se baissa pour attraper un petit bocal, ce qui donna un aperçu de sa poitrine plate à Gray.

— Si vous avez apprécié notre musique, n'hésitez pas à nous donner quelques petites pièces. Enfin, on prend aussi les billets !

Le public éclata de rire et les deux jeunes femmes descendirent de scène.

— Par ici ! cria Gray.

Il lui montra du doigt le bocal et elle lui adressa un grand sourire. Il lui donna un billet de cinq livres.

— C'était vraiment incroyable, lui dit-il.

— Oh, merci ! C'est adorable !

Elle s'éloigna et Gray se retourna vers ses parents et sa sœur, qui le regardaient tous avec un air stupéfait.

— Cinq livres ? lui demanda son père.

Gray rougit immédiatement.

— Oui, ben, elle est super douée.

— Mais oui, bien sûr ! répondit son père en riant. Allez, finis ton assiette.

Gray avala son steak sans y prêter la moindre attention. Il était obnubilé par la présence divine d'Izzy dans la pièce. Il écoutait sa voix cassée et chaude tandis qu'elle s'avavançait entre les tables en lançant des « merci beaucoup » et des « c'est vraiment gentil ».

Au bout d'un moment, il osa se retourner pour la regarder. Elle buvait une

bière au bar avec sa pianiste et deux jeunes hommes. L'un d'eux, remarqua-t-il avec horreur, n'était autre que Mark.

— Oh non, mais c'est pas vrai ! s'exclama-t-il.

Ses parents et sa sœur lancèrent un coup d'œil au bar pour voir ce qu'il se passait et détournèrent immédiatement le regard.

— Une vraie sangsue, ce garçon..., commenta Tony.

Kirsty avait rougi.

— Ça va, ma chérie ? lui demanda Pam en lui prenant la main. Tu veux qu'on rentre à la maison ?

— De toute façon, il est tard. On a qu'à rentrer tous ensemble.

— Non, papa, j'ai pas fini mon repas, s'écria Gray.

— Ça doit être froid maintenant, non ?

— Non, non. Mais rentrez, vous. Je vais finir et je vous rejoins ensuite.

— Tu ne vas rien dire, j'espère, s'inquiéta Kirsty.

— Dire quoi ?

— Quelque chose à Mark.

— Ah non, ne t'inquiète pas. Je vais finir mon repas, écouter la musique, peut-être boire un verre. C'est tout.

— Tu le jures ?

— Oui, répondit-il en levant les yeux au ciel. Allez-y, je ne vais pas rester longtemps.

Gray suivit son père des yeux jusqu'au bar. Il le vit échanger un regard désapprobateur avec Mark. Puis, sa famille sortit du pub et Mark fixa Kirsty jusqu'à ce qu'elle passe la porte, avant de se retourner vers ses amis et d'éclater d'un rire insupportable.

Gray termina lentement son plat. Il savait pertinemment que Mark l'observait. Il avala le fond de bière que son père avait laissé en partant. Puis, il but le reste du gin-tonic de sa mère. Il sortit son porte-monnaie de sa poche arrière, mais il était presque vide. Il avait donné son dernier billet à la chanteuse. Il chercha en vain des pièces dans ses poches. Que pouvait-il bien commander avec une livre et vingt cents ?

Il se leva doucement et marcha jusqu'au bar. Une marée humaine le séparait de Mark, et pourtant, il pouvait entendre d'ici sa confiance en lui, renforcée par les rires des deux filles qui ponctuaient chacune de ses phrases. Au moins, ça, c'était un motif que Gray reconnaissait : le type riche et beau qui vient faire la java dans un pub bohème avec ses amis tout aussi riches et

beaux. C'était bien plus normal que d'imaginer Mark amoureux de Kirsty.

— Bonsoir. J'ai une livre vingt, qu'est-ce que je peux boire avec ça ?

La barmaid haussa les épaules.

— La pinte de brune est à 1,19. La pinte de blonde à 1,29.

Il chercha une dernière fois dans ses poches et trouva trois cents de plus.

— Une pinte de brune, soupira-t-il.

À ce moment-là, quelque chose atterrit sur le bar, juste sous son nez. C'était une pièce de dix cents. Il se retourna. Mark le regardait avec un sourire suffisant.

La barmaid le fixait en attendant qu'il change sa commande.

— Une brune, s'il vous plaît, demanda-t-il en souriant fermement.

Pendant qu'on lui servait sa bière, il regarda à nouveau Mark, qui lui fit signe de le rejoindre. Il aurait aimé ignorer l'invitation, mais l'envie de parler à Izzy l'emporta. Il attrapa sa pinte et la pièce de dix cents avant de s'approcher d'eux, le cœur battant à tout rompre.

— Tiens, dit-il en tendant la pièce à Mark. Merci quand même.

— Graham, s'exclama Mark en lui posant la main sur l'épaule et en la serrant un peu trop fort. Je suis content de te voir.

— Je m'appelle Gray, pas Graham.

— C'est vrai, j'oublie toujours. Laisse-moi te présenter à mes amis.

Il lâcha enfin l'épaule de Gray et y laissa l'empreinte de ses doigts.

— Alex, d'Harrogate, Harrie, sa sœur, et l'incroyablement talentueuse Isabel McAlpine, qui nous vient aussi tout droit d'Harrogate et qui n'est autre que la cousine d'Alex et Harrie. Je vous présente Gray. Un type que j'ai rencontré la semaine dernière sur la plage.

Ils explosèrent tous de rire, découvrant ainsi leurs dentitions parfaites.

— Mark, quel humour ! s'exclama Izzy. Enchantée, Gray, poursuivit-elle en lui tendant une main douce et chaleureuse. On doit reprendre, mais Mark organise une petite fête chez sa tante tout à l'heure, tu devrais venir !

— Mais oui ! Et tu devrais aussi amener ta sœur.

— Elle n'a que quinze ans.

— C'est bon, on ne va pas la manger ! s'exclama Izzy.

Toi, non, mais lui...

Il regarda Izzy, qui battait des cils.

— À quelle heure ? demanda-t-il.

— On y va juste après le concert, vers 22 heures. Si tu restes avec nous,

on ira tous ensemble.

— Il faut que je prévienne mes parents.

— On leur demandera en passant, c'est sur le chemin. Comme ça, on proposera aussi à Kirsty.

— Elle ne voudra pas, c'est sûr.

Izzy lui souriait. Elle lui fit un clin d'œil et le pouls de Gray s'accéléra. C'était la plus jolie fille à qui il avait jamais parlé. Et la plus sexy, et la plus talentueuse. En plus, elle lui avait fait un clin d'œil. Il avait manqué la fête à laquelle il voulait vraiment participer à Croydon. Sa petite sœur avait embrassé quelqu'un avant lui. Et la bière devait avoir altéré ses capacités intellectuelles, puisqu'une seconde après, il annonça :

— OK, ça marche.

— Génial ! s'exclama Izzy en posant ses doigts délicats sur son bras. À tout à l'heure !

Elle se dirigea vers la scène avant de faire volte-face.

— Merci beaucoup pour ce que tu as fait, après la chanson. Et j'ai vu comment tu as réagi au bar. J'aime les gens généreux, ajouta-t-elle en lui adressant un sourire plein de promesses et d'espoir.

— Tu le vaux bien !

Gray rougit en se rendant compte de la vulgarité de sa réponse.

— Enfin, c'est pas ce que je voulais dire...

Mais elle était déjà partie.

— Alors ! Tequila ? demanda Mark en claquant ses mains.

Son ami Alex émit une sorte de braiment étrange et ils se tapèrent dans la main.

Gray se retourna vers la scène, dévorant des yeux la jolie blonde qui chantait des textes magnifiques, en essayant de ne pas trop penser à ce qu'il était en train de faire.

Chapitre 29

C'est dimanche. Lily voudrait que cette journée soit déjà terminée, être déjà lundi afin de pouvoir appeler la police, le serrurier et les collègues de Carl. La seule chose qu'elle puisse faire, ce matin, c'est rappeler le numéro trouvé hier. Le téléphone de la mère de Carl sonne dans le vide, encore et encore. Rien ne vient interrompre la tonalité insupportable, pas même un répondeur. Les sonneries s'enchaînent jusqu'à ce que la communication s'interrompe brutalement, comme si la ligne lui disait avec mépris : « Mais, ma pauvre fille, il n'y a personne, laisse tomber ! »

Le combiné collé à l'oreille, Lily poursuit ses tentatives et commence à s'imaginer cette femme qui ne lui répond pas. Elle a les cheveux foncés, comme Carl, et des pommettes marquées. Elle fait encore jeune pour son âge. Elle porte quelque chose comme un chemisier en soie et un pantalon bien ajusté. Comment Lily peut-elle ignorer à quoi ressemble la mère de son mari ? Pourquoi n'a-t-elle jamais demandé ? Pourquoi n'y a-t-il aucune photo d'elle dans l'appartement ? Qui est vraiment cet homme qu'elle a épousé ? Pourquoi est-elle ici ?

Après une heure passée assise en tailleur sur le lit à essayer de joindre la mère de Carl, Lily commence à sentir la colère monter en elle depuis son ventre. Elle jette le téléphone à travers la pièce et le voit se casser en deux en touchant le mur. L'un des morceaux roule et disparaît sous le lit. Elle crie de frustration et se met à quatre pattes pour glisser sa main entre le tapis moelleux et le sommier. Elle ne trouve pas le morceau du téléphone et pousse le lit pour mieux voir. Le voilà. Avec quelque chose d'autre : l'un des jolis petits boutons de manchette de Carl, vert bouteille et bordeaux. Elle le prend dans sa main. Elle revoit son mari debout à cet endroit, comme tous les matins, en train de fermer les boutons de sa chemise immaculée un à un avec un sourire. Elle se sentait si fière de cet homme adulte et élégant, aux chemises parfaites.

Elle repose le bouton de manchette sur la table de chevet de Carl et essaie

de réparer le téléphone. Le morceau de plastique s'est détaché du combiné, mais elle n'arrive pas à remboîter les deux parties. Elle les fait tenir ensemble avec un élastique et essaie de composer le numéro de la mère de Carl, mais il n'y a pas de tonalité. Le téléphone est vraiment cassé. Elle se laisse tomber sur le lit en soupirant. Tous les gens qui pourraient chercher à joindre Carl ont ce numéro-là, sa mère, sa sœur, son bureau, Russ...

Elle va prendre sa douche, se sèche les cheveux et s'habille. Elle envoie un message à Russ :

J'ai cassé le téléphone de la maison, j'écris depuis mon portable. Vous pouvez me joindre à ce numéro. Merci. Lily.

Puis, elle essaie d'appeler la mère de Carl avec son portable en s'attendant à ce que les sonneries sans fin reprennent. Mais, au bout de quelques secondes, quelqu'un décroche, et une voix calme et féminine répond.

Chapitre 30

6 h 18. La maison est totalement silencieuse. Alice essaie de se rendormir, mais n'y arrive pas. Elle est trop excitée et heureuse de s'être réveillée en tenant la main de quelqu'un, en sentant un autre corps contre le sien, et pas celui d'une petite fille en pyjama, pas la carcasse osseuse d'un lévrier, mais le corps d'un homme assez grand pour avoir la tête sur l'oreiller et les pieds qui dépassent du lit. La lumière matinale s'accroche dans ses cheveux aux teintes automnales et donne des reflets dorés à sa barbe naissante. Quelques taches de rousseur et des poils auburn parsèment sa poitrine. Ses bras sont doux et il a un petit creux au milieu du dos parsemé d'autres taches de son. Il sent les embruns et l'adoucissant. Il sent leur odeur.

Elle repense à ce qui les a poussés l'un vers l'autre hier soir. Ils sont rentrés à la maison en silence. Frank avait les nerfs à vif après lui avoir révélé qu'il pensait avoir tué quelqu'un. Alice était certaine qu'il se trompait, que ses grandes mains si douces ne pouvaient pas avoir fait du mal à qui que ce soit, et qu'elle n'avait pas fait d'erreur en l'accueillant dans sa famille. Elle lui a attrapé la main pour se rassurer et il lui a lancé un regard surpris, touché et terrifié. Puis, il a passé ses doigts entre les siens, levé leurs mains et embrassé celle d'Alice en inspirant profondément son parfum. Il tremblait un peu, comme Griff lorsqu'un bruit le surprend. Elle l'a attiré vers elle. Il l'a prise dans ses bras et a enfoui sa tête dans son cou. Ils sont restés ainsi quelques instants, puis se sont naturellement dirigés vers la maison, vers sa chambre.

— Il faut que tu retournes dans le studio, lui a-t-elle annoncé après. Je ne veux pas que l'un des enfants entre et te voie ici.

— Oui, je sais.

Et ils ont recommencé. Elle ne se souvient pas de s'être endormie, elle ne sait pas si l'un des enfants a ouvert la porte pendant la nuit. Elle n'a pas entendu Kai rentrer, mais elle le soupçonne d'avoir découché. Elle distingue le ciel rose de l'aube derrière les rideaux et entend un léger bruit de

grattement contre sa porte. Griff attend qu'elle lui ouvre. C'est déjà le matin. Elle sait qu'elle devrait réveiller Frank, lui demander de partir avant que Romaine ne se réveille, mais elle ne veut pas se séparer de sa chaleur, de sa douceur. Elle se lève sans faire de bruit et coince une chaise sous la poignée de la porte. Elle se dépêche d'échapper à l'air frais du matin qui agresse sa peau nue en se jetant dans son lit chaud.

— Vite, il faut que tu y ailles, murmure-t-elle à l'oreille de Frank.

— Merde, OK, grommelle-t-il en ouvrant les yeux. Il est quelle heure ?

— L'heure de se dépêcher ! dit-elle en le tirant vers elle et en remontant la couette jusqu'au-dessus de leurs têtes pour se cacher de visiteurs potentiels. Attention au bruit !

Il l'embrasse avec son haleine du matin, et elle lui rend ce baiser comme si sa vie en dépendait, comme si c'était son dernier.

Quand Romaine se réveille, à 6 h 45, Frank est retourné se coucher dans le studio sur la pointe des pieds. Alice est allongée dans son lit vide, rassasiée et sidérée. Griff est roulé en boule à ses pieds.

L'atmosphère qui règne dans la maison, ce dimanche matin, est difficile à décrire. Kai a la gueule de bois, Romaine a du mal à se réveiller, Jasmine est irritable et Frank, sur les nerfs. Alice, elle, est repue de sexe, et tout son corps le crie. Elle a pris une longue douche, mais elle en porte encore l'odeur. Elle repense sans cesse à des épisodes de la nuit passée : ses yeux noisette plongés dans les siens, ses pouces appuyés sur ses hanches, ses doigts délicats qui dégagent une mèche de cheveux de sa bouche, ses mains tenant son visage et le rapprochant de lui pour l'embrasser, ses lèvres qui murmurent son nom à son oreille, la pièce inondée par la lumière enflammée de la lune.

Ces souvenirs sont vivants, brûlants, et résonnent en elle pendant qu'elle fait cuire des tranches de bacon dans une poêle, met la bouilloire en route, se sèche les mains avec un vieux torchon et discute avec ses enfants. Elle jette un regard à Jasmine. Est-ce qu'elle a compris ? Est-ce qu'elle a entendu ? Est-ce qu'elle peut le deviner ? Et surtout, est-elle, comme on le lui a si souvent dit, une mauvaise mère ?

— Je vais aller voir cette maison de plus près, lui annonce Frank en déposant sa tasse dans l'évier pour la laver.

— Celle sur la falaise ?

— Oui.

— Je suis à peu près sûre qu'elle est à l'abandon.

— Je sais, mais je sens que c'est important.

— Je t'accompagne, alors.

Jasmine hausse les sourcils.

— Tu n'es pas obligée.

— Je veux venir, s'exclame-t-elle dans un quasi-rugissement.

Elle a encore envie de lui. Elle attrape son sac et son manteau en ignorant volontairement le regard mauvais que lui adresse sa fille aînée.

— On revient dans une heure, lance-t-elle rapidement, sans laisser le temps aux enfants de protester ou aux chiens de comprendre qu'une promenade leur échappe.

— Je prendrai du pain en revenant. À tout à l'heure.

Il est presque 10 heures, mais on dirait que le jour vient de se lever. Les rambardes en métal sont couvertes de rosée et la forme blanchâtre de la lune s'efface à l'horizon. Alice voudrait prendre la main de Frank, mais son courage de la veille l'a quittée. Elle se sent vulnérable, en danger, et se souvient qu'elle déteste ce jeu-là. Ils marchent l'un à côté de l'autre, inspirant profondément l'air frais, l'expirant en petits nuages de vapeur. Elle emprunte un itinéraire loin de la mer, par des ruelles pavées et des sentiers sinueux débouchant sur la route qui mène hors de la ville. Ils passent devant le *Hope and Anchor*, le plus vieux pub de Ridinghouse Bay, qui était une auberge de contrebandiers à son ouverture en 1651. Frank s'arrête.

— Je suis déjà venu ici.

Elle le regarde, inquiète.

— Je suis déjà venu ici, répète Frank.

— D'accord. On peut y manger ce midi, si tu veux ? C'est très bon le dimanche. Leurs *Yorkshire puddings* sont aussi gros que des ballons de foot, sans exagérer.

Frank ne réagit pas.

— Tu ne te souviens pas des *Yorkshire puddings*, c'est ça ?

— Ça a un rapport avec le caramel ?

— Mon pauvre..., le plaint Alice en riant.

Frank rit aussi, et le malaise qui s'est installé disparaît. Il lui prend la main et ils se remettent en route.

Il ne se sent pas très bien : pas assez de sommeil, trop de vin rouge la veille, trop de café le matin et, en plus, les souvenirs vertigineux qui l'assaillent. Mais la main d'Alice dans la sienne et sa présence à ses côtés lorsqu'ils montent la colline à la sortie de la ville le rassurent. Il est stupéfait d'avoir tant besoin d'elle. A-t-il toujours été comme ça ? Le « lui » d'avant se serait-il intéressé à cette femme au corps usé par la vie, qui a des poches sous les yeux et un ventre qui déborde de son pantalon ? Il était peut-être un grand séducteur avant de s'échouer sur cette plage. Il sortait peut-être avec une femme plus jeune, ou même avec plusieurs femmes. Avait-il un genre de femme ? Le « vrai lui » éclaterait peut-être de rire s'il savait qu'il a fait des galipettes toute la nuit avec une quadragénaire mère de trois enfants.

Sauf s'il était vierge.

Non, pense-t-il en se souvenant de la nuit dernière, il ne pouvait pas être vierge.

Quand tout ça va-t-il finir ? Il est presque sûr d'avoir tué quelqu'un. Si c'est le cas, ça ne restera pas un secret longtemps. On trouvera un cadavre, ou un disparu. Il y aura un témoin. La police viendra le chercher. Puis, il y aura une femme ou une petite amie, peut-être un enfant, voire un chien. Un appartement ou une maison remplie de ses affaires, un travail avec d'autres affaires sur un bureau. Des parents, des frères et sœurs. Un procès. Il ira en prison. Et que deviendra le lien doux et vital qui l'unit à Alice ? Est-ce qu'il disparaîtra ?

Il passe son bras autour de sa taille, la tire vers lui et penche sa tête vers la sienne. Elle se blottit contre lui et ils marchent à l'unisson.

Le manoir n'est pas tout à fait à l'abandon, mais il a grand besoin d'entretien. Les feuilles mortes de l'automne dernier, qui n'ont pas été ramassées, se décomposent sur les graviers de la cour ; les haies sont couvertes de toiles d'araignée ; des taches vertes et marron s'étalent sur les pierres claires de la façade. Néanmoins, des rideaux pendent aux fenêtres et des parterres de fleurs ceignent la maison. On dirait plutôt que ses propriétaires ont oublié son existence, et non qu'ils l'ont volontairement abandonné.

Frank se tient devant la chaîne rouillée tendue à l'entrée de l'allée qui mène à la maison. Il l'enjambe et fait crisser le gravier. Alice le suit.

— Quelle belle maison...

Et, en effet, la demeure est belle : symétrique, avec de grandes fenêtres, des proportions généreuses, des moulures en pierre de Coade, des colonnes doriques et une imposte arrondie au-dessus de la porte d'entrée.

Frank cherche la part de lui qui se souvenait avoir vécu ici hier soir, quand ils marchaient sur la plage. Il sent ses neurones s'allumer les uns après les autres, essayant de créer une connexion, avant de vaciller comme des témoins lumineux mal reliés et de s'éteindre. Il les force à se raviver, mais ils s'éteignent de nouveau. Exaspéré, Frank commence à taper dans le gravier.

— Ça va ?

— Je te jure, j'en peux plus, de ce truc de merde.

— De ne pas te souvenir ?

— Oui, répond-il en se calmant. Ma mémoire... J'étais sûr de moi hier soir, et maintenant...

— Ça ne fait rien, le coupe-t-elle en lui prenant le bras. Allons voir de plus près. On ne sait jamais, la porte est peut-être ouverte. Et tu retrouveras probablement de nouveaux souvenirs.

Il la suit dans l'allée qui mène à la porte. Il foule avec force les marches du perron, essayant de recréer un lien avec cette maison, comme si la pierre avait une mémoire, comme si elle pouvait se souvenir de ses pieds. Il pose la main sur la grosse poignée hexagonale en laiton qui trône au milieu de la porte. Il ferme les yeux, et soudain, il voit. Des lys fanés dans un vase, une fille splendide dans une robe de soirée rouge sang, ses cheveux blonds et fins attachés en un chignon souple, son sourire, la main qu'elle lui tend pour l'entraîner à l'intérieur.

Chapitre 31

1993

Tony entrouvrit la porte, qui avait été prise d'assaut par un petit groupe de jeunes alcoolisés.

— Papa, je vais chez la tante de Mark, pour une fête.

— Ce n'est pas une fête, le corrigea Mark d'une voix étonnamment sobre pour quelqu'un qui avait enchaîné les *shots* de tequila pendant plus d'une heure. J'ai simplement invité quelques amis à la maison.

Tony regardait Gray et Mark sans comprendre. Pam apparut derrière lui.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Gray veut aller à une fête chez Mark.

— Ce n'est pas une fête, madame Ross. C'est en petit comité, simplement quelques amis d'Harrogate. Et ma tante est à la maison.

Tony n'en croyait pas ses yeux, mais Gray le regardait sans ciller, la mâchoire serrée. Rien ne l'empêcherait d'aller à cette fête.

— Est-ce que Kirsty veut nous accompagner ? demanda Izzy. Ce serait chouette d'avoir une fille en plus.

Sa sœur apparut dans l'embrasure de la porte et lança à son frère un regard déconcerté.

— Et la voilà ! s'exclama Mark. On emmène Gray pour continuer la soirée à la maison. Izzy voudrait que tu te joignes à nous.

— Je ne sais pas trop, répondit Kirsty en montrant le pyjama qu'elle portait.

Mais Gray la vit lancer un regard envieux aux deux belles filles en robe de soirée et au séduisant ami de Mark, qui avait une chemise à moitié ouverte et un bronzage parfait. Il fallait avouer qu'ils avaient de l'allure.

— Allez, on va s'amuser ! insista Izzy.

Kirsty se mordit la lèvre.

— Mais il est tard...

— Dix heures du soir, c'est tôt. Viens !

— Je ne sais pas.

Ses parents échangeaient des regards inquiets.

— S'il te plaît, Kirsty ! On t'attend pendant que tu te changes. Allez, ça va être super !

Tony consulta son fils du regard, mais Gray haussa les épaules. Si Kirsty voulait venir, c'était son affaire. Il n'allait pas essayer de la convaincre, mais il ne l'en dissuaderait pas non plus. Tout ce qu'il désirait, c'était se mettre en route, arriver au manoir, boire un verre, et reprendre la conversation commencée au pub avec Izzy pour qu'elle le dévore encore des yeux, que leurs épaules et leurs genoux se touchent de nouveau, et qu'elle lui répète qu'il était « adorable » et « fascinant ».

— D'accord, céda la jeune fille.

Un voile de panique passa sur le visage de ses parents.

— Quoi ? Je suis grande ! Donnez-moi deux minutes, ajouta-t-elle en se tournant vers le groupe. Non, une minute.

— On la raccompagnera tôt !

— On sera prudents, renchérit Mark.

— Gray, vous rentrez ici à minuit. *Minuit*, tu m'entends ? l'avertit son père.

Gray soupira. Si Kirsty n'était pas venue, il aurait pu rentrer plus tard.

— OK.

— Et si vous êtes en retard, je viens vous chercher chez la tante de Mark et je te colle la honte de ta vie. Compris ?

— Oui, détends-toi !

Kirsty revint avec un tee-shirt rose, une veste à capuche et un jean. Elle s'était brossé les cheveux et avait mis du gloss rose sur ses lèvres.

— C'est bon ? demanda-t-elle.

Gray remarqua le regard gêné qu'elle lança à Mark, qui se tourna ensuite vers lui en souriant.

— Oui, on y va.

Les lys dans le vase de l'entrée avaient fané. Leurs lourdes têtes blanches s'étaient affaissées, faisant tomber leur pollen jaune sur les carreaux clairs du sol et répandant une odeur lancinante de décomposition. Les chiens n'étaient pas là. La maison était totalement silencieuse.

- Où est ta tante ? demanda Gray.
- Qui ? demanda Mark, l'air ailleurs.
- Ta tante. Elle est où ?
- Qu'est-ce que j'en sais ?
- T'as dit qu'elle était là.
- Peut-être qu'elle est là, peut-être qu'elle s'est couchée.

Ils le suivirent à travers la maison jusqu'à une petite pièce carrée décorée d'une cheminée, d'un sofa, de deux gros fauteuils et, dans un coin, d'un bar en acajou tout équipé. Mark se pencha, leva un rabat sur le panneau de bois, appuya sur un interrupteur et le bar s'alluma. Il y avait des bouteilles d'alcools divers et variés, des shakers brillants, des étagères remplies de verres ouvragés, des pailles et des mélangeurs à cocktail, un bac à glace avec des pinces en métal, un petit évier, un réfrigérateur où s'empilaient des bouteilles de bière et de vin et trois tabourets revêtus de cuir rouge.

- Alors, s'écria Mark, qui était passé derrière le bar. Qui veut quoi ?

Les filles voulaient des gin-tonics, Alex un whisky-citron et Gray une bière.

- Et toi, Kirsty ?
- Y a du Coca ?
- Du Coca ? Tu ne trouves pas qu'il est un peu tôt pour ça ?
- Non, mais...
- C'est bon, répondit-il avec un sourire ironique.

Il mit un CD dans la chaîne hi-fi et appuya sur un autre interrupteur. Un morceau du groupe A Tribe Called Quest résonna dans la pièce. Gray regarda autour de lui. Quatre haut-parleurs étaient accrochés au plafond, et chaque coin de la pièce en accueillait un autre. Mark monta les basses et le plancher se mit à vibrer sous leurs pieds. Il ouvrit une bouteille de bière avec le décapsuleur intégré au bar et la fit glisser jusqu'à Gray, qui la but rapidement. Izzy et Harrie étaient assises sur les tabourets, se chuchotant des secrets à l'oreille en gloussant pendant que Mark préparait leurs cocktails. Kirsty se tenait debout aux côtés de Gray. Elle buvait son Coca avec la paille en se balançant légèrement au rythme de la musique.

- Pourquoi tu es venue ? lui demanda son frère en essayant de se faire entendre malgré le volume sonore assourdissant.

- J'avais envie.
- D'accord, mais pourquoi ?

— Je sais pas. Je voulais pas t’entendre raconter demain, au petit déj, que c’était la soirée de ta vie. Je voulais pas être celle qui reste à la maison en pyjama quand tout le monde s’amuse. Et toi, pourquoi tu es venu ? demanda-t-elle avec un regard perçant.

Il jeta un coup d’œil à Izzy, qui se détourna un instant de Harrie pour répondre à son regard.

— Tu n’as aucune chance avec elle, lui fit remarquer Kirsty.

— Je n’en suis pas si sûr.

— Sérieusement ? Mais regarde-la ! Et elle est plus vieille que toi.

— À peine. On a juste quelques mois d’écart...

Elle lui lança un regard incrédule.

— Bon, un an. Mais c’est rien !

— Elle vit où ?

— À Harrogate, comme Mark. C’est tous des bourges. Polos, golf et compagnie.

— Eh bien, bon courage, lui répondit Kirsty en levant les yeux au ciel.

— Elle me trouve *différent*.

— Elle est perspicace.

— Enfin, ça va, on n’est pas à plaindre non plus. On n’est pas *si* différents.

Kirsty lui montra du doigt le plafond haut, le bar allumé, le sofa Chesterfield, les sièges de cheminée en cuir et le lustre au-dessus d’eux.

— Dans le fond, je veux dire. À l’intérieur. Nous, on vit dans une jolie maison, on va dans une bonne école, on part en vacances et on a une bonne voiture. Maman et papa boivent du vin.

— Oui, mais c’est pas du tout la même chose.

— Peu importe. Je ne pense pas que ce soit très important si deux personnes ont une sorte de... *connexion*.

Kirsty soupira lourdement.

— À la vôtre ! s’écria Mark en distribuant les cocktails.

Gray se retourna vers le bar pour trinquer avec Izzy. Ils se regardèrent pendant une seconde et elle lui sourit, avant de se tourner vers Mark, qui disposait des petits cachets blancs sur le bar.

Izzy se frotta les mains avec excitation.

— Trop cool !

Gray se pinça les lèvres. Il aurait dû s’en douter : les gosses de riches et la

drogue, c'est un classique.

— Non, merci, refusa-t-il quand Mark poussa un comprimé vers lui.

Mark le regarda d'un air désapprobateur.

— Mais vas-y, lâche-toi !

— Non, merci. La bière, ça me va bien.

— Allez, l'encouragea Izzy d'un petit coup de coude. C'est juste de l'ecsta. On peut partager, si tu veux !

— C'est pas mon truc.

— Gray, t'es vraiment adorable !

Cette fois, il n'était pas sûr que ce soit un compliment.

— On en prend un à deux ? lui demanda sa sœur en posant sa main sur son bras.

— Quoi ? Toi, tu prends rien ! T'as seulement quinze ans, je te rappelle. Je te ramène pas à maman et papa défoncée à l'ecsta.

Mark se pencha au-dessus du bar.

— Si vous voulez commencer doucement, vous pouvez prendre un quart chacun. Vous ne sentirez presque rien, et vous serez redescendus avant de rentrer chez vous.

— Du coup, je ne vois pas l'intérêt.

— Ça va te désinhiber, tu te sentiras bien. Tu verras la vie en rose.

— Gray, s'il te plaît, insista Izzy en attrapant son bras et en se rapprochant de lui. Allez !

Il pouvait sentir l'odeur de ses cheveux, la douceur de sa peau, son bras nu autour de sa taille.

— Je te jure, tu vas passer une heure géniale, et tu te coucheras heureux !

Gray haussa les épaules, conscient d'avoir perdu cette bataille, et surpris de découvrir qu'une part inconnue de lui avait envie de s'amuser grâce à un stimulant chimique pour ne plus être seulement un mec « adorable », mais un mec qu'Izzy aurait envie d'embrasser.

Il hocha la tête. Mark, ravi, cassa un cachet en deux, en donna la moitié à Izzy, puis sépara le reste pour donner deux quarts à Gray et Kirsty.

— Tu es sûre ? demanda Gray à sa sœur discrètement.

Elle acquiesça et avala l'ecstasy.

Mark donna une autre bière à Gray, un autre Coca à Kirsty, monta le son et éteignit le plafonnier. La pièce n'était plus éclairée que par le bar et une bougie posée sur la table basse.

Gray et Kirsty regardaient les autres comme s'ils étaient au théâtre : leurs conversations sans naturel, leurs gestes rythmés par la musique, les blagues qu'ils faisaient, mais qu'eux seuls pouvaient comprendre, leur badinage. Gray commençait à penser qu'il avait complètement imaginé l'intérêt qu'Izzy lui portait quand, soudainement, Harrie se retourna vers lui.

— Gray, dis-moi, tu as une copine à Croydon ?

Izzy lui donna un coup de coude en lui lançant un regard faussement horrifié.

— Harrie !

— Quoi ? J'ai le droit de demander.

— Non, intervint Kirsty. Il n'a pas de copine. D'ailleurs, il n'en a jamais...

Gray plaqua sa main sur la bouche de sa sœur et essaya de l'éloigner, mais elle parvint à se libérer de son étreinte.

— La seule personne qu'il a jamais embrassée de sa vie, c'est notre mère !

Gray la poussa sur le canapé.

— C'est faux. Archi-faux. Elle dit ça parce qu'elle me déteste, c'est tout.

— Maintenant que j'y pense, je crois que, la première fois que j'ai embrassé une fille, j'avais dix-sept ans, leur confia Alex, l'ami de Mark, qui avait un léger strabisme. Ou seize ans, peut-être. En fait, je crois que c'était treize. Je ne sais plus. Enfin, j'ai eu l'impression d'attendre des plombes.

— Tu peux m'embrasser, si tu veux, dit Izzy en se tournant vers Gray.

Gray n'en revenait pas.

— Hein ? Quoi ? Mais c'est faux, j'ai déjà embrassé quelqu'un. Fais pas ça pour être gentille.

— Gray, crois-moi, ma gentillesse n'y est pour rien.

Et, avant même de pouvoir protester ou de décider s'il avait envie de protester ou non, elle l'embrassait devant tout le monde. Ses bras autour de son cou, sa langue dans sa bouche, ses petits seins pressés contre son torse.

Il fit mine de vouloir y mettre un terme, mais bien vite, le rythme bestial de la musique, l'obscurité brillante, l'atmosphère brute, les tequilas, les bières, l'ecsta, et cette fille, là, dans ses bras, le goût de sa bouche et l'attrait sincère qu'ils ressentaient l'un pour l'autre prirent le dessus et lui firent oublier tout le reste. Sa tête se remplit d'images kaléidoscopiques qui bougeaient, se transformaient, disparaissaient et palpitaient au rythme de la

musique jusqu'à ce qu'il réalise qu'il s'agissait des plumes d'un paon qui faisait la roue. Cette vision brillait dans son esprit, la grande roue, les nuances iridescentes de vert, d'indigo et de violet en mouvement. Il s'oublia un moment dans la beauté de cet animal, loin des baisers d'Izzy, des mains qu'elle passait dans ses cheveux, et des autres qui les regardaient, les acclamaient, les applaudissaient, de ce baiser fou, complètement fou. Quand ils finirent par se séparer, il plongea les yeux dans ceux d'Izzy et y trouva à nouveau les plumes du paon étalées dans ses iris. Il se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Tu es magnifique.

— Toi aussi.

De retour derrière le bar, Mark avait sorti un sachet de sa poche et alignait une nouvelle tournée de cachets sur le comptoir. Il en cassa un en deux et donna une moitié à Gray, l'autre à Izzy.

Cette fois, Gray était convaincu.

Chapitre 32

— Allô ? répète Lily d'une voix basse. Madame Monroe ?

— Non, vous avez dû vous tromper de numéro, lui répond la femme très calmement.

— Non, non, je me suis trompée de nom, pas de numéro. Je m'appelle Lily, et je vous ai parlé il y a quelques semaines, quand votre fils s'est marié.

Un silence tendu s'installe.

— Je suis désolée, mais je pense que vous avez fait un faux numéro. Je n'ai pas de fils, et je ne connais personne qui s'appelle Lily.

— Mais j'ai trouvé votre numéro sur le relevé téléphonique de mon mari. C'est ce numéro qu'il a appelé quand j'ai parlé à sa mère, le jour de notre mariage. C'est *vous*.

— Il doit y avoir une erreur dans le relevé. Je n'ai pas de fils. Je n'ai pas d'enfant.

— Je reconnais votre voix !

— Non, c'est impossible, réplique-t-elle tout bas.

Lily entend la voix s'éloigner.

— Vous êtes sa mère ! s'écrie-t-elle. Pourquoi est-ce que vous me mentez ?

Elle fait une petite pause pour se calmer.

— Il a disparu, vous savez ? Ça fait cinq jours. S'il vous plaît, notez mon numéro quelque part. Ne le perdez pas. Si vous avez de ses nouvelles, dites-le-moi, s'il vous plaît.

La conversation est brutalement coupée. La femme a raccroché.

Chapitre 33

La porte d'entrée est fermée à clé. Alice et Frank marchent jusqu'au portail qui mène au jardin. Il est verrouillé par un cadenas rouillé et surmonté de fil barbelé. Ils reviennent sur leurs pas et s'approchent des petites fenêtres qui encadrent la porte pour essayer de voir à l'intérieur. Alice distingue une vaste entrée circulaire avec un sol carrelé et un immense escalier qui débouche sur un palier où tombent les rayons du soleil. De grandes doubles portes ouvrent sur les côtés et il semble y en avoir d'autres derrière l'escalier. Frank soupire.

— Ça ne va pas ?

— Si, si.

— Tu t'es souvenu de quelque chose ?

— Pas encore.

Ils marchent avec précaution sur le parterre de fleurs à gauche de la porte et se hissent pour regarder par la fenêtre. C'est une salle à manger. Au centre, ils découvrent une longue table couverte de livres et de journaux, un lustre en cuivre, une cheminée entourée de deux chaises en cuir assorties et d'autres meubles protégés par des draps. Ils vont voir du côté droit de la maison. C'est un vaste salon avec trois grands canapés disposés en U, eux aussi recouverts de draps, une cheminée ornementée surmontée d'un miroir doré, d'autres meubles et des cartons. On dirait que les propriétaires se sont arrêtés en plein déménagement.

Alice entend une sonnerie et sort son téléphone, mais ça ne vient pas du sien. Elle le range dans sa poche et sursaute légèrement en entendant à nouveau la sonnerie. Elle sort de nouveau son portable, mais l'écran n'affiche rien. La sonnerie continue. Elle regarde Frank.

— D'où ça vient ?

— J'ai l'impression que c'est à l'intérieur.

Ils restent plantés sur le parterre de fleurs un moment, incapables de bouger, à écouter la sonnerie. Elle s'arrête enfin, mais reprend quelques

secondes plus tard.

Un frisson parcourt Alice. Elle sait que Frank a compris que ce n'est pas un hasard si un téléphone sonne dans cette maison abandonnée. Quelques jours après son arrivée à Ridinghouse Bay, quelques heures après s'être souvenu de ce manoir, une sonnerie retentit derrière cette porte fermée. Cela doit nécessairement être lié.

Ils appuient sur la sonnette plusieurs fois et se reculent pour regarder vers les étages. Ils s'attendent à voir un mouvement furtif aux fenêtres, un quelconque signe de vie. Mais rien ne se passe. Les rideaux sont tirés, les vitres impénétrables, et cette sonnerie inquiétante, obsédante, continue à retentir dans le vide.

— On rentre à la maison ? demande Alice en prenant Frank par l'épaule.

Il n'a pas envie de quitter cet endroit, mais il acquiesce et sourit à Alice.

— D'accord.

— On pourra revenir quand tu veux.

— C'est vrai.

Quand ils s'éloignent dans l'allée, la sonnerie désespérée retentit toujours. Elle s'atténue en une plainte distante lorsqu'ils enjambent la chaîne rouillée, et disparaît enfin, couverte par le bruit des voitures qui passent sur la route.

Ils marchent en silence, sans savoir quoi dire.

— Tu as une idée de ce qui se passe ? demande Alice au moment où ils prennent un virage et aperçoivent enfin le paysage familier de la ville sous leurs yeux.

Frank a l'air vide, sidéré. Il secoue la tête de droite à gauche.

Alice ne se décourage pas.

— Quelqu'un veut vraiment entrer en contact avec les gens qui vivent dans cette maison.

Il acquiesce lentement. Puis, il se tourne soudain vers Alice, le visage sérieux, résigné.

— On devrait aller voir la police. Maintenant. C'est important.

— Quoi ?

— Plus j'attends, plus je sais que j'ai fait quelque chose de mal. Ce téléphone sonnait pour moi. J'en suis sûr. Quelqu'un veut me parler, quelqu'un sait que je suis là. Et c'est peut-être quelqu'un qui m'aime, ou quelqu'un qui veut me tuer. Quelqu'un que j'ai blessé. On m'appelle ici, tout près de chez toi. Je ne peux pas rester avec vous sans savoir qui je suis. Parce

que j'ai de plus en plus l'impression que je suis quelqu'un de profondément mauvais. S'il te plaît, Alice, emmène-moi voir la police. Maintenant. Laissons-les résoudre cette affaire. Sérieusement.

Alice inspire profondément, prise de nausée. Elle a l'impression qu'on vient de lui donner un coup de pied dans le ventre.

Elle regarde droit dans ses yeux effrayés. Elle voudrait le prendre dans ses bras, mais elle sait qu'il n'en a pas envie, qu'il s'enfuirait.

— Il n'y a pas de commissariat ici, lui annonce-t-elle d'une voix douce. Le plus proche est à huit miles, et c'est fermé le dimanche. Je peux les appeler, mais pour leur dire quoi ? « Bonjour, il y a un homme chez moi qui pense qu'il a fait du mal à quelqu'un quelque part. Venez vite ! »

Elle lui adresse un sourire rassurant. Elle voudrait tellement ne pas s'être trompée cette fois, faire en sorte que Frank soit une bonne personne, qu'elle puisse le garder avec elle et prouver à tout le monde que ce n'était pas une erreur. Même s'il dit vrai, même s'il a tué quelqu'un, elle sait qu'il devait avoir une bonne raison de le faire.

— Reste une nuit de plus, s'il te plaît. Une nuit de plus, et demain matin, on dépose Romaine à l'école et je t'emmène. D'accord ?

Il hésite.

— Et tu sais, on a dit qu'on irait déjeuner au pub pour goûter leurs délicieux *Yorkshire puddings* au caramel et voir si d'autres souvenirs surgissent.

Il acquiesce, vaincu.

— Parfait ! On repasse devant en rentrant pour réserver. En général, il y a du monde le dimanche, et on est assez nombreux.

Elle pose sa main sur son bras et ils se remettent en marche.

— On prendra Sadie avec nous. Ça lui fera du bien de passer un peu de temps sans les deux autres bouffons. Si on a de la chance, il y aura un groupe de musique. Ils ont une bonne programmation au *Hope and Anchor*. Je me demande quel genre de musique tu aimes. Je serais prête à parier que tu écoutes du rock indé !

Elle fait exprès de bavasser, elle ne veut pas s'arrêter, ne veut pas donner à Frank la possibilité de penser ou même de parler, pour l'empêcher de se souvenir qu'il souhaite partir. Parce qu'elle ne veut vraiment, vraiment pas qu'il parte. Elle ne veut pas le laisser au commissariat et qu'il l'appelle deux jours plus tard en la remerciant infiniment pour ce qu'elle a fait, de sa part et

de celle de sa femme. Ou que la police la contacte pour lui apprendre qu'il a découpé quelqu'un à la hache et qu'elle doit venir au poste pour un interrogatoire.

Elle voudrait simplement pouvoir se réveiller dans ses bras jusqu'à la fin du monde.

— Elbow, murmure-t-il.

— Pardon ?

— Elbow, répète-t-il plus fort.

Elle lui lance un regard d'incompréhension.

— Qu'est-ce que... je ne comprends pas.

— Elbow, le groupe. Ça existe, non ?

— Oui, répond-elle en souriant. Oui, ils existent. Je les aime bien aussi.

— On pourra les écouter tout à l'heure ?

— Bien sûr ! s'exclame-t-elle en lui prenant la main.

— Je me suis souvenu de quelque chose ! s'écrie-t-il, soudain enjoué. Je n'en reviens pas !

Alice serre sa main et lui sourit.

— Feuilleté.

— Pardon ?

— Les *Yorkshire puddings*. Ce sont des sortes de feuilletés, on dirait des nuages de pâte dorée.

— D'accord. Il me semble que je m'en souviens, mais je n'en suis pas tout à fait sûr.

Il passe son bras autour de l'épaule d'Alice, l'attire vers lui, et ils reprennent leur marche vers le centre-ville, laissant derrière eux la silhouette menaçante du manoir sur la falaise.

Chapitre 34

1993

D'autres invités arrivèrent vers 23 heures, après la fermeture du *Hope and Anchor*. Mark alla leur ouvrir et les invita à entrer. Gray les observait depuis la porte du bar. Il n'était pas bien sûr d'aimer ces nouveaux venus. Ils étaient plus âgés, burinés, baraqués, mal dégrossis, et avaient l'air bien attaqués. Mark n'était pas décontenancé par leur arrivée.

— Suivez-moi ! s'écria-t-il en tapant dans leurs mains et en prenant les sacs remplis de bières qu'ils apportaient. La fête, c'est par ici.

Il montra du doigt l'endroit où se tenait Gray. Les nouveaux venus observèrent la maison en entrant, les hauts plafonds et les lustres en cristal. Un petit homme, dont les cheveux ternes étaient attachés en queue de cheval, semblait les avoir emmenés ici.

— J'espère que ça te dérange pas, mais on s'est fait des copains sur le chemin, cria-t-il à Mark.

— Pas le moins du monde, répondit Mark en lui touchant l'épaule avant de faire une poignée de main travaillée. Plus on est de fous, plus on rit ! Venez, venez.

Il les guida à l'intérieur. Ils étaient une vingtaine, surtout des hommes, mais aussi deux filles assez jeunes et une femme d'une cinquantaine d'années avec le crâne rasé et des piercings à l'arcade.

Kirsty, Harrie et Izzy les regardaient avec curiosité. Alex se leva pour les accueillir.

— Mesdames et messieurs, bonsoir et bienvenue !

Ils se rapprochèrent du bar pendant que Mark sortait des verres. Gray se tenait debout dans un coin de la pièce et les observait. L'homme à la queue de cheval roulait un joint et la femme rasée en fumait un, qu'elle avait dû préparer avant. Deux hommes plus jeunes draguaient déjà Izzy et Harrie, qui avaient l'air ravies. Il se retourna vers Kirsty, qui était assise sur le siège de

cheminée, le regard perdu dans les braises éteintes.

— Tu veux rentrer à la maison ? demanda-t-il en s’approchant d’elle.

Elle se retourna et Gray vit tout de suite que quelque chose n’allait pas. Elle lui souriait affectueusement, les yeux pétillants.

— Mon beau gosse de frère, dit-elle en l’attirant vers elle.

Elle prit son visage dans ses mains.

— Regarde-toi. Regarde ton beau visage. Tu es une si *belle* personne. Je t’adore.

Elle l’enlaça. Il la repoussa.

— Putain, Kirsty. Tu as repris de l’ecsta ?

— Ah, ça oui ! répondit-elle en posant sa tête sur son épaule. Oui, oui, oui.

— Merde... Kirsty ! Comment je vais faire pour te ramener à la maison maintenant ? C’est impossible. Putain ! Tu en as pris combien ?

— Juste un.

— Un quoi ? Un quart ? Un demi ?

— Un entier.

— Tu en as pris un entier ? Plus un quart ?

— Je ne sais plus, et puis on s’en fout. Le monde est si beau. Cette maison, ces gens, et toi, Gray, mon beau gosse de frère. On peut aller voir le paon, s’il te plaît ?

Elle se leva et il la fixa un instant.

— OK, céda-t-il, pensant que de l’air frais lui ferait du bien. On va aller voir le paon. Ensuite, tu vas boire un café et un grand verre d’eau, et on rentrera. Mais tu dois me promettre que tu n’avaleras rien d’autre. C’est vraiment dangereux, d’accord ?

— C’est pas dangereux. Pourquoi ce serait dangereux ? Regarde ce que tu as fait ! Tu as embrassé cette fille ! Sérieusement, Gray, c’est la réponse à tous nos problèmes !

Il jeta un coup d’œil à Izzy, dont les jambes étaient maintenant posées sur celles de l’un des types du pub. Elle jouait avec les cheveux de Harrie, qui avait la tête sur ses genoux. L’homme avait l’air trop heureux pour bouger ou même respirer. Mark, lui, continuait de distribuer des bières, des cocktails et des cachets blancs. La musique s’intensifiait, tout comme le volume des conversations. L’air était saturé de fumée et d’ombres. La tante de Mark n’était pas là, c’était sûr.

— Viens, on va voir le paon.

L'air frais de la nuit donnait plus l'impression d'un mois d'octobre que d'un 1^{er} août. Une brume légère avait mouillé les arbres et la pelouse, qui brillaient sous la lumière argentée de la lune. Même à l'extérieur, la musique était très forte. Kirsty dansait et tournait autour de lui sur les basses brutes et insistantes. L'ecsta n'avait pas fait beaucoup d'effet à Gray, et, après le bonheur exalté du baiser échangé avec Izzy une demi-heure plus tôt, il était revenu à son état normal.

Il regardait autour de lui pour repérer le paon. Il remarqua un chatolement, du mouvement au loin, et entendit un cri.

— Il est là-bas.

Kirsty mit ses mains devant sa bouche.

— Oh, regarde ! Regarde-le, Gray !

Ils traversèrent la pelouse sur la pointe des pieds et s'assirent côte à côte à un ou deux mètres de l'animal pour l'observer. Kirsty posa sa tête sur l'épaule de son frère, qui sentit une vague de tendresse l'envahir. Elle ne lui avait jamais montré tant d'affection. Ils avaient toujours gardé une distance polie entre eux. Mais ce soir, elle lui avait ouvert son cœur, elle s'accrochait à lui et l'aimait. Il passa sa main autour de sa taille et l'attira vers lui.

— Je t'aime, petite sœur, murmura-t-il dans son oreille.

— Moi aussi, mon frère.

Et soudain, devant eux, le paon se retourna dans la lumière de la maison vers son public et se mit à faire la roue. Il faisait bouger ses plumes en rythme avec la musique.

— Gray ! Il danse ! s'écria Kirsty, émerveillée. Le paon danse !

— Oui, acquiesça Gray en riant. Il danse pour nous !

La lumière disparut un instant et Gray remarqua l'ombre d'un homme sur l'herbe. Ils se retournèrent pour voir Mark s'avancer vers eux, des bières dans les mains.

— Salut vous deux !

Gray s'empêcha de jurer.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— On voulait voir le paon, répondit Kirsty. Il danse !

Mark s'assit à leurs côtés et leur tendit une bière chacun.

— Un paon qui danse ?

— Oui, regarde !

Mais le paon avait disparu.

— Mince...

— Gray, dit Mark, qui ne s'intéressait de toute évidence pas du tout aux paons. Je suis désolé de t'annoncer que tu as perdu Izzy qui a cédé aux charmes d'un beau du coin.

— Je ne l'avais pas gagnée, dit-il en haussant les épaules.

— J'avais eu cette impression tout à l'heure, pourtant.

— C'était à cause de la drogue, de toute façon. Ce n'est pas réel.

Mark acquiesça.

— Comme les paons qui dansent ?

— Qui sont ces gens, d'ailleurs ? demanda Gray en ignorant sa remarque.

— Des gens du coin. Ils vivent là toute l'année. Putain, tu t'imagines ?

— Tu les connais ?

— Un peu, pas tous. Je viens ici tous les étés depuis que je suis né, tu sais.

Le silence s'installa, troublé seulement par des éclats de rire dans la maison.

— Et sinon, reprit Mark. C'était quoi, le problème, l'autre jour ?

— Comment ça ?

— Tu sais très bien. Quand je me suis fait *larguer* par toi et toute ta famille sur le pas de la porte. C'était pas sympa.

Gray et Kirsty ne répondirent pas.

— C'est bien ce qu'il s'est passé, non ? Tu m'as largué par procuration ?

Gray se rapprocha de Kirsty.

— Elle ne se sentait pas bien, elle avait pas envie, c'est tout.

— On est toujours ensemble alors ?

Kirsty resta muette et se blottit contre Gray.

— Tu te sens mieux maintenant ? insista-t-il. Assez bien pour sortir avec moi demain soir ?

Il arrachait de l'herbe tout en parlant. Sa voix était stridente et il avait l'air hors de lui.

— Je ne sais pas trop.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Soit tu m'aimes, soit tu m'aimes pas. Soit tu veux sortir avec moi, soit tu veux pas. Il faut se décider.

Kirsty ne disait rien.

— Alors ?

— Mark, il est tard et elle est défoncée. Il faut que je la ramène à la maison. On reprendra cette conversation plus tard, d'accord ? Quand on sera tous... *redescendus*.

— Tu ne comprends rien. C'est pour ça qu'il faut qu'on parle de ça maintenant, pendant que toutes nos émotions sont facilement accessibles, pendant que tout est si *réel*.

— Mark, rien de ce qui se passe ici n'est réel.

— Bien sûr que si. Tout ce qu'on ressent, tout ce qu'on voit, c'est réel. C'est dans ton esprit... et ça déverrouille ton cœur avec ces petites clés, ces petites clés comme l'ecsta ou la tequila. Alors, Kirsty, ajouta-t-il en approchant son visage à quelques centimètres de celui de la jeune fille, je te le demande maintenant : qu'est-ce qu'il y a entre nous ?

Gray se mit debout et aida sa sœur à se relever.

— C'est pas le bon moment, mon pote. On doit rentrer.

Mark attrapa la main de Kirsty pour l'obliger à se rasseoir. Elle tomba à terre lourdement. Gray poussa l'épaule de Mark.

— La touche pas, putain !

Il voulut aider Kirsty à se relever, mais Mark se jeta soudain sur ses jambes et le fit s'écrouler sur lui. Le haut du corps de Gray tomba sur Kirsty, qui cria de douleur. Il parvint à se remettre debout et voulut donner un coup de poing à Mark, qui l'intercepta et bloqua sa main. Avec son autre main, Mark tira Kirsty vers lui et referma son bras autour de son cou. Gray attrapa les bras de sa sœur, mais Mark resserra son étreinte. Gray changea de tactique et tira sur le poignet de Mark pour lui faire lâcher prise. Mark donna un grand coup dans l'entrejambe de Gray, manquant miraculeusement ses bijoux de famille. Gray roula sur le dos, puis se releva en position assise, prêt à lancer une nouvelle offensive. Mais il s'arrêta net en voyant le reflet argenté d'une lame dans le clair de lune.

Le cran d'arrêt était posé contre le cou de sa sœur. Mark haletait. Ses yeux étaient exorbités.

— Regarde, lança-t-il à Gray en se passant la langue sur les lèvres. Regarde ce que tu me forces à faire.

Chapitre 35

Lily prend sa douche et s'habille. Son jean bâille un peu. Il faut qu'elle mange quelque chose, mais il n'y a rien dans la cuisine. Elle décide de sortir faire les courses.

Il fait beau aujourd'hui, presque chaud au soleil. Elle met ses lunettes aux verres fumés et apprécie la sensation de chaleur sur son visage. Elle passe à côté du chantier et regarde la fenêtre où une lumière vacille toutes les nuits. De jour, ça n'a vraiment pas l'air dangereux. Elle ne sait pas pourquoi elle a eu si peur l'autre soir. En marchant, ses poumons se remplissent d'air puis se vident, le soleil réchauffe sa peau, ses pieds foulent le trottoir avec assurance. Son esprit se libère de tout ce qu'elle contient depuis cinq jours. Avant la disparition de Carl, elle passait ses journées dans l'attente. Elle ne vivait que pour ses messages, elle s'imaginait les trains qui passaient, elle respirait à peine jusqu'au moment où il rentrait du travail. Mais aujourd'hui, pour la première fois depuis qu'elle est arrivée dans ce pays, elle a l'impression d'être à sa place, même en dehors de la maison, même hors des bras de Carl. Elle est chez elle.

Elle continue sa marche vers le centre-ville et son visage reprend des couleurs. Le sang coule à nouveau pleinement dans ses veines. Elle prend un panier à l'entrée du supermarché et trouve ce qu'elle cherche dans les allées : des paquets de céréales riches en fibres, des briques de soupe, des pizzas, du pain, un paquet de donuts, du lait, du papier toilette, des petits gâteaux, de la pâte à tartiner, du jambon et du fromage, du savon et du shampoing. Pas de salade, pas de légumes, pas de boissons saines : elle n'y toucherait pas. Elle ne prend que ce dont elle a besoin, ce qui lui coupera la faim sans qu'elle ait à cuisiner.

À la caisse, elle sourit à l'employée.

— Il fait beau aujourd'hui !

La caissière lui rend son sourire.

— J'espère que ce sera encore comme ça quand j'aurai fini. C'est un

temps à boire un verre dans un *beer garden* !

Lily n'a jamais entendu l'expression « *beer garden* », mais elle a une petite idée de ce qu'elle désigne.

— J'espère aussi !

Elle attrape les sacs de courses remplis et s'apprête à rentrer chez elle, quand elle repère un nouveau magasin de vêtements. En vitrine, une robe à manches courtes avec un grand jupon plissé en soie verte est exposée. Elle n'y aurait jamais prêté attention avant, c'est une robe de dame, mais elle n'a pas emporté de vêtements d'été quand elle est venue au Royaume-Uni à la fin de l'hiver, seulement des jeans, des pulls et une ou deux robes de soirée courtes et moulantes. Le soleil lui rappelle que le mois de mai approche à grands pas, et elle a pris un peu de l'argent de Carl.

Elle pose la main sur la porte du magasin.

Puis, elle pense à l'avenir, à Carl, qui est probablement mort, à sa solitude, au fait qu'elle va devoir vivre avec cet argent pendant peut-être très longtemps. La paix intérieure qu'elle ressentait jusqu'alors disparaît pour laisser place à l'inquiétude. Elle rentre chez elle lentement. Les sacs lui semblent si lourds, et des nuages sombres viennent obscurcir le ciel.

Elle range le contenu des courses rapidement. Elle mange un donut et boit un verre de Coca. Puis, elle réarrange les coussins du canapé, s'assied et appelle Russ.

— Lily, s'exclame-t-il en décrochant. Comment ça va ?

— Pas très bien.

— Toujours pas de nouvelles ?

— Non, bien sûr que non.

— Bien sûr que non, répète-t-il.

— J'ai parlé à sa mère ce matin.

— C'est un grand progrès !

— Malheureusement non. Elle m'a dit qu'elle n'était pas sa mère, qu'elle n'avait pas d'enfants.

— Je vois...

— Je voudrais que tu l'appelles, s'il te plaît. Pour moi. Fais-toi passer pour quelqu'un de la compagnie d'électricité ou du téléphone. Elle s'est rendu compte, ce matin, lorsqu'elle marchait, si légère et optimiste, que maintenant qu'elle connaît quelqu'un dans ce pays, elle peut lui demander

de l'aide.

— Pose-lui des questions, essaie de découvrir son nom, s'il te plaît.

Russ ne dit rien pendant quelques secondes.

— Je t'en prie.

Elle le laisse réfléchir un peu plus longtemps. Puis il rompt le silence.

— Donne-moi son numéro. Je vais chercher sur Internet, voir s'il y a des résultats, et je te rappelle.

— D'accord, répond-elle, même si elle n'est pas vraiment satisfaite.

Elle voudrait qu'il se contente de faire ce qu'elle lui a demandé, mais elle lui donne tout de même le numéro, raccroche et attend. Elle a mal au ventre à cause du stress et de l'apport en sucre soudain après n'avoir mangé rien d'autre que du pain et du riz pendant trois jours.

Quelques minutes plus tard, le téléphone sonne.

— J'ai tapé le numéro sur Internet et j'ai trouvé une adresse.

— Vraiment ?

— Je suis tombé sur un site de vente entre particuliers. Elle cherchait à vendre un piano à queue, apparemment. L'annonce a été postée il y a deux ans, mais on ne sait jamais.

— Elle habite où ?

— À Riddinghouse Bay, dans le Yorkshire.

— C'est où ?

— Dans le nord. À quatre ou cinq heures de voiture d'ici.

— Quand est-ce qu'on peut y aller ?

— On ?

— Oui, toi et moi.

Russ ne répond plus.

— Il est encore tôt, on pourrait y aller aujourd'hui.

— Mais, enfin, on est dimanche... Je ne sais pas. Je suis avec ma famille. J'ai des choses prévues.

— Quelles choses ?

— Un déjeuner.

Lily inspire profondément pour ne pas se mettre à crier : « Un déjeuner ? Vraiment ? C'est ça, tes choses à faire ? »

— Il est peut-être dans cette maison, avec cette femme.

— Tu as raison.

— J'aimerais pouvoir y aller seule, mais je suis une étrangère, je n'ai

aucune idée de comment faire.

— Ce n'est pas la porte à côté, Lily. Je ne suis pas sûr qu'on puisse le faire en un seul jour.

Il est 11 heures. Elle fait rapidement le calcul dans sa tête. S'ils partent maintenant, ils peuvent y être à 16 heures, rester une heure et revenir avant 22 heures.

— On peut. On sera rentrés pour 22 heures.

— Lily, soupire-t-il. Je suis désolé, vraiment, mais je ne pense pas que...

— Demande à ta femme. Maintenant, s'il te plaît. Dis-lui que ton ami est en danger. Dis-lui que c'est une question de vie ou de mort.

— Je te rappelle dans une minute, d'accord ?

— Oui. Merci, Russ, merci.

Elle raccroche et sourit.

Une heure plus tard, Russ se gare devant chez elle avec son monospace. Lily s'installe avec précaution. C'est sale. Il y a des miettes partout, des sachets vides de nourriture pour bébé, des lingettes usagées et un siège avec des traces de bave à l'arrière.

— J'aurais nettoyé si j'avais su..., s'excuse Russ en enlevant les miettes du siège passager. Désolé.

— Pas de problème. J'ai fait des sandwiches, ajoute-t-elle en lui montrant le sac en plastique qu'elle a apporté. J'ai aussi des donuts, du soda, et même des Pringles !

— Génial ! Moi, Jo m'a donné ça, dit-il en souriant en montrant un Tupperware plein de pâtes crues. Enfin, m'a jeté ça, pour être précis. En me disant : « Voilà ton déjeuner, débrouille-toi ! »

— Elle l'a mal pris, alors, dit Lily en attachant sa ceinture.

— Oui, on peut dire ça, répond-il en allumant le moteur. Elle m'en veut à mort.

— Quand tu rentreras ce soir en lui disant que tu as retrouvé ton ami disparu et que tu es un héros, elle te pardonnera.

— J'espère que tu as raison. Sinon je vais devoir rester au coin pendant un bon bout de temps.

— Au coin ? C'est où ?

— C'est... c'est un endroit où vont les enfants, quand ils font des bêtises. Elle ouvre grand les yeux.

— Sérieusement, Russ ? Ta femme te demande d’aller au coin comme un enfant ?

Il explose de rire, ce qui la fait sursauter.

— Mais non, c’est une expression !

— Pas de coin, alors ?

— Non, non. Mais elle va faire la tronche. Je vais probablement dormir sur le canapé ce soir.

Lily se tait pendant un moment. Puis, elle se retourne vers Russ et observe son profil, son menton fuyant, sa barbe du dimanche, ses mains pâles posées sur le volant.

— Je suis désolée de te causer des problèmes. Merci beaucoup pour ton aide. Tu es vraiment quelqu’un de bien.

— Ce n’est rien, Lily, vraiment, lui dit-il en souriant.

Mais Lily sait bien que ce n’est pas rien, que, pour l’aider, il a dû se disputer avec sa femme, qui a l’air absolument terrifiante. Et elle comprend enfin pourquoi Carl appréciait cet homme courageux sous ses airs insipides.

Chapitre 36

Dès qu'il entre dans le *Hope and Anchor*, Frank sait qu'il y est déjà venu. Cette fois, son cerveau ne plante pas, les connexions restent actives et, oui, il était là. Il y avait une chanteuse aux cheveux blonds, une pianiste, et de la... Il sent l'acidité d'un alcool dans sa gorge. De la tequila. Il y avait beaucoup de tensions, et cette fille était là, celle avec les cheveux châains. Il se souvient de son nom maintenant. Il l'a enfin retrouvé. Kirsty. Et il l'aime. Il l'aime de tout son cœur.

Frank lutte pour rester conscient, pour garder ses pieds ancrés sur le sol, pour ne pas vomir. Il se dirige vers la table qu'ils ont réservée dans une petite salle à l'écart. Il tombe sur sa chaise lourdement. Il ferme les yeux, essaie de s'accrocher à ce souvenir qui lui échappe. Il le retient pendant une ou deux secondes, assez longtemps pour voir ses beaux yeux noisette, son anorak, ses baskets abîmées, son sourire maladroit. Il a tellement mal au cœur qu'il pose ses mains sur sa poitrine et commence à la masser.

Alice n'a rien remarqué. Elle est trop occupée à installer Sadie sur le coussin en poil de mouton sale ramené de la maison, à essayer d'aider Romaine à choisir ce qu'elle veut manger (« Ils ne font pas d'omelette le dimanche, biquette. »), à demander à Jasmine d'enlever ses écouteurs et de ranger son téléphone. Quand elle finit par le regarder, il se sent déjà mieux.

— Bœuf, porc ou poulet ? lui demande-t-elle.

Il se concentre sur le menu et demande à Romaine, qui s'est assise à côté de lui, ce qu'elle a choisi.

— Des pommes de terre sautées.

— C'est tout ?

— Oui, répond-elle en boudant, les bras croisés.

Alice soupire.

— Elle dit que la viande a un goût de sang, sauf si elle est recouverte de chapelure, ou cachée dans un feuilleté au fromage, ou hachée et cuite dans de la sauce tomate.

Frank acquiesce.

— Je voulais prendre comme toi, mais je crois que je vais manger du poulet, finalement.

Romaine hausse les épaules pendant qu'Alice et Frank échangent un regard amusé par-dessus sa tête.

— Fatigué ? articule-t-elle silencieusement.

— Un peu, répond-il en souriant. Mais ça va. Je viens de retrouver l'un de mes souvenirs, mais ce n'était pas comme d'habitude. C'était clair, net. J'ai vu une chanteuse sur cette scène, avec une pianiste. Et la fille aux cheveux châtons. Je me souviens très bien d'elle maintenant, même de son nom !

— Vraiment ? s'exclame Alice, étonnée.

— Oui ! Elle s'appelle Kirsty.

Un voile sombre passe rapidement dans les yeux d'Alice.

— C'est génial ! Waouh ! Bravo, Frank !

— Je sais. Je crois que tu avais raison, tout me revient petit à petit, comme tu l'avais dit.

— Tu te souviens de qui c'est, cette Kirsty ? demande-t-elle d'un air songeur.

— Non. Mais je sais que je l'aimais, beaucoup. Et que...

Il s'interrompt pour poser une main sur son cœur. La douleur est revenue en pensant à cette adolescente au visage si doux.

— Elle me manque énormément.

Alice passe son bras derrière Romaine pour lui caresser l'épaule.

— C'est ta femme ? murmure-t-elle.

— Je n'en sais rien.

— C'est drôle de se dire que tu as peut-être une femme.

Il ne répond pas. Non, ce n'est pas drôle, pas du tout. C'est horrible. Il se souvient de ce que Jasmine lui a dit hier pendant le dîner, qu'il était cruel de ne pas aller voir la police alors qu'une famille l'attendait peut-être, morte d'inquiétude. Jusqu'alors, il n'avait pas vraiment réalisé ce que cela voulait dire. Il avait l'impression de n'avoir jamais rien ressenti pour d'autres personnes que celles assises autour de cette table. Mais maintenant, il sait qu'il a déjà aimé, qu'il a aimé Kirsty.

Alice se force à sourire et retire rapidement la main de son épaule.

La serveuse arrive avec un carnet et, quand Frank se tourne vers elle pour commander, il voit Alice, les yeux vides et embués de larmes.

Alice ne prend pas la main de Frank sur le chemin du retour. Les enfants seraient choqués et, de toute façon, elle n'en a pas envie. Elle sait que la fin de cette histoire est proche. Elle se profile à l'horizon, et elle a l'air cruelle et douloureuse. Alice se voit déjà assise seule dans sa chambre, découpant des cartes pour fabriquer des roses que des inconnus donneront à ceux qu'ils aiment. Elle se voit sur son canapé plein de miettes en train de regarder la télé, entourée de chiens puants et d'adolescents mal lunés. Elle se voit couchée à côté d'un lévrier, se réveillant avec les cheveux sales et emmêlés, sans motivation, pour recommencer ce qu'elle aura déjà fait la veille. Elle voit ce bel homme aux cheveux d'automne, aux yeux doux, à l'haleine chaude et aux mains puissantes quitter sa maison, la laisser reprendre seule cette vie qu'elle aimait bien avant qu'il ne vienne tout chambouler il y a cinq jours. Elle voit la meilleure chose du monde lui être arrachée sans même avoir pu en profiter.

Elle ne parle pas. Sadie claudique à ses côtés. Jasmine a remis ses écouteurs et marche devant eux, l'air perdu et morose (un air très travaillé, suppose Alice). Kai tient la main de Romaine et ils discutent de tout et de rien ensemble. Les mouettes volent et piquent vers l'horizon, où un paquebot géant brille doucement, tellement éloigné d'une ville aussi petite et ancienne que Ridinghouse Bay qu'il semble venir d'une autre planète.

— Ça va, Alice ? lui demande Frank avec un regard inquiet.

— Oui. Je pense, c'est tout.

Il hoche la tête et regarde au loin, avant de se retourner vers elle.

— Elle est peut-être morte, tu sais. Cette fille, Kirsty. C'était peut-être ma petite amie à l'époque, quand j'étais jeune. C'était une adolescente. Il y a peu de chances qu'on soit toujours ensemble, même si on s'aimait en 1993, si c'est la bonne année.

Elle ne sait pas quoi répondre. Kirsty pourrait être n'importe qui : sa femme, sa fille, son premier amour, sa sœur, peu importe. Il l'aime, maintenant. Elle ne peut plus faire comme si le reste de la vie de Frank n'existait pas. Il ne lui appartient pas.

— On en saura plus demain, soupire-t-il. Après ça, je ne suis pas sûr que

tu voudras faire partie de ma vie, que je sois marié ou non.

Elle s'arrête soudainement et se retourne vers lui. Il ne comprend rien, vraiment, vraiment rien.

— J'aurais toujours envie d'en faire partie, d'une façon ou d'une autre. Mais ce ne sera pas réciproque, à mon avis, et c'est ça, le problème.

Chapitre 37

1993

La lame s'enfonça légèrement dans le cou de Kirsty. Elle essayait de tirer sur le bras de Mark pour se libérer de son étreinte.

— Bouge pas ! cria Mark. Lâche mon bras, putain !

Gray se pencha en avant et essaya d'attraper le couteau, mais Mark le fit retomber en arrière d'un coup de pied.

— Tu veux que je la bute ? J'en suis capable.

Gray jetait des regards désespérés vers la maison, espérant que quelqu'un sorte. N'importe qui. Il essaya de se relever. S'il arrivait à atteindre le manoir, à dire à tout le monde ce qu'il se passait, Mark ne la tuerait pas. Il ne pourrait pas.

— T'as pas intérêt à bouger, petit con. Tu restes avec nous, OK ? Sinon, je lui tranche la gorge sans hésiter. Compris ?

Gray hocha la tête. Pour l'instant, tant que la lame s'enfonçait dans le cou de sa sœur, il ferait tout ce que Mark lui demanderait.

— Mais qu'est-ce que tu fous, Mark ? T'es malade !

— Pas du tout, je suis en pleine forme. Tout ça, c'est ta faute. La tienne, et celle de ta petite famille de merde.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Tu le sais très bien. Vous étiez tous là, sur la plage, à parler de moi. Je vous voyais me regarder, me juger, décider si j'étais assez bien votre *petite princesse adorée*. Et j'ai tout fait pour vous, j'ai même fait un *gâteau*. Un putain de *gâteau*. Et vous étiez là, comme si je vous avais déposé une merde fumante sous le nez.

— Quoi ?

— Je suis pas con, *Graham*. Tu m'as détesté dès la première seconde et tu as fait en sorte que tout le monde fasse pareil. Tu les as tous retournés contre moi. Même Kirsty.

Gray ouvrit la bouche pour lui répondre qu'il s'en était chargé tout seul en se comportant comme un gros taré, mais il vit la lame que Mark appuyait de plus en plus fort contre le cou de sa sœur, et les yeux écarquillés de Kirsty remplis de terreur. Il opta pour l'empathie.

— Je suis désolé que tu aies ressenti ça, dit-il calmement. Je suis parfois trop protecteur avec elle. Kirsty n'avait jamais eu de copain avant toi, alors je crois que j'ai eu du mal à me faire à l'idée.

— Et la semaine dernière, continua Mark en criant. Quand je suis venu l'inviter, vous étiez tous debout dans l'entrée comme une bande de gardes du corps demeurés. Tellement vexant. Personne ne m'a jamais traité comme ça de toute ma vie, jamais ! C'était dégueulasse.

— Encore une fois, reprit Gray, réprimant l'envie pressante d'envoyer son poing dans le visage de Mark, je te prie de m'excuser. Kirsty m'avait dit qu'elle se sentait un peu jeune pour avoir un petit ami, mais qu'elle avait peur de te blesser. Elle m'a demandé de te dire qu'elle était malade pour prendre le temps de réfléchir à l'avenir de cette relation. J'essayais simplement de l'aider à y voir plus clair. Je pensais que tu comprendrais, et je ne m'attendais pas à ce que tu essaies de rentrer de force. Ça nous a tous surpris.

— Écoute, mon vieux, grogna Mark. Personne ne me traite comme ça, tu comprends ? Personne ne me prend de haut. Et surtout pas une pauvre petite merde pourrie comme toi.

— Je suis désolé, Mark. Vraiment. Je t'ai mal traité et je te demande de m'excuser. Maintenant, est-ce que tu pourrais laisser ma sœur partir ? Tu lui fais peur.

— Tu sais ce que j'ai vécu, enfoiré ? Tu en as la moindre idée ? Bien sûr que non, pauvre débile. Toi, tu as vécu dans ton petit cocon parfait, avec papa, maman et sœurlette, dans votre petite maison confortable, avec vos dîners au restaurant, vos *excursions*. Excuse-moi d'être tombé amoureux de ta pauvre petite sœur et de ne pas comprendre comment elle peut dire un jour, *dans mes bras*, qu'elle m'aime, et décider le lendemain qu'elle n'est « pas prête » à avoir un copain, continua-t-il en resserrant son étreinte.

Il lui cria dans l'oreille et elle gémit.

— Allez, debout, ordonna-t-il à Kirsty.

— Où est-ce que tu l'emmènes ?

— Je ne l'emmène nulle part. Je *vous* emmène. Lève-toi aussi, connard. Allez !

Gray était paralysé.

Le visage de Mark se déforma sous l'effet d'un profond dégoût et il retira le couteau de la gorge de Kirsty un instant pour lui donner un coup de poing.

— Lève-toi, *putain* !

Gray attrapa le poignet de Mark et il parvint à le contrôler un instant.

— Kirsty, cours ! Sauve-toi !

Elle essaya de s'échapper, mais Mark lui attrapa les cheveux et la tira en arrière. Il réussit à se libérer et à tordre le bras de Gray, pliant sa main vers son poignet de plus en plus violemment. Gray vit la nuit éclater en milliers de pièces noires et rouges quand son os craqua et que la douleur immense piqua sur lui comme un grand oiseau sombre qui l'aurait pris pour proie. Gray regarda son bras, l'angle terrifiant entre son poignet et sa paume, et la bosse osseuse qui se dessinait sous sa peau. Il allait s'évanouir quand la douleur fusa de nouveau et le réveilla comme un électrochoc.

Le couteau de Mark était à nouveau sur la gorge de Kirsty.

— Si tu essaies de t'enfuir, je te casse l'autre, lui cracha-t-il. Bouge ton cul et suis-moi.

Chapitre 38

Ils sont maintenant sur l'autoroute du Nord.

— Comment est-ce que vous vous êtes rencontrés, avec Jo ? demande Lily.

— Ah, c'est une longue histoire, répond Russ.

— Je veux l'entendre.

— Au travail, commence-t-il en souriant.

— Là où tu as aussi rencontré Carl ?

— Non, dans la boîte où j'étais avant. C'était ma chef.

— Ah, c'est pour ça.

— Que... ?

— Qu'elle est aussi autoritaire.

Russ explose de rire.

— Elle n'est pas autoritaire !

— Si ! Elle ne voulait pas que tu me voies hier, elle ne voulait pas que tu m'accompagnes dans le Yorkshire aujourd'hui. Elle t'a jeté des pâtes au visage !

— C'est juste qu'elle est... qu'elle est très fatiguée. C'est normal. En semaine, elle se sent comme un lion en cage.

— Comment ça ?

— Elle voudrait pouvoir sortir. Elle compte les jours jusqu'au week-end, quand je suis à la maison, que je peux m'occuper du bébé et faire des choses avec elle.

Lily frissonne. Elle ne veut pas d'enfants avant ses trente-cinq ans. Carl est d'accord pour attendre tant qu'elle le souhaite. Mais elle comprend mieux cette femme maintenant. Elle aussi s'est sentie « comme un lion en cage » ces derniers temps. Elle aurait été très malheureuse si Carl l'avait abandonnée pendant le week-end pour partir avec une autre femme, même sans bébé. Elle hoche la tête.

— Je comprends. S'il te plaît, dis-lui que je suis vraiment désolée et

reconnaissante. Je vais lui acheter un cadeau.

— Ce n'est pas nécessaire, mais je lui dirai que tu la remercies. Elle n'est pas autoritaire du tout, c'est un ange. C'est la meilleure femme du monde, j'ai tellement de chance d'être avec elle.

— Elle ressemble à quoi ?

— Elle est belle.

Lily se demande s'il la compare à elle ou à lui-même.

— Rousse, les yeux verts... Magnifique.

Le visage de Russ resplendit lorsqu'il parle de sa femme, comme si on lui avait jeté un sort. La même chose arrive à Lily quand elle pense à Carl.

— Tiens, dit-il en lui tendant le portefeuille qu'il a sorti de sa veste douillette. J'ai une photo d'elle. Ouvre.

Elle le prend et regarde à l'intérieur. Sur la photo, on voit une jolie femme qui porte des lunettes et ce qui ressemble à un bébé. Elle lui rend le portefeuille.

— En effet, elle est très belle. Tu as de la chance.

Elle met la main dans la poche de sa doudoune et se rassure en touchant les clés trouvées dans le tiroir de Carl. Elle sent aussi l'un des billets qu'elle a pris avec elle au cas où elle devrait dormir à l'hôtel ou prendre le train pour rentrer. Dans son sac, elle a glissé l'album photo du mariage pour le montrer à la mère de Carl, et d'autres photos de sa famille en Ukraine. Elle espère que cette femme va accepter de leur parler en la voyant sur son perron, qu'elle les invitera à prendre le thé, qu'elle s'intéressera à elle.

— Et toi, comment tu as rencontré Carl ?

— Il ne t'a pas raconté ?

— Non. Il n'est pas rentré dans les détails, comme d'habitude, explique-t-il en riant. Il est revenu d'Ukraine et il m'a dit qu'il avait trouvé quelqu'un de spécial.

Elle lui raconte la conférence en février, le petit boulot qu'elle a pris pour rendre service à sa mère, la première fois qu'elle l'a vu, le coup de foudre.

— Quand est-ce qu'il t'a demandé de l'épouser ? À ce moment-là ?

— Non. Il est revenu la semaine suivante avec une bague, se souvient-elle. C'était le plus beau jour de ma vie.

— Et..., hésite Russ. Comment il est, au jour le jour ? J'ai du mal à l'imaginer dans une vie de famille.

— Il est sensationnel. Il me fait des cadeaux tout le temps, une pâtisserie,

une rose, une broche. Il m'envoie des mots d'amour. Quand il rentre à la maison, il s'occupe de moi, il me fait à manger, il me fait couler un bain. Il me vénère.

— Waouh, réagit Russ en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur avant de changer de file. C'est fou, je n'arrive pas à imaginer.

— Je ne comprenais pas non plus, je n'ai jamais vécu quelque chose comme ça. Il n'était pas amoureux, il était obsédé.

— Ce qui n'est pas... enfin, ça peut être négatif, non ? L'obsession ?

— Tout peut être négatif, Russ.

Il sourit.

— Tu as raison, en effet.

— Moi, je suis très négative.

— Je n'y crois pas.

— Parce que tu ne me connais pas, mais c'est vrai. Ça ne veut pas dire que je n'aime pas m'amuser. J'adore ça. Mais quand je suis seule, tout devient noir.

Russ hoche la tête.

— C'est intéressant.

— Oui, très.

— Ici, les gens essaient toujours d'éviter leur part d'ombre. Il faut être positif tout le temps, sinon c'est un problème.

— Toi, tu es positif.

— Oui, en tout cas, je me force à l'être. Ça ne veut pas dire que je n'ai pas des moments... d'introspection.

— Ce mot... c'est un regard intérieur ?

— Exactement. Je me demande qui je suis, pourquoi je suis là. Je remets tout en question.

Lily prend le temps de réfléchir à ce que Russ lui a dit.

— Je crois que Carl est très négatif, lui aussi, poursuit-elle.

— Oui, tu as probablement raison. C'est aussi ce que je pense.

Elle regarde par la fenêtre de la voiture. Le paysage est une masse floue de champs verts et de ciel bleu, émaillée, de temps à autre, de taches dorées de colza. Elle aperçoit un grand panneau où est écrit « NORD ». Elle pense aux parts d'ombre de Carl, à la façon dont, tout à coup, il se taisait, repoussait la main qu'elle voulait poser sur son épaule, ne répondait plus à ses questions. Elle se souvient de ces nuits où il parlait dans son sommeil,

donnait des coups sans s'en rendre compte, criait. Une fois, il a essayé de l'étrangler. Quand elle s'est réveillée, elle l'a vu penché sur elle, les yeux fermés, les bras en l'air, avant qu'il ne les baisse, pose ses mains autour de sa gorge et commence à serrer, de plus en plus fort. Elle se souvient de ses larmes qui ont commencé à couler, du sang qu'elle sentait battre dans ses tempes. Elle lui a donné un coup de genou dans l'entrejambe, et il s'est réveillé en état de choc. Elle se souvient de l'expression de dégoût total qui a défiguré son visage lorsqu'il a compris ce qu'il venait de faire. Il lui a caressé le cou en s'excusant, expliquant qu'il était perdu dans un cauchemar, l'embrassant, l'enlaçant, puis il lui a fait l'amour avec une tendresse infinie.

Le lendemain, il lui a offert un collier. Un pendentif avec un diamant.

Elle ne sait rien de son enfance, de son passé, de ses cicatrices. Mais elle sait qu'elles sont là.

Quand ils quittent l'autoroute pour Ridinghouse Bay, il fait beau. La voiture est confortable, ils écoutent des chansons agréables, le chauffage souffle de l'air chaud et Russ est de très bonne compagnie. Lily se sent bien avec lui, elle a l'impression de pouvoir tout lui dire. À la sortie d'un virage, ils découvrent la ville : un amas de petites maisons rassemblées le long de l'arc de cercle que forme la baie, des bateaux flottant sur l'eau qui scintille. Ils ne rentrent pas dans la ville et tournent pour emprunter une route sombre qui s'enfonce sous le couvert de grands arbres.

La dame de Google Maps parle :

— Dans quarante-cinq mètres, tournez à gauche. Vous êtes arrivés à destination.

Lily sent le stress monter en elle. Elle attrape la manche de Russ.

— J'ai peur.

— Je suis sûr que tout va bien se passer, et puis on ne sait pas s'il y aura quelqu'un. Peut-être que c'est une fausse piste.

— Ça aussi, ça me fait peur.

Ils quittent la route pour emprunter l'allée qui mène à la maison, mais doivent s'arrêter, car une vieille chaîne rouillée les empêche d'avancer. Lily sort de la voiture, enlève la chaîne et recule pour laisser passer Russ. Elle n'a jamais vu de maison aussi belle de sa vie. Elle est faite de pierres couleur crème, à moins que ce soit du crépi. Elle est habillée de gargouilles et de statues en plâtre, de colonnes striées et de marches qui mènent à une

immense porte en bois sombre avec un heurtoir en laiton au centre. Derrière la maison, la mer s'étend à l'infini sous le ciel bleu roi et les traînées de nuages blancs aux reflets dorés.

Elle s'approche de la voiture en attendant que Russ en sorte.

— Cette maison est incroyable.

— Style géorgien, indique-t-il en époussetant son pantalon pour enlever des miettes de sandwich et en s'étirant. Ou néo-géorgien. Mais mal entretenue.

Elle le suit jusqu'à la porte d'entrée, le cœur battant à tout rompre, serrant le sac avec l'album photo dans sa main. On dirait que la maison est inhabitée, et plus elle s'en approche, plus elle remarque que la bâtisse est en mauvais état. Des fissures courent sur les murs, de la saleté recouvre les fenêtres, et les mauvaises herbes et les feuilles mortes ont envahi les parterres de fleurs.

Ce n'est pas un palais de conte de fées, mais c'est tout de même une très belle maison. Elle ne comprend pas pourquoi Carl ne l'a pas emmenée ici pour partager ça avec elle.

Elle appuie sur la sonnette, et le bruit élégant de tubes de cuivre qui s'entrechoquent retentit. Personne ne vient leur ouvrir ou ne leur demande de patienter. Les lumières ne s'allument pas. Russ appuie de nouveau. Il regarde Lily, fronce les sourcils et essaie encore. Ils continuent pendant cinq minutes, jusqu'à ce qu'il devienne évident que personne ne viendra. Lily plonge alors la main dans sa poche et en sort le trousseau de clés.

— J'ai trouvé ça dans le tiroir de Carl, dit-elle.

Russ le prend et l'observe un instant. Puis, il regarde la serrure de la porte en bois.

— Ça pourrait être celle-là.

Il choisit une grande clé à la forme bizarre – celle que Lily voulait apporter chez le serrurier le lendemain –, l'insère et la tourne. Un cliquetis leur indique que la porte est déverrouillée.

Russ et Lily échangent un regard. Elle hoche la tête. Il ouvre le battant.

Chapitre 39

Ce soir, Alice laisse Frank vaquer à ses occupations. Quand ils sont rentrés du pub, il est allé dans le studio en disant qu'il était fatigué. Elle sait qu'il veut être seul pour réfléchir aux souvenirs qui lui sont revenus aujourd'hui.

Elle monte dans sa chambre et jette un œil à ce que font ses parents. Ils sont assis sur leur beau canapé John Lewis et fixent la télé. Elle sait qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'ils sont en train de regarder. Si elle les appelait pour leur demander ce qu'ils font, ils auraient du mal à lui répondre. Mais même dans le brouillard de leurs mémoires évanescentes, ils se tiennent la main, ils ne se lâchent pas. Ils ne sauraient pas dire qui est le Premier ministre, quel est le jour, le mois ou l'année. Ils ont du mal à se souvenir des prénoms de leurs filles et sont loin de pouvoir dire s'ils ont déjà déjeuné ou s'ils ont quelque chose de prévu pour le dîner. Ils ne connaissent plus rien, pas même les choses cruciales. Mais ils savent qu'ils s'aiment.

Alice lève les yeux de l'iPad et regarde son lit, qui porte encore les marques de la nuit passée. Les draps sont défaits, ridés, ondulés comme le sable d'une plage.

Elle refuse de se repasser le film de ce qui est arrivé. Elle tire violemment sur les draps, les roule en boule et les laisse devant sa porte pour ne pas oublier de les laver dès le lendemain. Elle sort de la literie propre du placard-séchoir et refait son lit avec précision et rapidité. Dans un coin de sa chambre, elle trouve les coussins brodés qu'elle a achetés il y a bien longtemps comme décoration. Elle ne les a jamais utilisés parce qu'elle n'a pas le courage de les enlever et de les remettre tous les matins et tous les soirs, et que ce n'est vraiment pas son genre. Elle les place sur les oreillers, aplatit la couette et observe l'ensemble. C'est joli. Ça ne ressemble pas à un lit où l'on passerait une nuit torride avec un étranger qui pourrait bien être un meurtrier. Ça ressemble à un lit de femme célibataire, un lit pour lire des romans, pour rassurer ses enfants, pour parler à ses chiens, même s'ils ne comprennent pas

ce qu'on leur dit.

Elle entend la voix de ses parents.

— Je t'aime, dit son père.

— Je t'aime aussi, répond sa mère.

— Tu penses qu'on va manger quoi ce midi ?

Frank est allongé sur le dos, les mains posées sur le ventre, les yeux fixés sur les motifs du plafond au-dessus de lui : les toiles d'araignées, les aspérités, les nœuds, les charnières. Son esprit s'éclaircit enfin, et vite. Il sait où il habite, maintenant. Il vit dans un appartement. Il faut descendre un escalier, ouvrir une porte, descendre encore. Il y a un salon droit devant, une chambre sur la droite, une entrée sur la gauche qui mène à une cuisine et une salle de bains. Les murs sont jaunes. Ses chaussures sont derrière la porte : des baskets, des bottes, des chaussures de foot colorées et plusieurs paires marron en cuir avec des lacets. Au-dessus, ses manteaux. Un parapluie. Une table avec des clés. Le plancher est en bois couleur abricot. Le salon est carré, mal rangé, meublé avec un grand canapé crème qui appartenait à sa mère, croit-il se souvenir, et une longue table basse couverte de papiers et de tasses sales. Il y a deux fenêtres à guillotine et, de l'autre côté, il distingue des meubles de jardin en plastique blanc et une pelouse verte.

Il fouille mentalement dans ce nouvel espace pour trouver la trace d'une famille ou d'une femme, mais il n'y en a pas. Il voudrait courir dans la maison pour crier à Alice qu'il est célibataire, mais il doit d'abord en découvrir bien plus avant de lui annoncer quoi que ce soit.

Il se souvient de son travail, dans une école. Il enseigne à des quatrièmes et à des troisièmes. Il a cherché parmi les élèves assis devant lui le visage de Kirsty. Elle n'est pas là, mais il voit le livre posé sur son bureau, le tableau blanc derrière lui, et apparemment, il est prof de maths.

Il n'avait vraiment pas l'impression d'être prof de maths hier soir, au lit avec Alice. Il avait cru pouvoir être n'importe qui, n'importe quoi. Il se sentait plein de vie, brut, à nu. Il aime celui qu'il a été cette nuit-là, mais, avec chaque nouveau souvenir qui lui apparaît, il se sent diminué, circonscrit à être un enseignant vivant dans un appartement sale.

Il entend de la musique traverser la cour depuis l'étage de la maison, les chiens qui aboient, les bruits d'un repas en préparation dans la cuisine. Il voudrait arrêter ces nouveaux souvenirs, dire à sa mémoire d'en rester là, aller se blottir contre Alice dans son lit, redevenir ce Frank vide, énigmatique et démuné qui ne peut pas la décevoir.

Il se lève et ouvre la porte du studio. Il marche dans la cour en chaussettes. Le vent froid du soir lui fouette le visage. Il lève les yeux vers la fenêtre de la salle de bains à l'étage. À ce moment-là, Jasmine apparaît avec son visage pâle, ses cheveux sombres et ses lèvres rouges. Elle le regarde un instant, lui fait un signe de la main, se recule et ferme le rideau.

Frank rentre dans le studio. Il n'a rien à faire ici, il ne le devrait pas, même s'il le souhaite profondément. Ce n'est pas juste pour Alice, pas juste pour ses enfants. La police lui dira qui il est et il pourra aviser à ce moment-là. Il s'écroule sur le lit, lourd, une boule douloureuse dans la gorge à l'idée de les quitter, à l'idée de perdre Alice. Et soudain, il voit un chat roux. Un chat roux qui s'appelle... *Brenda*. Sa petite gamelle sur le sol de la cuisine avec des restes de pâtée sèche. Ce chat roulé en boule sur son canapé crème. *Son chat*, comprend-il avec surprise. Pourquoi appeler un chat « Brenda » ? Puis, il commence à s'inquiéter : qui lui donne à manger, qui s'occupe d'elle ?

Ce nouveau souvenir lui procure la motivation dont il avait besoin. C'est fini. Demain, il saura qui il est.

Chapitre 40

1993

Mark avait enfermé Kirsty et Gray dans une petite pièce rectangulaire remplie de vieux meubles, tout en haut de la maison, sous les combles. La musique était si forte au rez-de-chaussée qu'ils l'entendaient traverser les étages. Elle faisait vibrer la plante de leurs pieds et la vitre de la lucarne. Mark avait facilement pu les emmener au troisième étage sans que personne les remarque. Kirsty était couchée en boule sur un lit et Gray essayait de défoncer la porte, mais c'était une porte ancienne, très résistante, et il n'arrivait même pas à la faire bouger dans son cadre. Il se dirigea vers la fenêtre pour l'ouvrir, mais elle était verrouillée, elle aussi. Il brisa la vitre avec son poing, espérant que quelqu'un, dans le jardin, l'entendrait.

Kirsty se mit à sangloter.

— Kirsty, il est presque minuit, lui dit Gray en s'asseyant à côté d'elle. Et tu te souviens, papa a dit que, si on n'était pas rentrés à minuit, il viendrait ici pour nous coller la honte de notre vie. Il va pas tarder. D'accord ?

Elle hocha la tête et renifla.

— Mais Mark va raconter qu'on n'est pas là, qu'on est partis.

— Papa s'inquiétera et, au bout d'un moment, il viendra nous chercher ici.

— Il sera peut-être trop tard.

Il lui sourit.

— Mark ne va pas nous faire de mal, ne t'en fais pas. Je l'en empêcherai.

— Mais regarde ton poignet ! T'as rien pu faire.

Gray baissa les yeux vers son articulation et observa l'atroce position de sa main par rapport à son bras.

— On ne s'y attendait pas, mais maintenant, on sera prêts, OK ? On sait ce qu'il veut. On va se préparer.

Il se leva du lit et ouvrit les tiroirs des tables de chevet.

— Fouille dans l'armoire. Il y a forcément des trucs qu'on peut utiliser ici.

— Comme quoi ?

— N'importe quoi. Des aiguilles, une brosse à dents, une couverture. On sort tout, et on trouvera un plan après.

De la sueur coulait du front de Gray jusque dans ses yeux. L'adrénaline prenait le pas sur la douleur de son poignet cassé, mais son corps était en état de choc. Il cria de joie en trouvant dans le tiroir du haut une boîte de paracétamol. Les comprimés étaient périmés depuis 1990, mais il n'en avait rien à faire. Il en goba quatre. Il trouva également un guide touristique de la région qui datait de 1988, de vieux billets de train et deux reçus de pressing attachés à des épingles à nourrice. Il déposa délicatement le tout sur la table de chevet et ouvrit le tiroir suivant.

Il découvrit des tablettes d'antidiarrhéiques, un jeu de cartes, des mouchoirs usagés, des briques de jeu de construction, un prospectus du manoir de Sledmere et, au fin fond du tiroir, enroulée sur elle-même, une ceinture fine en cuir qui appartenait à une robe de femme.

Il les déposa à côté de ses autres trouvailles et alla fouiller la seconde table de chevet.

Il y dénicha d'autres objets divers et variés, oubliés là par des invités : des écouteurs, des piles, un magazine de mots croisés, un élastique, un masque pour les yeux Virgin Atlantic et des papiers de bonbons froissés. Il soupira.

— Tu as trouvé quoi ?

— Des cintres en métal, lui répondit sa sœur. Plein.

— C'est bien, ça, grogna-t-il, attendant désespérément que les médicaments fassent effet. Quoi d'autre ?

— Un vieux pantalon d'homme plein de taches et qui pue. Des couvertures. Un sèche-cheveux. Des boules de naphthaline. Un chauffage électrique. Et des chapeaux.

— Bon, commença-t-il en sortant les cintres. Je pense qu'on pourrait lui faire assez mal avec ça. Il faut que tu les défasses. Triture-les un peu... oui, comme ça... jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent. Parfait. Mets-en deux dans tes poches. Tu pourras lui arracher les yeux avec. Fais un plus grand crochet avec celui-là... Voilà. Génial.

Il jeta un coup d'œil au reste de la pièce. Une chaise en bois trônait dans le coin. Il essaya de la soulever d'une main, mais elle était trop lourde pour

pouvoir frapper quelqu'un avec. Il remarqua la lampe de bureau sur l'une des tables. Le socle était très solide, assez lourd pour assommer quelqu'un. Un plan commençait à prendre forme dans son esprit. Il demanda à Kirsty de tenir la lampe pendant qu'il arrachait le fil électrique, puis il poussa la chaise jusqu'à la porte.

— Tu vas te mettre là, lui murmura-t-il rapidement en essuyant la sueur qui perlait sur son front. Prends ça.

Il lui tendit une couverture.

— Quand il entre, tu lui couvres la tête avec, et moi, je m'occupe du reste, OK ?

Kirsty acquiesça, puis prit un air paniqué.

— Et si je le rate ? Si ça se passe mal ?

— Ça ne va pas mal se passer. Et moi, je l'attends avec ça, expliqua-t-il en montrant la lampe. Et ça.

Il désigna le fil électrique et la ceinture.

— Au pire du pire, prends la chaise et frappe-le fort avec, puis attaque-le avec les cintres pour lui faire le plus de mal possible. Utilise tout et n'importe quoi, d'accord ? Le plus important, c'est qu'on réussisse à sortir. Ensuite, on pourra appeler de l'aide. Il faut qu'on se batte comme des bêtes, Kirsty. *Comme des bêtes.*

Elle hocha la tête, l'air peu convaincu. Il la prit dans ses bras et serra fort.

— Je t'aime, Kirsty. Quoi qu'il arrive, il faut que tu le saches. Tu es la meilleure sœur du monde. Je suis super fier de toi. Et je t'aime.

Elle appuya sa tête contre son torse et il posa son menton sur sa tête et regardant le plafond. Les médicaments n'agissaient pas. Son poignet lui faisait extrêmement mal. Il avait l'impression que l'on enfonçait des milliers d'aiguilles dans tout son bras. Il voulait s'allonger sur le sol et pleurer. Mais il devait rester aux aguets. Il devait protéger sa sœur.

Ils entendirent du bruit derrière la porte et ils se mirent en position. Kirsty grimpa sur la chaise et déplia la couverture. Gray se rangea sur le côté, tenant fermement la lampe de sa main gauche. La douleur avait disparu.

Chapitre 41

— Bonjour ! crie Lily en s’avançant lentement dans l’entrée de la grande maison. Y a quelqu’un ?

Russ la suit, cherchant un interrupteur. Il en trouve un et, quand il appuie dessus, un grand lustre en cristal s’allume, révélant un réseau complexe de toiles d’araignées.

— Waouh, s’exclame Lily.

C’est un vrai manoir, à l’image des beaux bâtiments du centre de Kiev, ceux où s’installent les banques et les compagnies d’assurance. Quatre portes donnent vers l’intérieur de la maison : des doubles battants à gauche et à droite, et deux petits derrière l’escalier. Au-dessus du lustre, une coupole en verre permet à Lily d’apercevoir les nuages rouge et or de la fin d’après-midi. Ça sent fort le renfermé, mais pas l’humidité. Elle ouvre la double porte de droite, qui mène à un grand salon. Les meubles sont élégants, quoiqu’un peu vieux, et des cartons à moitié remplis jonchent le sol. Si l’on traverse la pièce, une petite porte ouvre sur un vestibule, où se trouvent un vase avec des fleurs fanées recouvertes de poussière et un fauteuil en velours rouge rongé par les mites. Ensuite, ils passent dans une pièce magnifique, complètement vitrée, avec une structure en fer forgé. Ils y découvrent des palmiers desséchés et un sol de rocaille poussiéreux, des caoutchoucs en pot et des arbustes morts. Une forte odeur de terre et de moisissure les saisit. Dans un coin, ils avisent un très bel ensemble de meubles en rotin, une table basse avec un plateau en verre, des lampes aux abat-jour troués. Ce devait être une pièce splendide, lorsqu’elle était entretenue, pour lire et contempler les plantes.

Sur la gauche, une porte mène à une cuisine tout en longueur, dont les cinq fenêtres donnent sur le jardin. Elle a été décorée dans les années 1970 : elle comporte un plan de travail en Formica couleur rouille, des luminaires suspendus orange et des tabourets à l’assise en plastique alignés le long d’un bar. Le tout est recouvert d’une couche de graisse et de poussière. Ils passent à nouveau dans le hall et commencent l’exploration de l’autre côté du

manoir : une grande salle à manger, une petite pièce avec des fauteuils en cuir et un bar construit dans un angle, des toilettes avec un évier en porcelaine peinte et une chasse d'eau à chaîne.

Ils se retrouvent une nouvelle fois dans l'entrée.

— Je crois que personne n'habite ici, dit Russ.

— Mais cette femme a répondu au téléphone !

— C'est vrai, mais regarde cette maison... C'est sûr, elle est abandonnée.

— Il faut continuer.

Elle met la main sur la rambarde en acajou et regarde vers les étages. La cage d'escalier ferait bonne figure dans un vieux film américain, avec ses deux grandes spirales qui s'élèvent vers la coupole en verre. Le premier étage contient quatre grandes chambres et le deuxième, deux petites. Elles ne sont pas fermées à clé, mais elles sont toutes vides. Au dernier étage, cependant, la porte est verrouillée. Lily lance un regard appuyé à Russ, qui essaie de l'ouvrir. La poignée grince, mais la porte ne bouge pas.

— Bonjour ! crie Lily à travers la porte. Madame ! C'est Lily ! Je vous ai parlé ce matin au téléphone. Vous êtes là ? Madame !

Elle colle son oreille contre le battant, mais n'entend rien.

— Enfonce-la.

— Quoi ?

— Enfonce cette porte, s'il te plaît.

— Je ne peux pas faire ça, Lily. C'est un délit. Je pourrais être arrêté. Je pourrais...

Lily le pousse et se précipite sur la porte.

— Lily ! s'écrit-il en essayant de l'attraper, mais elle l'évite.

La porte est solide, mais pas impossible à ouvrir. Elle se jette dessus à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle sente un hématome qui commence à se former sur sa hanche. Elle change de tactique et lui donne des coups de pied de toutes ses forces, ce qui fait trembler ses rotules.

— Lily, arrête ! Tu ne peux pas faire ça.

— Mais si ! lui lance-t-elle, hors d'elle. Mon mari est peut-être dans cette pièce. Ou quelqu'un d'autre. On a fait cinq heures de route, je ne pars pas sans avoir vu ce qu'il y a à l'intérieur.

Elle se remet à frapper la porte et remarque que Russ se place à ses côtés.

— OK, alors allons-y ensemble. Un... deux... trois.

Ils donnent des coups de pied dans la porte en même temps, jusqu'à ce

que, enfin, ils entendent un craquement. Ils redoublent d'efforts. La porte commence à bouger. Un dernier coup, et elle s'ouvre.

Russ cherche l'interrupteur. Il l'actionne, et ils s'avancent dans la pièce.

Chapitre 42

Vers 18 heures, Alice aperçoit Frank derrière la porte de la cour. L'air s'est brutalement rafraîchi et son souffle se transforme en nuages brumeux en quittant son corps.

— Salut, dit-il en frottant ses mains l'une contre l'autre. Il fait froid, non ?

— Installe-toi devant le feu. Tu veux boire quelque chose ? Du thé ? Du vin ?

— En fait..., commence-t-il avant de s'interrompre, les yeux baissés. Je ne voulais pas te déranger, je sais que tu es très occupée à cette heure-ci, mais je voulais m'excuser, et aussi te remercier pour ce déjeuner incroyable. C'était vraiment très gentil. J'ai fait quelque chose pour toi.

Il lui tend un morceau de bristol de la taille d'une carte postale. Elle observe le papier un instant, regarde Frank, et baisse à nouveau les yeux sur ce cadeau.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Apparemment, je ne dessine pas trop mal, répond-il, l'air gêné.

— C'est super beau !

Frank lui a donné un petit croquis de ses trois chiens sur la plage, avec le mot « merci » calligraphié en dessous. Il a utilisé des pastels secs pour colorer la mer derrière eux et les guirlandes lumineuses au premier plan.

— J'espère que ça ne te dérange pas, mais j'ai utilisé ce que j'ai trouvé dans les tiroirs du studio.

— Non, bien sûr que ça ne me dérange pas. Frank, c'est magnifique. Tu es vraiment doué.

— C'est assez bizarre, en fait. Je voulais absolument te donner quelque chose, mais je n'avais rien, et je sais qu'après-demain, on ne se reverra peut-être plus jamais. J'avais peur de ne plus avoir l'occasion de te rendre ce que tu m'as offert. J'ai vu un crayon et, tout à coup, j'ai ressenti l'envie irrépressible de dessiner. Alors, je me suis assis, et mes mains savaient

exactement quoi faire. Au fur et à mesure, j'ai vu les chiens apparaître sur le papier. Je sais dessiner !

— C'est indéniable !

— C'est drôle parce que, juste avant, je venais de me souvenir de mon métier. Et ça n'a rien, mais alors rien à voir avec ça, continue-t-il en montrant le bristol du doigt.

— Et qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle, le souffle court.

— Devine.

— Comptable.

— Non, mais pas très loin. Je suis prof de maths.

— Non ? C'est pas vrai !

— Si, dans un collège.

— Incroyable. Où ça ? Tu te souviens du nom de l'école ?

— Non, mais je me souviens de l'uniforme : des blazers noirs, des pulls noirs avec une bordure rouge, une cravate rayée noir et rouge, et un écusson avec un château et une sorte de tourelle.

Alice sourit.

— Je t'imagine assez bien, en fait. Si on l'avait su plus tôt, tu aurais pu me rembourser en donnant des cours particuliers à Kai.

— Je peux toujours le faire, je peux commencer maintenant !

Alice rit franchement.

— Je ne suis pas sûre que ça passe très bien comme idée d'activité pour un dimanche soir. Mais si tu reviens du commissariat demain, j'accepte volontiers !

Frank acquiesce, puis soupire.

— Je me suis souvenu d'autre chose, Alice.

Elle se mord la joue et attend avec angoisse qu'il lui annonce qu'il a une femme et des enfants.

— Je suis à peu près sûr d'être célibataire.

Elle ne s'attendait pas à ça.

— Pourquoi ?

— Je me suis souvenu de mon appartement, j'ai vu l'intérieur, toutes mes affaires, et il n'y avait pas la moindre trace d'une femme. Par contre, j'ai un chat. Brenda.

Alice sent un poids dans sa poitrine disparaître et son cœur irradie de bonheur. Cet homme, cet étranger si spécial, cette personne qui l'a fait se

sentir comme elle ne pensait plus jamais l'être, est un prof de maths célibataire qui vit avec un chat.

— Brenda ? demande-t-elle en explosant de rire.

— Mais oui ! C'est... surprenant !

— Je ne te le fais pas dire !

— Et maintenant, je m'inquiète pour elle.

— Brenda ?

— Oui. Je vis tout seul, elle doit avoir faim.

— Oh, ne t'en fais pas, les chats se débrouillent toujours. Elle trouvera quelqu'un pour la nourrir.

— Tu penses ?

Son visage est tellement inquiet qu'Alice ne peut pas s'empêcher de le prendre dans ses bras.

— Ne t'inquiète pas, lui murmure-t-elle à l'oreille. S'ils te coffrent demain, j'irai la chercher chez toi et je la ramènerai ici, d'accord ?

— Le chat d'un meurtrier ? Tu es sûre ?

— Je n'ai aucun problème avec les animaux de criminels.

Il se détache de son étreinte et la regarde intensément, de la tête aux pieds. Elle se sent complètement vivante.

— Tu es géniale, lui dit-il.

— Non, pas du tout. Crois-moi, demande à n'importe qui, je suis vraiment stupide.

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

— Parce que c'est vrai. Regarde-moi, regarde cette maison. C'est le chaos, et, tu sais...

Elle hésite en repensant à des souvenirs douloureux.

— Les gens de l'aide sociale à l'enfance sont venus me voir. Deux fois.

Il la regarde avec des yeux ronds.

— C'est vrai. Une fois à Londres, pour Kai et Jasmine. Une sale fouineuse, l'une des mères de l'école, avait décidé que je ne les élevais pas bien et qu'il y avait des gens chez moi qui n'auraient pas dû y être. Ils arrivaient souvent à l'école en retard le matin parce que je ne parvenais pas à me réveiller assez tôt, parce que j'étais hyper déprimée. Parfois, il n'y avait rien à manger à la maison et je les envoyais à l'école avec des repas limites. Voilà. Et tout ça, c'était vrai. J'étais une mauvaise mère. Je les adorais, mais je m'en occupais très mal. Après, j'ai compris, j'ai tout changé. Je suis allée

chez le médecin, j'ai commencé un traitement, je me suis débarrassée de certains de mes amis, j'ai conservé les meilleurs, rangé l'appartement, et j'ai pu garder mes enfants, mais je suis passée à deux doigts de la catastrophe. C'était...

Elle ferme les yeux et avale difficilement sa salive.

— C'était le pire moment de ma vie. Mais on s'en est sorti. Et c'est là que, comme je suis vraiment, vraiment débile, je me suis retrouvée enceinte, encore. D'un type qu'aucune autre femme n'aurait approché. Un vrai malade. Ça tombait vraiment à pic, pile quand ça commençait à aller mieux. J'ai fait une dépression périnatale, j'avais mon nouveau bébé et un mec macho au possible qui disait à mes enfants ce qu'ils devaient faire, porter, penser.

Elle marque une pause et dégage ses cheveux de son visage.

— On s'est enfuis. Je n'ai rien dit au père de Romaine. J'avais tout préparé, continue-t-elle en désignant la maison. J'ai attendu qu'il soit à l'hôpital pour sa cirrhose, parce que, bien sûr, il était alcoolique... Après, il a arrêté de boire assez longtemps pour obtenir le droit de voir Romaine régulièrement, et il l'a kidnappée.

Sa voix tremble.

— C'était un vrai cauchemar. Mais il est parti en Australie, il a trouvé une autre bonne femme, et il a eu un gosse avec elle, ce qui était une vraie bonne nouvelle pour nous. Les choses se sont calmées, jusqu'au jour où la maîtresse de CP de Romaine a décidé qu'elle était une enfant négligée.

— Non !

— Si. Parce que, parfois, je ne lui brossais pas les cheveux le matin, parce qu'elle avait des taches sur son pull, parce que j'étais en retard pour aller la chercher le soir, parce qu'elle se faisait dessus et pleurait, et parce qu'un jour, elle a parlé d'un film d'horreur à l'école qu'elle avait regardé en cachette dans la chambre de Kai un soir où je n'étais pas là. Parce que... parce que je n'étais pas assez présente. Parce que je suis une mère de merde. Les services sociaux n'ont jamais rien fait, mais ils sont venus à la maison. Je leur ai raconté que son père l'avait enlevée... Tu sais qu'il l'a gardée dans une chambre d'hôtel pendant presque deux semaines ? Et qu'il la laissait toute seule la moitié du temps alors qu'elle avait à peine trois ans ! Quel connard... J'étais furieuse contre l'école, contre cette pauvre petite maîtresse avec son putain de crucifix autour du cou, qui ne savait rien sur rien. Dès que j'y allais, je faisais un scandale. J'étais devenue cette mère-là. Celle qui les faisait tous

flipper et dont ils parlaient en réunion.

Elle s'arrête et se prend la tête dans les mains un instant.

— C'était vraiment pas facile. Pas du tout. Je voulais vendre la maison et changer de ville, peut-être aller vivre dans les Hébrides extérieures, le plus loin possible de tous ces gens-là... C'est à ce moment que j'ai rencontré Derry. Elle a tout remis à l'endroit. Elle s'est occupée de l'école pour moi, elle m'a aidée pour que la dyslexie de Romaine soit reconnue, elle a tout arrangé. Je crois que j'aurais pas tenu le coup sans elle. Franchement.

Pendant tout ce monologue, Frank l'a fixée sans presque rien dire.

— Je te trouve encore plus incroyable maintenant.

— Je ne t'ai pas encore dit que j'ai couché avec Barry.

— Barry ?

— Tu sais, le locataire louche qui offrait des chocolats volés à Romaine. Celui qui est parti sans payer ses deux mois de loyer et en me laissant son chien. Je t'ai donné sa veste sur la plage.

Il hoche la tête.

— Eh bien, j'ai couché avec lui. Alors qu'il était vraiment dégueulasse. Mais je l'ai fait quand même. Parce que je suis conne. Je l'ai toujours été, et ce n'est pas près de changer.

— Et moi, du coup, tu me places où dans tout ce tissu de conneries ?

— Plutôt haut, je dirais. Très haut, même. Imagine, si les services sociaux ou les mères de l'école en entendaient parler. J'accueille un type qui ne se souvient de rien, sauf d'avoir peut-être tué quelqu'un. Dans mon studio. Et dans mon lit.

Elle secoue la tête et rit durement.

— Au moins, tu n'es pas marié. Ça, ç'aurait été le putain de pompon.

Frank pose ses mains sur les épaules d'Alice et la regarde droit dans les yeux. Elle a l'impression d'être une plaie à vif. Elle pourrait continuer : les coups d'un soir, les week-ends perdus, la dégradation du rôle de mère. Elle fait toujours des erreurs. Mais ça suffit pour le moment, elle lui a dévoilé le pire d'elle-même. Elle ne veut pas le quitter demain en lui donnant une fausse idée de qui elle est. On n'est pas une sainte parce qu'on accueille des chiens abandonnés ou des étrangers perdus. S'ils découvrent qu'il n'a rien fait de mal, qu'il est vraiment un prof de maths banal avec un chat nommé Brenda et qu'il peut reprendre sa vie où il l'a laissée, s'il décide de la revoir, elle veut qu'il sache tout. Il ne peut pas revenir ici en s'attendant à trouver un ange,

quelqu'un qui pourra le sauver. Parce qu'elle n'est capable de sauver personne.

Il caresse son visage, ses joues, ses pommettes. Elle attend qu'il parle, mais il ne dit rien. Il passe ses mains dans sa nuque et lui embrasse le front, longuement. C'est un baiser de rédemption, comme s'il la délivrait de ses péchés, comme s'il les aspirait. Elle se sent faible et douce. Elle lui prend les mains.

Ils entendent du bruit derrière la porte de la cuisine. Un chien, et un autre chien, puis une enfant.

— Il est l'heure de manger ou quoi ? demande Romaine. J'ai faim !

Alice lâche les mains de Frank et se recule sans le quitter des yeux. Elle se tourne vers Romaine.

— C'est normal, tu n'as mangé que des patates ce midi.

— Je peux te faire un bagel, si tu veux, propose Frank.

Romaine écarquille les yeux.

— Oui, s'il te plaît ! Mais n'oublie pas de le couper avant !

— Je n'oublierai plus jamais grâce à toi.

— Je m'en occupe, intervient Alice en ouvrant la boîte à pain. Assieds-toi, Frank.

— Non, lui répond-il en attrapant le pain et en commençant à le couper. Je veux le préparer. Ça me fait plaisir, vraiment.

Romaine attrape le morceau de carton.

— C'est toi qui as dessiné ça, Frank ?

— Oui, c'est lui qui a fait ça, mon cœur.

— C'est trop beau ! Tu pourras dessiner pour moi ? Tu peux me dessiner ? Et dessiner maman ?

— Avec plaisir ! Je termine ça et je fais ton portrait.

Alice est adossée au plan de travail, les bras croisés, et elle observe cet homme dans sa cuisine qui prépare à manger à sa fille, avec un chien à ses pieds qui attend, plein d'espoir, qu'un morceau de jambon ou de poulet tombe au sol. Sa place est ici, se dit-elle soudainement, catégoriquement. Peu importe qui il est, ce qu'il a fait. *Sa place est ici.*

Tout à coup, elle se rappelle que, le lendemain, elle l'emmènera au commissariat et qu'ils ne se reverront probablement jamais. Elle se retourne vers le frigo et sort une bouteille de vin.

Chapitre 43

1993

Tout s'était très mal passé.

Kirsty avait réussi à mettre la couverture sur la tête de Mark, mais, du coup, Gray ne pouvait plus le voir, et il l'avait frappé avec la lampe sans lui faire vraiment mal. En quelques secondes, Mark avait réussi à se dégager et avait plaqué Kirsty sur le lit. Gray s'était jeté sur lui, l'avait ceinturé de son bras valide et essayé de le tirer en arrière, mais Mark était beaucoup plus fort – même quand ses deux bras étaient opérationnels, Gray ne faisait pas le poids – et il l'avait envoyé bouler presque sans effort.

Gray tituba en arrière jusqu'à la porte, que Mark n'avait pas eu le temps verrouiller. Il posa sa main sur la poignée et la tourna.

— Si tu sors de cette chambre, je la tue.

Gray s'arrêta net.

— Vous n'avez vraiment rien compris, tous les deux. Vous ne partirez pas d'ici. La fête est terminée, tout le monde est rentré.

— Notre père va bientôt arriver, articula Kirsty, le souffle coupé.

— Ah, ce cher Tony. Il est déjà passé. Je lui ai dit que vous étiez partis il y a une heure.

— Il va prévenir la police. Ils viendront ici, ils trouveront la drogue. Ils t'arrêteront.

— Je n'en suis pas sûr, Gray. Je lui ai dit que vous étiez partis à la plage avec de nouveaux amis, que vous étiez complètement défoncés.

Il força Kirsty à s'asseoir en la tirant par les bras, puis se retourna vers Gray.

— Assieds-toi, lui ordonna-t-il en lui montrant un endroit sur le lit à côté de lui. Vite.

Le couteau était à nouveau pressé contre le cou de Kirsty. Gray soupira et s'approcha. Mark le tira sur le matelas et se releva d'un bond. Il avait trouvé

le fil que Gray avait arraché de la lampe et il l'utilisa pour les attacher ensemble. Kirsty et Gray étaient maintenant dos à dos.

— Mon poignet ! cria Gray. Fais gaffe à mon poignet, putain !

Mark jeta un regard attendri au bras de Gray.

— Désolé pour ça, je ne me rends pas compte de ma force, parfois.

Et il serra encore plus le fil, sans quitter Gray des yeux, qui se mit à crier. Il avait l'impression qu'on enfonçait des clous dans la moelle de ses os. C'était comme si toutes les douleurs qu'il avait ressenties dans sa vie étaient réunies en une seule sensation d'une violence inimaginable.

— Crie tant que tu veux, répliqua Mark en vérifiant ses nœuds. Personne ne t'entendra.

Il se recula pour regarder son travail.

— Voilà. Ça devrait vous empêcher de jouer aux cons.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda Gray d'une voix blanche. C'est quoi, ton plan ?

Mark fit mine de réfléchir un moment.

— Hmm, bonne question... Je n'ai pas encore décidé. Je reviens vers vous dès que j'en sais plus.

De la sueur coulait sur les sourcils de Gray, sur les côtés de son visage, et il avait du mal à supporter la douleur du fil qui appuyait sur son os cassé. Quand Kirsty bougea un petit peu, il hurla.

— Désolée, lui murmura-t-elle.

Pendant ce temps, Mark faisait les cent pas, comme s'il réfléchissait à un plan machiavélique. D'un coup, il vint s'asseoir devant Kirsty. Gray sentit le souffle de sa sœur s'arrêter et son dos se raidir. Il ne pouvait pas voir ce qu'il se passait, mais il entendait tout.

— Non, Mark, le somma-t-elle.

— Laisse-la tranquille ! T'as pas intérêt à la toucher !

Il sentit le corps de Kirsty frissonner et se cabrer.

— Arrête, s'il te plaît, le supplia-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Je la touche, Graham, lui répondit Mark d'une voix calme. Je touche son corps.

Gray tressaillit et réprima une violente envie de vomir.

— Laisse-la tout de suite ! La touche pas, ou je te défonce.

Mark éclata de ce rire un peu efféminé que Gray ne pouvait pas

supporter.

— Vraiment, Graham ? Je caresse sa gorge en ce moment. Très doucement, du bout des doigts. Je crois qu'elle aime bien. Oui, elle adore ça. On dirait qu'elle ronronne !

Un feu vif et ardent brûlait en Gray. Il léchait les murs de sa conscience, faisant fondre son bon sens. Il voulait tuer cet homme. Le détruire. Le planter, le frapper, piétiner son crâne jusqu'à ce qu'il explose, shooter dans sa tête et sa poitrine, l'écraser, le lapider, le décapiter, l'estropier, le mutiler jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un tas informe de chair et d'os.

— Kirsty, je me demande pourquoi tu es venue ici ce soir.

— J'avais envie de m'amuser, expliqua-t-elle d'une voix tendue.

— C'est pour ça aussi que tu m'as dit que tu m'aimais, sur la plage ? Parce que ça t'amusait ?

— Non. Je l'ai dit parce que je ne savais pas quoi répondre d'autre. C'était la première fois que je sortais avec quelqu'un et je ne savais pas ce que j'étais censée faire.

— Eh bien, j'espère que ça te servira de leçon, ce qui se passe ce soir. On ne dit pas aux gens qu'on les aime si ce n'est pas le cas, Kirsty. Ce n'est pas gentil, de mener les gens en bateau. Au fait, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Gray, je suis en train de tripoter les seins de ta sœur. Ils sont vraiment pas mal. Encore mieux que ce que j'avais imaginé. Deux belles poignées.

Gray sentait Kirsty se débattre. Il était aveuglé par la rage et il essaya de se calmer en inspirant profondément. La colère n'allait pas l'aider à trouver une solution. Il déplaça légèrement ses mains en ignorant la douleur intense et commença à faire jouer le fil. Il était très serré, comme il s'y attendait, mais, s'il trouvait le côté qu'il avait arraché, il réussirait peut-être à faire quelque chose.

— Les hommes sont des êtres sensibles, Kirsty, même si peu de gens le savent. C'est facile de nous blesser. Et tu m'as blessé gravement. Dès que je t'ai vu, je suis tombé amoureux, je te l'ai dit. C'était comme un coup de foudre. Et que tu te comportes comme tu l'as fait, que tu fasses preuve d'un total irrespect pour mes sentiments, c'est comme si tu avais perdu toute humanité, tu vois ?

Une grande secousse parcourut le corps de la jeune fille.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Gray en criant.

— J'ai mis ma main entre ses jambes, Graham, dit-il d'un ton enjoué.

Juste... entre... ses... jambes. Oh, oui. Et elle aime ça, je peux te le dire. Elle aime vraiment, vraiment ça. Ça, c'est ce qui arrive aux gens qui n'ont pas le moindre respect pour les autres.

Il leur parlait comme une sorte de prof pervers.

— Mmmm, oui, gémit-il atrocement.

Gray essayait de défaire le nœud de plus en plus vite. Il voyait la lampe de bureau là où il l'avait laissée. Il pourrait faire quelque chose, s'il réussissait à se détacher. Kirsty avait compris ce qu'il essayait d'entreprendre et l'aidait du mieux possible.

Mark gémit encore et Kirsty frémit. Gray ne pouvait pas le laisser faire ça, sinon leurs vies seraient finies, pour toujours.

Il ne quittait pas la lampe des yeux. Il commença à sentir le fil se relâcher, enfin. Mark lui parlait, lui disait à quel point sa sœur appréciait ce qu'il faisait, qu'elle mouillait beaucoup, mais il n'écoutait pas. Il devait se concentrer. Oublier la douleur. Oublier la main de Mark entre les jambes de sa sœur. Se détacher, se libérer, attraper la lampe et l'abattre de toutes ses forces sur la tête de Mark. Pour qu'il arrête, qu'il arrête, qu'il arrête...

Chapitre 44

Lily fait le tour de la pièce des yeux. C'est une grande chambre rectangulaire avec un plafond incliné et deux lucarnes. Un lit à baldaquin, sur la gauche, présente de beaux draps en coton blanc et des coussins en satin. Il vient d'être fait et pas un pli ne vient troubler la surface brillante de la couverture. L'air ne sent pas le renfermé et le papier peint bleu canard parsemé chrysanthèmes semble assez récent. La moquette est neuve et moelleuse, et on note la présence d'un dressing. De l'autre côté de la pièce, il y a un petit coin-cuisine, deux fauteuils crème, un bureau avec une lampe et une porte qui mène à une salle de bains privative. On dirait la chambre d'un *bed and breakfast* haut de gamme. L'ensemble n'a rien à voir avec les autres pièces de la maison.

— C'est étrange..., dit Russ. Mais je crois qu'on a trouvé le repaire de la femme mystère.

— Je ne comprends pas pourquoi, dans une maison aussi immense, quelqu'un voudrait vivre dans cette petite pièce.

— Pour faire des économies de chauffage ?

Elle s'avance et commence à fouiller. La personne qui vit ici est propre et ordonnée. Et la femme à qui elle a parlé au téléphone avait l'air de correspondre à cette description. Elle ouvre une armoire et un parfum de jasmin envahit la pièce. Les vêtements rangés à l'intérieur sont de très bonne qualité. Des pantalons faits sur mesure sont accrochés à des cintres en bois, des pull-overs en laine douce, parfaitement pliés ; des sacs à main avec des chaînes dorées, des mocassins à glands et de petits escarpins vernis à brides sont soigneusement disposés.

— Cette femme doit être très élégante, lance-t-elle à Russ, qui inspecte le bureau. Très classe, comme Carl. Et aussi très méticuleuse. C'est sa mère, il n'y a pas de doute. Tu as trouvé quelque chose ?

— Je crois que la personne qui vit ici est partie très récemment en emportant ses affaires.

— Pourquoi ?

— Plusieurs tiroirs et une boîte à bijoux sont complètement vides.

Les stores ne sont pas fermés, et Lily remarque que la nuit commence à tomber. Elle voit Russ regarder l'heure sur son portable. Ils ont atteint leur but. Elle a probablement fait fuir cette femme ce matin en l'appelant. La maison est vide. Il faut que Russ parte, il doit aller retrouver son bébé, sa femme et dormir huit heures avant de retourner au travail le lendemain.

— Rentre, Russ, lui dit-elle en s'asseyant sur la chaise tournante du bureau. Il est tard.

— Et toi ?

— Je vais rester ici, dans cette belle chambre.

— Mais, Lily, je ne peux pas... C'est une grande maison. Tu vas être toute seule. Comment est-ce que tu vas revenir à Londres ? Je ne pourrai pas venir te chercher...

— J'ai de l'argent. Plein. Je réussirai à rentrer toute seule.

— Mais tu ne sais même pas où on est !

— Si. On est à Ridinghouse Bay. J'ai mon téléphone, j'ai de l'argent. S'il te plaît, Russ, je voudrais que tu rentres chez toi, avec ton bébé et ta femme.

— Mais s'il t'arrivait quelque chose...

— Il ne va rien m'arriver. La maison est sûre. La seule personne qui peut entrer, c'est cette femme. Et elle n'a pas l'air de quelqu'un de dangereux, ajoute-t-elle en montrant la chambre.

— Tu as raison, dit-il en souriant. Mais je me sentirais mieux si tu dormais à l'hôtel.

— Je veux passer la nuit ici, lui dit-elle fermement.

Après une pause, Russ expire longuement.

— OK. Je dois partir.

— Je sais, vas-y.

— Tu es sûre ?

— Absolument.

Il sourit et s'avance vers elle.

— S'il te plaît, appelle-moi demain matin pour que je sache que tout va bien.

— D'accord.

— Et si tu as peur pendant la nuit, appelle-moi aussi. Je garderai mon téléphone dans la chambre. S'il y a des bruits bizarres ou quoi que ce soit...

N'hésite pas.

Elle rit face à son air si sérieux.

— Je te le promets.

Il ouvre les bras et elle s'avance vers lui. Ils échangent une étreinte longue et sincère.

— Tu as laissé des choses dans la voiture ?

Elle fait signe que non.

— D'accord, alors j'y vais.

Elle le prend dans ses bras une fois de plus et il sort de la pièce, refermant la porte doucement derrière lui.

Lily se rassied sur la chaise pivotante et fait un tour complet. Elle s'arrête face au miroir en pied, qui lui renvoie son reflet. La voilà en train de se dévisager, le regard vide, si loin de chez elle, perdue. Elle pense à son appartement dans le Surrey, au chantier d'à côté avec ses bâches en plastique qui claquent au vent et la petite lumière étrange. Elle pense à demain, quand elle ira explorer les rues de la vieille ville, et aux réponses qu'elle trouvera peut-être enfin.

Mais, par-dessus tout, elle s'imagine se faire réveiller cette nuit par les douces caresses de son mari, sa main posée sur sa joue éclairée par un rayon de lune, son visage au-dessus du sien, un sourire aux lèvres. « Tu m'as trouvé. Tu m'as cherché partout et tu m'as trouvé. »

Chapitre 45

Alice pose le dessin sur sa table de chevet et l'observe un moment. Elle l'adore. C'est un petit croquis d'elle et Romaine, dans les bras l'une de l'autre. Elles ont posé dans la cuisine, pendant dix minutes, et il a réussi à capturer ce moment à la perfection. Les splendides boucles de Romaine, ses bras potelés, son sourire un peu tordu. Les longues jambes d'Alice, le mouvement de ses cheveux jetés en arrière, le glamour fatigué de son visage. Et surtout, il a réussi à représenter l'amour qui les unit, leur complicité. Toutes les deux, elles s'entendent à merveille. Elles vivent au même rythme et voient la vie de la même façon. Si Romaine avait trente ans de plus, elles seraient probablement les meilleures amies du monde. Et c'est ce que souligne le joli dessin de Frank : Alice et Romaine, amies pour la vie.

Il a passé la soirée avec eux, calé entre Romaine et Kai sur le canapé, à regarder un quelconque top 50 à la télé. Quand Alice est venue chercher sa fille pour la mettre au lit (bien trop tard, comme d'habitude), Frank était déjà parti se coucher. Le dessin est tout ce qui restait de lui, avec un petit mot où il avait griffonné : « Parti au lit, école demain ! Bonne nuit ! »

Elle s'était sentie déçue, mais aussi soulagée. Bien sûr, il n'allait pas dormir avec elle ce soir. D'ailleurs, elle avait stratégiquement disposé ses coussins anti-amants sur son lit. Mais il lui manque. Elle prend le dessin et passe doucement ses doigts le long des traits. Elle se trouve belle : svelte, le visage fin, les yeux vifs. La voit-il de cette façon ? Non pas comme une mère au foyer avec une bouée autour du ventre, une tignasse tigrée et des poches sombres sous les yeux, mais comme une femme qui n'aurait rien à envier à Catherine Deneuve ?

Elle soupire et tourne la tête, imaginant Frank dans le studio, sur son lit, peut-être nu. Puis, elle imagine le même studio demain soir, vide, froid, fermé à clé. La vie reprendra son cours normal. Qui sait combien de temps elle devra attendre avant de tenir à nouveau un corps d'homme contre le sien ? Quelles sont les chances pour une mère célibataire qui vit avec ses trois

enfants dans une petite ville de bord de mer isolée, qui ne sort de chez elle que pour promener ses chiens sur la plage et attendre à la sortie de l'école, de rencontrer un homme à peu près potable qui voudrait coucher avec elle ?

Elle reprend ses esprits au moment où elle pose la main sur la poignée de la porte de la cour. Elle fait un pas en arrière et inspire profondément.

Kai arrive derrière elle.

— Coucou, mon beau.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ferme à clé. Et toi ?

— Rien, j'allais chercher de l'eau.

Il remplit son verre au robinet de l'évier.

— Ça va ? lui demande-t-il en lui jetant un regard inquiet.

— Oui, oui.

— Tu as l'air..., hésite-t-il en détournant le regard. En colère.

Elle rit.

— En colère ?

— Oui, enfin, pas vraiment, mais préoccupée. C'est à cause de lui ? demande-t-il en désignant la cour du menton.

— Lui ?

— Oui, à cause de toute cette histoire d'amnésie. Tu l'aides beaucoup.

— C'est vrai, c'est un peu bizarre de l'avoir ici, à la maison.

Elle s'avance vers son fils et lui pose la main sur la nuque.

— Mais demain, ce sera fini. Il va partir, et tout redeviendra comme avant.

— Et c'est ce que tu veux ?

Elle le regarde brusquement.

— Tu veux que tout redevienne comme avant ?

— Je crois. Enfin, c'est...

— Moi, je l'aime bien, l'interrompt-il. Si on découvre qu'il n'a tué personne. Ou même s'il l'a fait, d'ailleurs !

— D'accord, dit-elle en souriant.

— Bonne nuit, maman, murmure-t-il en la prenant dans ses bras. Je t'aime.

— Moi aussi, mon chat.

Elle lui donne un baiser. Il lui sourit et remonte dans sa chambre, la laissant seule dans la cuisine, perdue entre le bruit du réfrigérateur, la

pénombre et ses chiens.

Chapitre 46

1993

Le fil était assez lâche pour que Gray puisse sortir ses mains. Mais il résista à la tentation de le faire afin d'élaborer un plan.

— Maintenant, je découpe le tee-shirt de ta sœur avec mon couteau. Mais ne t'inquiète pas, je fais très attention. Je ne veux pas lui faire de mal, en tout cas, pas tout de suite.

Gray frissonna en entendant le bruit du tissu qui se déchirait et en sentant Kirsty se figer.

— Eh bien ça, c'est vraiment... waouh. Jamais vu de nichons aussi beaux, franchement. T'as déjà vu les seins de ta sœur, Graham ? l'interrogea-t-il sur le ton de la conversation, comme s'il lui demandait s'il avait regardé tel ou tel film. C'est vraiment dommage que tu ne puisses pas voir ça. Ça vaut le détour.

Gray respira profondément pour calmer le feu qui menaçait de s'emparer de lui. Il sortit lentement sa main valide du fil et tâtonna pour trouver l'un des cintres en métal que Kirsty avait mis dans sa poche arrière plus tôt. Elle se déplaça légèrement pour lui faciliter la tâche, ce que Mark interpréta comme un signe de plaisir de la part de la jeune fille.

— Je crois que ta sœur commence à vraiment s'amuser aussi, Graham. Allez, on enlève tout maintenant.

Gray sentit les mains de Mark dans le dos de sa sœur tandis qu'il essayait de défaire son soutien-gorge. Mais il éprouvait des difficultés.

— C'est la première fois que tu défais un soutif, Mark ? se moqua Gray.

— Ferme ta gueule, gros débile.

— Non, je suis sérieux. Tu n'as pas l'air d'avoir l'habitude. Et en fait, vu que tu te comportes comme un putain de gros malade, je me demande si ce n'est pas ta première fois tout court.

Il sentit ses mains quitter le dos de Kirsty et, une seconde plus tard, il était

devant Gray, le visage déformé par la haine. Mark le gifla de toutes ses forces.

— Ferme ta putain de gueule.

Et à ce moment-là, Gray sortit son poignet cassé du nœud, se releva d'un coup et frappa le crâne de Mark avec le crochet du cintre, qui s'enfonça dans sa chair. Il vit les mains de Mark chercher cette griffe improvisée et le sang jaillir entre ses doigts. Il attrapa le socle de la lampe sur le sol, le souleva et l'abattit vers Mark, qui l'intercepta et commença à le tirer. Gray sentit le disque de métal quitter sa main délicatement, comme une fleur que l'on cueille au milieu d'une prairie.

— Merde, cria Mark en tenant la lampe, du sang dégoulinant sur son visage. Qu'est-ce que tu as fait ? Putain, mais qu'est-ce que tu as fait ?

Sa voix n'était plus aiguë comme d'habitude. Elle était devenue une sorte de râle grave.

— Kirsty, la porte ! Cours ! Vas-y !

Il aperçut le visage de sa sœur baigné de larmes quand elle se jeta sur la porte, tenant d'une main les lambeaux de son tee-shirt, l'autre main glissant quelque chose dans sa poche.

— Cours !

Mark laissa tomber la lampe et tituba à travers la pièce en attrapant le bras de Kirsty au passage, qui réussit néanmoins à s'engouffrer dans l'embrasure de la porte et à la claquer sur le bras de Mark, qui s'arrêta net. Il cria et l'ouvrit avec violence, se jetant à la poursuite de la jeune fille comme un animal blessé. Gray les suivit. Kirsty dévalait les marches deux à deux. Elle glissa, tomba lourdement avant de réussir à se relever, mais elle avait perdu un temps précieux qui permit à Mark de regagner du terrain. Il se jeta sur elle et la plaqua au sol. Il commença à défaire son soutien-gorge, son pantalon, et le sang qui coulait de son crâne ouvert gouttait sur la poitrine de la jeune fille. Gray l'attrapa par le col et essaya de le tirer en arrière, mais il n'avait pas assez de force et Mark le repoussa facilement. Kirsty profita de cette diversion pour donner un grand coup de pied entre les jambes de Mark, qui se plia de douleur.

— Salope, cria-t-il en se tenant l'entrejambe. Grosse pute !

Gray attrapa la main de Kirsty et ils se mirent à courir en criant au secours, au cas où il y aurait encore quelqu'un dans la maison.

— Non ! s'écria Gray alors qu'ils se dirigeaient vers l'entrée. Ce sera

fermé à clé.

Ils traversèrent le hall en sprintant pour sortir par la porte du jardin. Gray se retourna pour voir combien d'avance ils avaient et découvrit avec horreur le visage de Mark à seulement quelques centimètres du sien. Il pouvait percevoir son souffle brûlant dans son cou. D'un coup, il se sentit projeté à terre et toucha le sol lourdement, sa mâchoire craquant contre les carreaux. Il eut le souffle coupé. Mark était assis sur lui. Ses mains se posèrent sur son crâne, soulevèrent sa tête et la cognèrent violemment sur le sol. Gray eut l'impression que son cerveau rebondissait dans sa boîte crânienne. Ses oreilles bourdonnaient et son ouïe diminuait progressivement.

Il entendit sa sœur crier, puis un silence terrifiant s'installa. Mark eut un soubresaut puis s'affaissa d'un coup. Sa sœur ne criait plus, elle se tenait au-dessus d'eux et respirait très vite, très fort.

Elle tenait dans sa main un couteau ensanglanté, celui de Mark, qui gouttait sur le sol blanc immaculé. Gray et Kirsty se mirent à courir ensemble. Ils sortirent dans le jardin et traversèrent, main dans la main, la splendide pelouse éclairée par la lune.

Chapitre 47

Lily n'a pas complètement fermé les stores, hier soir, et la lumière diffuse de l'aube entre doucement dans la pièce. Il est 5 h 51. Elle n'a dormi que quelques heures, trois ou quatre probablement. Elle était concentrée sur l'étrange vacarme du bord de mer. Les mouettes qui criaient comme des enfants possédés, les renards gémissant comme si on les éventrait, et les vagues qui, en se jetant contre les rochers et en se retirant, bruissaient comme les murmures et les lamentations d'une foule lointaine.

Elle repousse la couverture fine dans laquelle elle a dormi et s'assied sur le lit. Elle se sent abrutie de fatigue et d'étrangeté, assaillie par les images des rêves improbables qu'elle a faits pendant la nuit. Elle replie la couverture méticuleusement et la range dans le placard où elle l'a trouvée. Puis, elle refait le lit, tire sur la housse de l'oreiller pour lui redonner sa forme parfaite de la veille. Elle retire un cheveu sombre et le fait tomber par terre. Elle ne voudrait pas que cette femme si élégante pense qu'une intruse sale a dormi dans son magnifique lit blanc.

Elle sort une canette de Coca de son sac et la boit en quelques gorgées. Puis, elle avale les restes des donuts. Elle demeure assise quelques instants, se sentant renaître.

Son téléphone vibre.

Bonjour. Fais-moi signe quand tu reçois ce message. Russ.

Elle lui répond :

Salut. Je suis toujours dans la maison, tout va bien.

Il lui envoie un smiley souriant, ce qui la fait rire. C'est un homme bon. Elle s'empêche de lui répondre la même chose. Ce serait trop.

Elle marche jusqu'à la fenêtre et ouvre complètement le store. Elle n'en

revient pas. Tout est rose. La mer, le ciel, l'herbe, les arbres. Même les mouettes qui volent dans l'azur voilé. Elle observe les pelouses scintillantes qui descendent en terrasse vers la plage, les statues claires qui peuplent le jardin, les murs anciens couverts de lierre et de plantes grimpantes, les petites mares et le cadran solaire.

C'est un vrai paradis. Elle voudrait pouvoir partager cette vision idyllique avec sa mère et ses amis d'Ukraine. Elle fait quelques photos avec son téléphone, mais aucune ne capture la beauté majestueuse de cet endroit.

Hier soir, elle a continué à fouiller dans les affaires de la femme, mais n'a rien trouvé qui la lie à Carl. Des vêtements, des bijoux, des menus de restaurants, un appareil photo sans batterie, des cartes de visite, des reçus de carte bancaire. Elle les emportera avec elle pour les montrer aux commerçants, obtenir des informations sur celle qui vit dans le grand manoir blanc sur la falaise. Elle leur posera aussi des questions sur Carl.

Mais avant ça, elle veut explorer un peu plus la maison. Elle attend que le soleil soit complètement levé, que le rose se soit transformé en or, puis en un bleu vif, avant de sortir de la chambre du grenier et de descendre dans l'entrée sur la pointe des pieds, en tenant fermement un coupe-papier dans sa main.

Carl a-t-il grandi ici ? A-t-il joué dans ces pièces magnifiques et roulé dans l'herbe verte de ces jardins ? Est-ce qu'il tapait ses chaussures pleines de sable contre les marches du perron avant de courir dans la cuisine et de supplier qu'on lui donne des gâteaux ? Elle a trouvé des laisses sur le portemanteau, alors elle s'imagine Carl enfant, jouant sur la plage avec un gros chien.

Elle inspecte la maison pendant une heure. Elle fouille les tiroirs du salon, mais n'y trouve que des allumettes déjà utilisées, des décorations de Noël cassées, des piles déchargées et des fusibles. Elle ouvre les cartons, qui ne contiennent que des couverts et des verres à vin, des livres de poche et des paquets de bonbons.

Russ l'appelle à 8 heures.

— Comment ça se passe ?

Le son de sa voix réchauffe le cœur de Lily.

— Tout va bien, je fouille encore un peu la maison, et ensuite j'irai faire un tour en ville.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Non, rien du tout. Que des trucs sans intérêt. Des livres, des verres..., soupire-t-elle. C'est étrange qu'une maison contienne si peu d'indices, non ? Il y a tellement de choses ici, mais rien de personnel.

— Oui, c'est vrai.

— Et toi, ça va ? demande-t-elle en le visualisant en train de marcher d'un bon pas dans la rue, vêtu d'un costume, jusqu'au métro.

— Je vais bien, merci.

— Et ta femme ? J'espère qu'elle n'était pas trop énervée quand tu es rentré.

— Non, ça allait. Je suis arrivé une heure plus tôt que prévu, elle était contente. Le bébé avait été adorable et elle avait bu un verre de vin, donc...

— Super, je suis heureuse pour toi. Merci encore.

— De rien, c'est normal. J'aime bien conduire, de toute façon.

— Tu conduis très bien.

Il rit.

— Merci, je dirai ça à Jo !

— Oui, dis-le-lui.

Elle voudrait continuer à discuter avec cet homme chaleureux, gentil. Elle n'a jamais rencontré de gens comme lui avant. Elle voudrait lui dire qu'il est spécial et que Jo a beaucoup de chance.

— Eh bien, bonne journée, Russ. Je dois y aller.

— Je te rappellerai plus tard.

— D'accord.

Elle se sent si seule une fois qu'elle a raccroché. La maison s'élève tout autour d'elle dans un silence inquiétant. Petit à petit, elle commence à entendre le bruit des voitures qui passent sur la grande route. Lundi matin. La ville se réveille.

Elle retourne dans la chambre au grenier et prend ses affaires.

Chapitre 48

— Je t’accompagne.

Alice prépare le déjeuner des enfants dans la cuisine.

— Où ça ?

— Déposer Romaine à l’école.

— Pourquoi ?

— Pour lui dire au revoir. À Derry, aussi. Et à Daniel. Et puis..., hésite-t-il, je voudrais passer un petit peu plus de temps avec toi.

Alice lui sourit et pose la main sur son bras.

— T’es mignon.

Elle détache un morceau de film plastique pour emballer le bagel de Romaine. Elle espérait que Frank se serait réveillé ce matin avec sa mémoire intacte, qu’il aurait passé la porte en lui annonçant : « C’est bon, je n’ai tué personne ! Et je sais où j’habite ! Je reviendrai demain avec mon chat et mes affaires et on pourra commencer notre vie ensemble ! »

— Pas mignon, non. Terrifié et triste.

Elle s’arrête et le regarde.

— Je sais. Moi aussi.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

Elle rougit et se retourne pour finir de préparer le repas de Romaine.

Il ne lui demande pas pourquoi, heureusement.

Elle décide de laisser les chiens à la maison. Elle ne veut pas que ses derniers instants avec Frank soient dérangés par des crottes fumantes à ramasser sur le trottoir froid.

Elle demande à Jasmine et à Kai de descendre pour dire au revoir à Frank avant de partir, et ils sortent de la maison à 8 h 40. Le ciel est magnifique, sans un seul nuage, et le soleil de platine réchauffe déjà l’air. Romaine tient la main de Frank, qui porte son déjeuner dans l’autre. Le sac qui contient son repas est décoré d’une image d’Olaf de *La Reine des neiges* et il a l’air si petit

dans la grande main de Frank. Sans les chiens pour les retarder, ils arrivent à l'école quelques minutes en avance. Derry lui lance un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? lui demande-t-elle en regardant ostensiblement sa montre.

— Rien, rien...

— Bonjour, salue-t-elle Frank d'un ton morne.

Il sourit en lui faisant un signe de tête.

— Vous partez aujourd'hui ?

— En effet. Ça fait déjà presque une semaine. Il est grand temps.

Elle acquiesce.

— Je me disais qu'on pourrait aller boire un café tous les trois avant votre départ.

Alice et Frank acquiescent. Tout est bon pour rester ensemble un peu plus longtemps.

— Je regarderai mes e-mails après 9 heures. On verra si le rédacteur de *La Gazette* répond.

— Bonne idée, approuve Alice. On ne sait jamais. Selon ce qu'ils disent, on ne devra peut-être pas aller au commissariat.

— S'ils répondent, leur rappelle Derry.

— S'ils répondent..., murmure Alice en écho.

Ils savent que c'est leur dernière chance.

Les portes de l'école s'ouvrent et les enfants s'y engouffrent. Alice aperçoit la maîtresse de l'année dernière, sa pire ennemie, qui la regarde et dévisage Frank avec un air méprisant. Alice voudrait la gifler. Derry pose sa main sur son bras pour la calmer.

— Je les emmène en classe. Je vous rejoins dans deux minutes.

— C'est quoi, son problème ? demande Frank en prenant Romaine dans ses bras pour lui dire au revoir.

— Elle me déteste, répond Alice en haussant les épaules. Et je suis sûre que quelqu'un qui n'a rien à faire de sa pauvre petite vie a dû raconter à l'école que j'accueille un homme louche chez moi. Ce qui lui donne une nouvelle raison de me traiter comme une merde.

— Je suis désolé, soupire Frank.

— Non ! s'écrie-t-elle d'une voix plus forte que prévu. Ne sois pas désolé, s'il te plaît. C'est son problème, pas le tien, pas le nôtre. Nous sommes bons. Enfin, nous étions bons...

Sa voix se brise.

— C'est vrai.

Il lui prend la main et la serre fort, juste devant l'école, juste devant la maîtresse. Et Alice serre la sienne.

Ce lundi matin, le café est très calme. Deux autres mères de l'école sont assises en terrasse, buvant de grandes tasses de café en fumant. L'une d'elles a un Yorkshire terrier sur les genoux. À l'intérieur, une jeune mère avec son bébé dans un landau et deux couples de personnes âgées n'ont pas enlevé leurs manteaux et se réchauffent avec leurs tasses de thé. Ils ont une conversation paisible que brisent régulièrement des moments de silence contemplatif. Frank, Derry et Alice commandent des cafés et des feuilletés au bacon avant d'aller s'asseoir.

— Bon, commence Derry en accrochant son manteau rouge et son écharpe au dos de sa chaise et en allumant son téléphone. On va voir si le gentil rédacteur en chef a répondu.

Elle charge ses e-mails, fronce les sourcils et éteint son portable.

— Rien, pour l'instant, mais il n'est que 9 heures. Je réessaierai plus tard.

Une grande femme séduisante entre dans le café, et ils se retournent tous pour la regarder. Elle est très jeune et a un visage aux traits marqués. Ses cheveux sombres sont attachés. Elle porte une doudoune noire légère, un jean et des bottes à talons hauts. Elle s'avance vers le comptoir, un sac en plastique dans la main.

— Excusez-moi, est-ce que vous pourriez m'aider, s'il vous plaît ? demande-t-elle d'une voix forte, avec un accent d'Europe de l'Est prononcé. Je cherche quelqu'un. C'est une femme élégante, de cinquante ou soixante ans, qui vit dans le manoir sur la falaise. Vous la connaissez ?

Alice et Frank échangent un regard.

— Vous parlez de Kitty ? lui demande le serveur.

— Je ne connais pas son nom.

— C'est la seule personne qui correspondrait... La grande maison blanche ?

— Oui, voilà.

— Ça doit être Kitty, alors. Une femme très élégante.

— Exactement !

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je ne sais pas, répond-elle avec empressement. Tout, j’imagine. Je suis la femme de son fils, et...

— Dans ce cas, ce n’est pas elle, l’interrompt-il. Kitty n’a pas d’enfants.

La jeune femme s’arrête net. Ses épaules s’affaissent un instant, puis elle se redresse et sort quelque chose du sac. C’est un album photo. Elle l’ouvre et le passe au serveur.

— Vous connaissez cet homme ?

Frank et Alice retiennent leur souffle pendant que le serveur observe les photos.

— Non, je suis désolé. Je ne l’ai jamais vu... C’est votre mari ? demande-t-il en lui rendant l’album.

— Oui, c’est mon mari. Il a disparu mardi dernier. Il m’avait dit que cette femme, Kitty, était sa mère. Vous savez où elle se trouve ?

— Kitty ? Alors ça, pas du tout. Ça fait des années que je ne l’ai pas vue. Vous savez, cette maison, c’est sa résidence secondaire, ajoute-t-il. Il paraît qu’elle vit dans un vrai manoir le reste du temps. À Harrogate.

— Mais je l’ai appelée ici hier et elle a répondu ! s’exclame-t-elle

La jeune femme est de plus en plus agressive et le serveur fait un pas en arrière.

— Écoutez, je ne suis pas devin... Peut-être qu’elle est là, peut-être pas. Je n’en sais rien.

Alice jette à Frank un regard affolé.

— Son mari a disparu..., lui murmure-t-elle rapidement. Est-ce que tu penses que...

Elle doit voir les photos de l’album.

— Est-ce que c’est Kirsty ? siffle-t-elle. Frank ? Est-ce que c’est elle ?

— Je ne crois pas, lui répond-il, l’air paniqué. Je ne sais pas.

Alice se lève et s’approche de la jeune femme, qui se retourne quand elle pose sa main sur son épaule. Elle lui lance un regard glacial.

— Excusez-moi, j’ai entendu votre discussion et, enfin, je me demandais...

Elle se tourne vers la table où Frank et Derry sont assis et les contemplant avec des yeux ronds.

— Vous ne reconnaissez pas cet homme, par hasard ?

La jeune femme suit des yeux la direction indiquée et jette à Frank un regard méprisant.

— Non. Je ne l’ai jamais vu de ma vie.

Alice pousse un petit soupir de soulagement. Elle n’aurait pas pu supporter de devoir dire au revoir à Frank là, maintenant, de le voir partir avec cette femme hostile et si jeune... Autant le laisser avec la police.

— Merci. Enfin, il y a tout de même quelque chose d’étrange. Cet homme est arrivé ici mardi dernier, tard dans la nuit. Il est venu de Londres en train, et il avait complètement perdu la mémoire. Mais il y a deux jours, il s’est souvenu de cette maison, celle dont vous parlez. Il pense qu’il vivait là avant.

La femme a abandonné son expression d’impatience dédaigneuse et fixe Alice, la bouche ouverte.

— Ah..., hésite-t-elle en regardant à tour de rôle Alice et Frank.

— Est-ce que vous voudriez bien venir vous asseoir avec nous un instant ? Il y a peut-être un lien entre tout ce qui nous arrive, non ?

La jeune femme acquiesce et suit Alice jusqu’à la table, l’album photo serré contre sa poitrine.

— Au fait, je m’appelle Alice. Voici ma meilleure amie, Derry, et voilà Frank. Enfin, c’est comme ça qu’on l’appelle, puisqu’on ne connaît pas son vrai nom.

Alice désigne une chaise à la jeune femme, qui s’assied.

— Je m’appelle Liljana, mais tout le monde m’appelle Lily.

— D’où venez-vous ?

— De Kiev, en Ukraine.

— Mais votre mari est anglais ?

— Oui, il s’appelle Carl. Enfin...

Elle s’arrête pour les regarder tous droit dans les yeux.

— Je ne connais pas son vrai nom non plus.

Elle rit nerveusement.

— Quand il a disparu, je l’ai déclaré à la police, qui m’a appris qu’il utilisait un faux passeport et que personne ne s’appelle Carl Monroe, en réalité. Deux hommes sans nom, c’est étrange.

Alice frissonne. Elle sent que, derrière cette histoire, se cache quelque chose de terriblement mauvais. Deux hommes sans nom. C’est bien plus qu’étrange.

— C’est lui, dit Lily en ouvrant l’album photo au milieu de la table. Mon mari.

Alice observe la photo d’un homme élégant aux cheveux sombres, aux

yeux perçants, portant un costume parfaitement ajusté.

Frank y jette également un œil et, une seconde plus tard, il se lève, sa chaise tombant derrière lui. Son visage est livide, et il se couvre la bouche avec les mains.

Alice lui attrape le bras.

— Frank ? Frank, qu'est-ce qu'il y a ?

Chapitre 49

1993

Gray et Kirsty dévalèrent les jardins en terrasses et les allées escarpées qui descendaient vers la mer. La cime des arbres cachait la lune. Ils étaient plongés dans le noir et couraient à l'aveugle.

Kirsty répétait sans cesse la même chose.

— Je l'ai tué, putain, Gray ! Je l'ai tué ! Merde !

Gray essayait de la rassurer, à bout de souffle.

— On sait pas ! On n'en sait rien ! Cours !

Il la tenait pour l'empêcher de s'écrouler. Elle était en pleine crise de nerfs.

Il jeta un coup d'œil derrière eux. Il entendait le souffle terrifiant de Mark dans le bruissement des feuilles au-dessus de leurs têtes et ses bruits de pas enragés à chaque vague qui venait s'écraser contre la falaise. Il se souvenait du poids de son corps sans vie, mais il ne croyait pas à sa mort.

Ils étaient arrivés au bout du terrain, là où un portillon en métal s'ouvrait sur un long escalier en bois branlant accroché à la falaise. La lune apparut enfin et tout se mit à scintiller. Gray prit un instant pour regarder son corps et sa sœur. Ils étaient couverts de sang, les cheveux emmêlés, et les vêtements de Kirsty étaient déchirés. Ils avaient l'air de sortir tout droit d'un film d'horreur. Ils descendaient avec difficulté les marches glissantes pour atteindre la crique en contrebas quand, soudain, ils entendirent derrière eux la respiration saccadée d'un homme et le bruit de pas précipités, aussi terrifiants que les rochers qui s'étendaient sous leurs pieds. Le cauchemar avait quitté l'imagination déchaînée de Gray pour devenir réalité.

— Plus vite, dit-il à Kirsty dans un souffle. Allez !

Les pas se rapprochaient de plus en plus. Gray et Kirsty arrivèrent en bas de l'escalier. Ils se hissèrent sur les rochers mouillés, dans les embruns glacés, qui les trempèrent jusqu'aux os. Ils distinguaient du mouvement sur la

plage, le faisceau d'une lampe torche et une silhouette qui se déplaçait de façon saccadée.

— Papa, murmura Gray. Regarde, Kirsty, c'est lui.

Gray se retourna brièvement pour regarder derrière eux. Une ombre titubait sur les rochers.

— Papa ! cria-t-il de toutes ses forces, avant de se remettre en mouvement. Papa !

Le rayon fin et distant de la lampe les éclaira. Il les avait repérés.

La petite silhouette sur la plage leur cria quelque chose, mais le bruit des vagues le couvrit.

— Papa ! hurla Kirsty.

Ils se déplaçaient encore plus vite, galvanisés par la présence de cette personne qui courait dans leur direction.

Ils arrivaient sur les derniers rochers quand la silhouette les y rejoignit, les aveuglant momentanément. Quand il reconnut son père, le cœur de Gray se calma enfin.

Tony avait l'air hors de lui.

— Vous deux ! leur cria-t-il. Nom de Dieu, je vous ai...

Il s'arrêta quand il remarqua l'apparence de ses enfants, le tee-shirt déchiré et taché de sang de Kirsty, et l'expression de terreur pure figée sur leurs visages. Soudain, il aperçut Mark derrière eux.

— Toi ! rugit-il. Qu'est-ce que tu as fait ?

Mark s'immobilisa. Il était à trois mètres d'eux. Pendant un instant, le monde sembla s'arrêter de tourner. Même la mer se tut en préparant la prochaine vague. Puis, Mark courut vers Kirsty, droit sur elle, l'attrapa par la taille et, avant que Gray ou Tony ne puissent faire quoi que ce soit, se jeta avec elle dans l'écume bouillonnante, entre les rochers, dans les ténèbres des lames noires.

— Non ! cria Tony.

— Kirsty !

Ils se lancèrent à leur poursuite. Pour Gray, le choc fut immense. L'eau glacée lécha son corps blessé et la mer l'avalait dans une étreinte rugissante. Il entendit la voix de son père et nagea dans sa direction. Il le guidait, et Gray le suivait en plaquant son mauvais bras contre son corps. Son père lui montra du doigt deux petites silhouettes qui étaient en train de traverser la baie. Mark nageait très vite et emportait Kirsty avec lui.

— Il faut les rattraper ! lui cria Tony.

— Mon poignet est cassé, hurla Gray dans le chaos. Je ne peux pas nager. Son père resta muet un moment.

— Sors de l'eau ! Maintenant !

Gray regarda, impuissant, les silhouettes de Mark et de Kirsty s'éloigner. Son père se lança dans un crawl effréné et disparut dans les vagues. Gray retourna vers les rochers et se hissa difficilement hors de l'eau. Il resta un moment sur le dos, incapable de bouger. Son cœur battait à tout rompre. Son poignet palpitait et le faisait terriblement souffrir. Il parvint à s'asseoir. Il les chercha du regard, mais ils avaient complètement disparu. Il se releva avec difficulté et traversa à nouveau les rochers, manquant de tomber à chaque pas, jusqu'à ce qu'il retrouve le sol ferme et commence à courir. La plage était vide. Il entendait, au loin, la musique des bars de la ville, des rires haut perchés, une voiture qui freina soudainement. Il se retourna vers les lumières du manoir de Kitty. La mer semblait vide.

— Au secours ! cria-t-il dans la nuit. À l'aide !

Il courait comme un fou en hurlant désespérément.

Soudain, il vit une forme sortir de l'eau et ramper sur le sable. Elle resta échouée, immobile pendant un moment, avant de se remettre à ramper. Gray accéléra et s'écroula, à bout de souffle, près de Tony.

— Papa ! Où est Kirsty ?

Son père ne lui répondit pas, mais il roula sur le côté et replia ses jambes. Puis, il se mit de nouveau sur le dos et attrapa sa poitrine à deux mains avant de commencer à la masser.

— Merde... merde, haleta Tony.

Gray observa la mer, les grandes vagues qui déferlaient comme des rouleaux compresseurs et s'épalaient en écume à ses pieds. La surface de l'eau déchaînée scintillait. Un paquebot naviguait à l'horizon et un avion traversait silencieusement le ciel. Gray fixait avec intensité les formes mouvantes de la mer, espérant de tout son cœur apercevoir Kirsty.

— Papa, lève-toi ! Je la vois pas... Allez, papa !

Mais son père se tenait toujours la poitrine et Gray remarqua qu'il commençait à respirer de façon irrégulière.

— Allez, relève-toi !

Son regard se perdit à nouveau dans l'immensité noire.

— Je... je ne peux pas... respirer, hoqueta Tony. Mon... cœur...

— Oh non ! s'exclama Gray en donnant un coup de pied dans le sable. Merde, papa, putain...

Il jeta un regard vers la route, les bâtiments de la ville, la promenade. Il repéra un couple avec un chien. Ils se tenaient par la main.

— À l'aide ! cria Gray. Au secours, s'il vous plaît !

Il savait pertinemment qu'ils ne pouvaient pas l'entendre. Le couple continua à marcher dans la douce ignorance du drame qui se déroulait sur la plage. Gray se rassit et essaya de mettre son père dans la position latérale de sécurité, qu'il avait apprise chez les scouts, mais il ne pouvait pas faire grand-chose avec un seul bras. Il dégagea les mains de son père de sa poitrine et commença un massage cardiaque, en comptant les secondes à haute voix, mais ça ne pouvait fonctionner qu'à deux mains. Il se retourna et cria encore et encore en direction du couple sur la promenade. Puis, il se mit à pleurer.

— Papa, larmoya-t-il, je ne peux pas le faire ! Je ne peux pas ! Papa, merde, dis-moi quoi faire ! Qu'est-ce que je dois faire ?

Le corps de son père était rigide et il avait replacé ses mains sur sa poitrine, qu'il grattait comme s'il essayait d'en extraire son cœur. Gray se releva et observa la mer. Rien. Il se retourna à nouveau vers la promenade. Il aperçut de nouvelles personnes qui venaient de sortir d'un bar. Elles chantaient et criaient.

— À l'aide ! Au secours !

Son père avait beaucoup de mal à respirer, maintenant, et il essayait d'ouvrir le col de son polo.

Il était en train de mourir, Gray le savait. Son père mourait et sa sœur avait disparu dans la mer du Nord, emportée par un psychopathe. Et il ne pouvait rien faire, rien du tout.

Il se rassit et posa la tête de Tony sur ses genoux. Il caressa son front, embrassa ses joues, le prit dans ses bras, et regarda la mer et le ciel noir rempli d'étoiles. Derrière lui, la ville continuait son existence sans anicroche. La vie quittait son père, si rapidement.

— Non, sanglota Gray. Non, non. Papa... Pas mon père. S'il vous plaît, pas lui. Mon Dieu, s'il vous plaît, pas mon père. Non...

Quelques secondes plus tard, il sut que tout était terminé. Ils n'avaient pas eu le temps de partager quelques dernières paroles d'amour ou de compassion. Gray n'avait pu que récolter les derniers soupirs de l'homme qui l'avait élevé, les aspirer et les retenir comme les effluves de son essence. Il

plaça sa tête sur la poitrine de Tony et sanglota dans son polo trempé.

— Pas mon père... Pas lui...

Il leva la tête vers le ciel et hurla à la lune.

Derrière lui, les vagues continuaient de s'écraser en écume sur le sable.
Les eaux sombres restaient désespérément désertes.

Chapitre 50

— Il est mort ? demande Lily à Frank. Mark ? Il s'est noyé ?

— Oui.

— Cet homme-là ? insiste-t-elle en tapotant la photo de l'album d'un doigt. C'est Mark ?

Frank acquiesce, mais il n'a pas l'air sûr de lui.

— Ce n'est pas possible, répond Lily en essayant de ne pas laisser transparaître sa frustration. Ça ne peut pas être Carl, puisque c'est mon mari et qu'il n'est pas mort noyé !

— Je crois..., hésite Frank, ralenti par le flux de pensées qui lui arrivent, je crois que je l'ai vu. Récemment.

— Qui ? demande Alice.

Lily l'observe avec les yeux plissés. Cette femme a quelque chose de spécial, de vital, de fier. À côté d'elle, Lily se sent diminuée, comme un chat à côté d'un chien, comme si elle devait prouver qu'elle était meilleure qu'elle.

— Cet homme, continue Frank en montrant la photo, je l'ai vu. J'étais avec mes élèves et tout à coup, il était là, et... j'ai fait tomber mon café. C'était lui. Il n'est pas mort.

Son visage n'a jamais été aussi livide. Alice lui touche le bras d'une façon si douce que Lily comprend qu'elle est amoureuse de lui.

— Quand est-ce que vous l'avez vu ?

— Je ne sais pas, répond-il, les mains tremblantes. Très récemment, je crois. Je portais une chemise et une veste. Je buvais un café, à Londres, et soudain, je l'ai vu.

Lily a envie de le gifler. Pourquoi tant d'imprécisions ?

— S'il vous plaît, je n'en ai rien à faire de ce café. Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment mon mari peut-il être à la fois mort noyé et marcher dans la rue ?

— Il pourrait s'agir d'un sosie ou d'un jumeau ? suggère la femme

rousse.

Lily s'apprête à soupirer, mais se reprend. Ce n'est peut-être pas une idée si bête que ça, et Carl ne serait pas ce meurtrier ignoble d'il y a vingt ans.

Elles se tournent toutes vers Frank pour voir sa réaction, mais il n'en a pas. Son visage est moite et pâle.

— Je comprends que vous ayez besoin de savoir ce qu'il est arrivé à votre mari, mais... Je ne sais pas comment vous expliquer. C'est comme si je regardais deux films en même temps, mais en décalé. Je vois les scènes se dérouler, une à une, et certaines sont reliées, d'autres pas. Et le son est trop fort, les images aveuglantes...

— Tu veux aller prendre l'air ? demande Alice.

— Non ! s'écrie Lily. S'il vous plaît. Non. Il faut que je sache, maintenant.

Le téléphone de la femme rousse sonne. Elle fait une grimace en regardant le numéro inconnu qui s'affiche. Elle n'a pas envie de décrocher, mais soupire et répond.

— Allô ?

L'appel a l'air captivant, et, au bout d'une minute, elle couvre le téléphone de sa main et s'adresse à eux.

— C'est la journaliste, leur chuchote-t-elle. De *La Gazette de Ridinghouse*. Celle qui a écrit l'article. Le rédacteur en chef lui a donné mon numéro, et elle voudrait nous rencontrer. Je lui dis de venir ?

Alice et Frank se regardent et hochent la tête.

— Quelle journaliste ? demande Lily.

La femme rousse lui fait signe de se taire et reprend sa conversation. La journaliste les rejoindra dans une demi-heure.

— Alors ? Qui est cette journaliste ?

— Elle s'appelle Lesley Wade, et elle a écrit un article sur la mort du père de Frank en 1993. Apparemment, elle pourra nous raconter ce qui s'est passé après.

Lily est soulagée. Quelqu'un avec des faits, enfin, plutôt que cet homme perdu qui invente au fur et à mesure. Pourquoi n'est-il pas à l'hôpital, d'ailleurs ?

Alice se tourne vers Frank et lui caresse la main.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Kirsty ? Est-ce qu'elle est... ?

Les yeux de Frank sont remplis de larmes.

— Je ne la vois pas sortir de l'eau, lui répond-il d'une voix brisée. Je la cherche, mais je ne la vois pas. Elle n'est pas là.

TROISIÈME PARTIE

Chapitre 51

Deux semaines plus tôt

En emmenant huit élèves de quatorze ans dans le centre de Londres, Gray avait l'impression d'être un dompteur de lions. Ces enfants avaient probablement l'habitude de prendre le métro, ils avaient déjà marché dans la rue, croisé des passants, vu des publicités avec des gens à moitié nus dessus. Mais, dans le cadre d'un déplacement scolaire, ils se comportaient comme s'ils venaient de sortir d'une cage où ils auraient été enfermés toute leur vie. Ils touchaient tout ce qui leur tombait sous la main, se balançaient aux lampadaires et criaient à tue-tête. Et ça, c'était les meilleurs élèves du collège, le haut du panier, avec, potentiellement, un ou deux surdoués dans le lot. Ils se rendaient aux demi-finales d'un concours de mathématiques organisé par une université.

Beaucoup de vent soufflait et le ciel sombre annonçait une averse prochaine. Gray avait trop bu la veille et il rêvait de s'arrêter pour s'acheter un café dans l'un des *coffee-shops* du quartier de la gare Victoria qu'ils avaient vu sur le chemin ; mais il ne pouvait pas lâcher les enfants du regard, même brièvement. Enfin, ils arrivèrent à l'endroit où se tenaient les épreuves. La splendeur des lieux – avec les coupoles, les vitraux décorant des plafonds haut perchés, les lustres pesant des centaines de kilos, les statues de marbre et les lambris dorés en acajou – calma les collégiens, qui passèrent plusieurs minutes le nez en l'air, émerveillés. Gray en profita pour les inscrire, puis il les mena dans la salle de préparation. La proximité forcée entre élèves venant de différentes écoles rendait l'atmosphère électrique. Il leur distribua des gobelets en plastique remplis d'eau et des feuilles blanches avant de retourner à l'accueil.

- Je pourrais sortir deux minutes pour aller chercher un café ?
- Vous avez inscrit vos élèves ?
- Oui, ils sont dans la salle de préparation.

L'homme de l'accueil hocha la tête, et Gray s'enfuit.

Le vent s'était intensifié. Les détritiques et la poussière volaient dans les airs. Il ferma son manteau et se dirigea vers un café qu'il avait repéré en arrivant. Il acheta un grand allongé et un muffin au chocolat. C'est en sortant de la boutique pour retourner à l'université qu'il le vit.

Son champ de vision s'obscurcit et le sang afflua dans son cœur. Les relents d'alcool qu'il avait essayé de contenir toute la matinée remontèrent et il manqua de vomir. Il resta pétrifié sur place, son café dans une main, son muffin dans l'autre, en l'observant marcher sur le trottoir d'en face. Il était encore très fin. Il portait une chemise rose avec une cravate rayée et un pantalon près du corps. Il avait l'air d'avoir froid et luttait contre le vent, sans veste ni manteau. Ses cheveux étaient plus longs (à l'époque, il les portait assez courts). Les bourrasques les malmenaient, ce qui avait l'air de l'excéder. Il essayait désespérément de les maintenir en place avec ses mains. Gray le reconnut à sa mâchoire anguleuse et à son nez droit. Il avait été beau garçon, il était maintenant bel homme. Il ne faisait pas son âge, mais Gray ne s'y serait pas trompé. La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était un jeune adulte de dix-neuf ans prétentieux et retors. Aujourd'hui, il en avait quarante.

La main de Gray se desserra autour de son gobelet de café, qui tomba par terre. La boisson fumante se répandit sur ses chaussures et s'écoula lentement dans le caniveau.

Il jeta un regard rapide vers l'université, puis de nouveau vers l'homme qui venait de tourner dans une rue perpendiculaire. Gray se lança à sa poursuite et le vit s'engouffrer dans la porte tambour d'un immeuble de bureaux.

Il resta un instant immobile sur le trottoir, vacillant dans le vent, et mémorisa le nom de l'entreprise. Il retourna voir ses élèves. Sa gueule de bois n'était plus qu'un lointain souvenir et une idée fixe occupait désormais son esprit.

Mark Tate était vivant.

Et s'il était vivant, Kirsty l'était-elle aussi ?

Chapitre 52

Quand Lesley Wade entre dans le café, Alice sait immédiatement qu'il s'agit de la journaliste. C'est une petite femme bourrue avec les cheveux courts et blancs, et qui porte d'étonnantes lunettes à la monture couverte de strass.

— Vous êtes le fils, commence-t-elle en jetant un regard fasciné à Frank pendant qu'elle saisit une serviette en papier entre ses doigts aux ongles roses.

— Ah oui ?

Elle acquiesce.

— Toute cette affaire est très mystérieuse. De quoi vous souvenez-vous ?

— De mon père, mort dans mes bras. De ma sœur, disparaissant dans les vagues. De la grande maison blanche. De Mark. De le revoir, à Londres, allant au travail. De cette nuit où il a attaqué ma sœur. Et j'ai lâché mon café.

Il s'arrête un instant.

— Ensuite, je ne me rappelle plus rien, jusqu'au moment où Alice m'a trouvé sur la plage.

Lesley pose ses mains sur la table et commence son récit.

— En 1993, un jeune homme du nom de Graham Ross est retrouvé sur la plage, assis à côté du corps sans vie de son père. Il ne sait pas qui il est, qui est cet homme mort, ni pourquoi ils sont là.

Alice retient son souffle. Ce n'est donc pas la première fois que ça arrive à Frank.

— Sa sœur a disparu, tout comme son petit ami, Mark Tate. On ne retrouvera jamais leurs corps, et Graham n'est pas en mesure de témoigner. À l'époque, on en reste à cette version des faits : Graham et Kirsty Ross vont à une fête chez la tante de Mark, où ils consomment de l'alcool et de la drogue avant de prendre un bain de minuit. Mais la mer est trop agitée et Kirsty et Mark se noient. Monsieur Ross, ne les trouvant pas dans la maison, part les chercher sur la plage et succombe à une crise cardiaque en essayant de les

sauver. Le choc de voir son père mourir dans ses bras entraîne Graham dans un état de fugue dissociative.

— C'est ce qui lui arrive en ce moment même, l'informe Alice.

— Vraiment ? s'étonne Lesley. Dans ce cas, il devrait probablement être à l'hôpital, non ?

— C'est ce que je lui ai dit, rétorque Alice en se raidissant. Dès le début. Mais il ne voulait pas. Et j'étais sur le point de l'emmener au commissariat aujourd'hui. On se disait adieu.

Lesley se tourne vers Lily, ignorant les remarques d'Alice.

— Rappelez-moi votre rôle dans cette histoire.

— Je vous l'ai déjà dit. Je suis la femme de cet homme qui se serait noyé en 1993.

Lesley réfléchit un instant.

— Voilà ce que je pense, leur propose-t-elle. Vous ne devriez peut-être pas emmener Graham, ou Frank, comme vous préférez, à l'hôpital ou au commissariat tout de suite. Nous pouvons agir de notre côté, sans impliquer d'autres personnes.

Derry lui lance un regard méfiant.

— Vous voulez écrire un article ?

— Pas forcément tout un article, mais un petit quelque chose, oui. « Qu'est-il arrivé à l'adolescent retrouvé sur la plage ? » Enfin, vous voyez le genre, répond Lesley en leur souriant de toutes ses dents avec un air de chat qui vient de repérer une souris.

Sa démarche est de toute évidence très intéressée, mais Alice s'en fiche, tant qu'elle peut garder Frank un peu plus longtemps.

Derry regarde Alice avec un air inquiet, mais cette dernière hoche la tête fermement. Son amie lève les yeux au ciel.

Lesley a déjà sorti un carnet et un stylo de son sac, et attend avec une impatience non dissimulée.

— Alors Frank, ou Graham... D'ailleurs, qu'est-ce que vous préférez ?

— Frank, murmure-t-il.

Le cœur d'Alice fond.

— Donc, Frank, quand vous avez quitté Ridinghouse Bay, vous êtes retourné chez vous avec votre mère, mais sans votre sœur ni votre père. Et ensuite, que s'est-il passé ? Avez-vous retrouvé la mémoire ?

— Je crois. Enfin, j'imagine. Je me souviens de ma mère, elle est encore

en vie. Elle habite juste à côté de chez moi. Je me souviens de mon père, de ma sœur. Nous étions au pub ce soir-là, et il y avait Mark et ses amis. Nous sommes passés à la maison pour inviter Kirsty à venir avec nous à la fête. Je m'en souviens un peu. La musique était très forte, il y avait des gens bizarres, j'ai embrassé cette fille, Izzy. Et je me souviens de choses avant les vacances, de mes amis à Croydon...

— Tu viens de Croydon ? l'interrompt Alice.

Ce n'est qu'à un ou deux miles de Brixton. Ils étaient si proches pendant toutes ces années.

— Oui, je viens de là. Ce n'est pas très cool, si ?

— J'adore Croydon ! Le centre commercial Whitgift !

Frank lui sourit et se retourne vers Lesley, qui s'éclaircit la gorge.

— Quand je suis rentré chez moi, j'ai plus ou moins repris les choses là où elles en étaient restées. Je suis retourné au lycée, j'ai traîné avec mes copains, j'ai passé le bac. Et je crois aussi que j'ai suivi une thérapie pendant assez longtemps. Mais je n'ai jamais cherché à retrouver mes souvenirs de cette soirée-là, j'ai accepté la version de la police. Qu'on était allés se baigner défoncés, et que ma sœur et Mark s'étaient noyés. C'était la seule explication logique. J'avais parfois l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important, qui me permettrait de mieux comprendre, mais c'est resté enfoui en moi, jusqu'à ce jour, à Londres, où je l'ai vu.

— Je comprends, ponctue Lesley, reposant son stylo un instant. Et de quoi vous souvenez-vous maintenant ?

— Je..., commence Frank en fermant les yeux. Je suis désolé. Mon cerveau est bloqué sur ce moment où j'ai fait tomber mon café. Laissez-moi me concentrer.

— Pas de problème, Frank, le rassure Lesley. Prenez votre temps. On n'est pas pressés.

Frank essaie de se souvenir du concours de mathématiques. Est-ce que ça s'est bien passé ? Est-ce qu'ils ont gagné ? Il se souvient de prénoms : Zach, Nazia, Muhammed, Sam, Aisha, Crystal, Hannah, King... Les élèves du groupe. Et après, était-il retourné au collège ? Avait-il continué à enseigner ? Non. C'était les vacances de Pâques. Ils étaient tous rentrés chez eux. A-t-il pris sa voiture ? Le bus ? Il voit le numéro 172, valide sa carte de transport, s'assied dans le fond, pose son sac en cuir sur ses genoux. Il retourne à

l'appartement, celui qu'il a vu la dernière fois. Dans une petite rue sale. Une lumière s'allume lorsqu'il s'approche de sa porte. L'odeur de la pâtée pour chat du matin. Il vide le bol, le nettoie, le remplit. Brenda se frotte à ses jambes.

Il corrige des copies, regarde la télé, tape sur Internet le nom de l'entreprise pour laquelle travaille Mark Tate. Des services financiers. Il clique sur l'onglet « Qui sommes-nous ? » et fait défiler les portraits jusqu'à ce qu'il le trouve. Carl Monroe. Il prend à manger dans le réfrigérateur. Des lasagnes que sa mère lui a préparées la semaine d'avant, quand il a eu la grippe.

Ses pensées le mènent, titubant, de ces lasagnes réchauffées jusqu'à un quai de gare, le quai numéro 4, pour prendre le train de 17 h 06 à destination d'East Grinstead, au milieu d'une foule de gens qui rentrent du travail, les yeux fixés sur l'arrière du crâne de Mark Tate. Puis, soudain, il se trouve à l'école, assis dans un bureau. Les élèves ne sont pas là et il porte un jean. C'est encore les vacances. Il demande un congé exceptionnel. Son grand-père est très malade. A-t-il vraiment encore un grand-père ? L'homme assis de l'autre côté du bureau, un homme plus âgé au visage buriné et à la coupe afro soignée, acquiesce.

— Prenez quelques jours. On devrait s'en sortir sans vous pendant une petite semaine.

« Josiah Hardman », lit-il sur la plaque de la porte. « Proviseur ».

Alice lui tend une tasse de café.

— Ça va ? lui demande-t-elle.

Il perçoit sa voix comme l'écho d'une musique lointaine.

Il se souvient d'avoir discuté avec sa mère au téléphone.

— Je dois partir en formation. C'est au milieu de nulle part, je ne serai pas joignable.

— Fais attention à toi, mon chéri. Tu vas me manquer.

Il se remémore un sentiment très particulier. Il est le seul rescapé de la famille de sa mère, et tous les voyages qu'il entreprend, tous les choix qu'il fait, toutes les personnes qu'il intègre à leurs vies terrifient cette femme. Il devra toujours être là pour elle, il est responsable d'elle jusqu'à sa mort, comme le propriétaire d'un chien loyal mais accaparant.

— Je l'ai suivi, finit-il par répondre. J'ai pris le train avec lui.

Lily le regarde avec horreur.

— Carl ? Vous avez suivi mon mari ?

— Oui, j’ai pris le train de 17 h 06 à destination d’East Grinstead. Je me suis assis à l’autre bout de son wagon. Je l’observais comme un rapace. Il est descendu à...

— Oxted, termine Lily.

— Oui. C’est ça. Et je l’ai suivi. Le long d’une route. Au-dessus d’une « quatre voies ». À côté d’un chantier.

— Et puis ?

— Jusqu’à un bâtiment d’appartements.

— Oh, mon Dieu, s’exclame Lily. Vous êtes venu chez nous. Qu’est-ce que vous avez fait ? Vous nous avez espionnés ? Vous l’avez tué ? Dans le chantier. Vous l’avez emmené dans le chantier et vous l’avez tué, n’est-ce pas ? J’ai vu de la lumière. Je savais que ce n’était pas normal.

Ils se retournent tous vers Lily, qui pointe Frank du doigt et qui s’est mise à crier d’une voix suraiguë. Elle cherche son iPhone dans la petite poche de son sac à main.

— J’appelle la police. L’enquête concernant la disparition de mon mari a été ouverte, j’ai leur numéro direct, je les appelle tout de suite...

Lesley pose sa main sur celle de Lily pour la calmer.

— Non, ce n’est pas une bonne idée.

— Si, c’est une très bonne idée. Il est peut-être encore en vie. Il faut qu’ils aillent vérifier.

— Non, insiste Lesley.

Le cerveau de Frank analyse, organise, hiérarchise. Il voit un bâtiment vide. Deux grandes fenêtres encore recouvertes de bâches en plastique. Un téléphone jeté à travers la pièce. Et quelque chose d’autre... Un nez, une voix. Un fragment de quelque chose trop ténu pour qu’il l’identifie.

La scène change, Frank n’est plus au même endroit. Il se cache sous une casquette de baseball et suit Mark Tate, qui entre dans une boulangerie. Il l’observe commander un pain au chocolat et un café. Il est malpoli avec l’employée, qui n’est pas très jolie. Il le suit dans la rue jusqu’à son bureau. Il sent son cœur battre à toute vitesse, de la sueur s’accumuler sous sa casquette. Dès qu’il voit Mark, il se retrouve transporté dans cette chambre, il entend le tee-shirt de sa sœur qui se déchire, il sent la pulsation chaude, profonde dans son poignet cassé, et la musique qui fait vibrer les lattes du plancher. Du rouge et du noir, de la terreur et du dégoût, de la rage et de la

haine inondent son cerveau. Tout ce qu'il veut, c'est tuer Mark Tate. Mais il ne peut pas le faire, parce qu'il doit d'abord lui parler. Il doit savoir ce qui est arrivé à Kirsty. Est-elle encore vivante ? Si ce n'est pas le cas, combien de temps a-t-elle résisté aux courants glacés ? Où est son corps ? Et pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

Frank prend l'album photo du mariage de Lily et se force à regarder le visage de Mark. Il se souvient de la première fois qu'il l'a vu, de cet après-midi chaud sur la plage, de la façon dont il avait, en une fraction de seconde, détaillé ses angles et ses proportions, calculé et décidé qu'il ne lui plaisait vraiment pas. Il ressent la même chose aujourd'hui en regardant les photos de cet homme de quarante ans au visage effilé, qui a épousé une femme deux fois plus jeune que lui.

— Il est gentil avec vous ? demande-t-il à Lily.

— Il me traite comme une reine.

— Mais est-ce qu'il est gentil ?

— Je ne comprends pas votre question.

Maintenant, Frank est dans la véranda de Kitty. Elle est assise là, fine, fragile, et sa main tremble quand elle leur sert le thé. Il l'avait cru antipathique, gênée par ces invités imprévus. Et si, en réalité, elle avait peur de Mark ? Et si...

Ses pensées lui échappent. Il ferme l'album et se prend la tête dans les mains.

— J'ai pris un congé, mais je devais revenir au travail la semaine dernière. Ils vont me virer...

— Vous aviez un plan ? le presse Lesley.

— Je crois... Je ne sais pas. Je voulais lui parler. Je voulais qu'il me dise ce qui était arrivé à ma sœur. J'avais besoin d'un endroit et de temps, et...

Il est à nouveau dans cette pièce vide avec les fenêtres neuves. Il y voit son propre reflet dans la pénombre. Il est seul et il porte un gros sac. Il le cache dans un placard.

— J'ai trouvé un endroit, et..., hésite-t-il, alors que ses souvenirs l'envahissent, fourmillent et lui donnent la nausée. Je l'ai forcé à me suivre.

Chapitre 53

Il ne pouvait pas simplement l'aborder, comme ça, dans la rue. Mark Tate se serait enfui, aurait crié, réfuté sa véritable identité, interpellé les passants. Il aurait fait une scène et, dès qu'il se serait débarrassé de Gray, il aurait disparu une fois de plus.

Et cette fois, Gray ne l'aurait pas retrouvé.

Il élaborait donc un plan.

Il avait raconté au proviseur que son grand-père, en réalité décédé depuis longtemps, était mourant, et avait demandé un congé de quelques jours pour raisons familiales. Pendant ce temps, il pourrait tout préparer. Il avait dit à sa mère qu'il partait en formation. Et il avait commencé à le suivre.

Mark Tate était un homme réglé comme du papier à musique. Il portait le même costume bleu marine tous les jours, mangeait le même pain au chocolat, buvait le même café qu'il achetait dans la même boutique, entrait dans les bureaux de son entreprise avec le même air suffisant et adressait à la jolie secrétaire de l'accueil le même bonjour mielleux. Et pourtant, Gray se souvenait que Mark voulait devenir millionnaire, à l'époque. Qu'était-il donc arrivé à ce grandiose projet ?

Le mardi, après s'être assuré que Mark Tate était bien arrivé au travail, Gray rentra chez lui et prépara un grand sac avec les objets dont il aurait besoin. Des cordes, de la nourriture non périssable, une couverture, des couteaux, son appareil photo, un rouleau de papier toilette, une ceinture, une taie d'oreiller, un oreiller gonflable, un sac de couchage, son chargeur de téléphone, une lampe torche. Puis, il ouvrit trois paquets de nourriture pour chat, versa des tonnes de croquettes dans la gamelle de Brenda, attrapa son sac et prit le train, de Croydon à la gare Victoria, de Victoria à Oxted.

Il emprunta le chemin bien connu qui menait jusqu'à l'appartement de Mark. Mais, avant d'y arriver, il s'arrêta pour agrandir la déchirure qu'il avait remarquée la veille dans la bâche derrière le panneau du chantier. Il avait fait des recherches et, comme il s'y attendait puisqu'il n'avait jamais vu

d'ouvriers, il avait découvert que le promoteur était à court d'argent et que la construction avait été interrompue jusqu'à trouver un nouvel investisseur. Le chantier était inactif depuis au moins un an, selon les articles qu'il avait pu lire en ligne. Complètement abandonné.

Il s'introduisit une nouvelle fois à l'intérieur, longea le dos du premier bâtiment, le seul qui avait été équipé. Il y avait une fosse derrière, probablement pour le local à poubelles, et, au fond, Gray avait remarqué une petite porte qui menait au sous-sol du bâtiment. Elle n'était pas fermée à clé.

Il sauta dans la fosse après s'être assis au bord et baissa la tête pour passer la porte. Comme la veille, il traversa le sous-sol en béton ciré, poussa les lourdes portes coupe-feu et monta l'escalier qui menait au hall.

Il avait repéré plusieurs caméras de surveillance, mais, après une année d'abandon, il aurait été étonnant que quelqu'un prenne encore la peine de les regarder. Il prit tout de même soin de garder son visage baissé et de raser les murs. Puis, il emprunta un autre escalier jusqu'au premier étage et poussa la porte de l'appartement de gauche.

Voilà. Il l'emmènerait ici. Personne ne le verrait ni ne l'entendrait, et Gray pourrait le questionner aussi longtemps qu'il le voudrait. C'était une sorte de loft complètement ouvert, avec des murs en briques apparentes çà et là, ainsi qu'une cuisine blanche et brillante construite autour d'un îlot central en bois. Il prépara la pièce rapidement. Le système électrique ne fonctionnait pas, sauf la lampe de la hotte, qui devait être reliée à un réseau indépendant, comme la petite bande de lumière vert pâle qui courait sous les placards. Il n'y avait pas d'eau. Gray sortit le pack de bouteilles qu'il avait acheté à l'épicerie près de la gare. Il disposa les cordes à côté de l'élégant radiateur, auquel il avait prévu d'attacher Mark, gonfla son oreiller et posa son sac de couchage sur le sol. Il sortit la nourriture : il avait prévu assez de petits gâteaux et de chips pour tenir une semaine. Il rangea le rouleau de papier toilette dans la salle de bains et garda les couteaux, la taie d'oreiller et la lampe torche dans son sac.

Puis, il revint sur ses pas jusqu'à la rue et trouva un café où, pendant quatre heures, il rédigea ce rapport qu'il aurait dû transmettre à son supérieur depuis bien longtemps, en attendant que Mark Tate rentre du travail.

Si quelqu'un avait un jour dit à Gray qu'il se cacherait dans la pénombre d'un chantier abandonné avec un couteau dans une main et une taie d'oreiller

dans l'autre, comptant les secondes dans sa tête pendant qu'un tsunami d'adrénaline déferlait dans ses veines, qu'il enlèverait quelqu'un en le menaçant d'une arme et le séquestrerait, Gray l'aurait pris pour un fou. Et pourtant, il était là, tenant dans sa main moite un couteau de cuisine affûté, écoutant le bruit des pas de l'homme qui avait tué son père et probablement sa sœur se rapprocher. C'était bien lui qui avait surgi de l'ombre et enroulé son bras autour du cou de Mark en murmurant :

— Bouge pas, crie pas, j'ai un couteau.

Il le fit basculer en arrière et passer dans l'ouverture derrière le panneau, ses pieds traînant sur le ciment, ses mains essayant de desserrer le bras de Gray autour de son cou.

— Ne te débats pas, reste calme, j'ai un couteau. Je te tue si tu bouges.

Mark Tate obéit. Gray lui enfila la taie d'oreiller sur la tête et le fit descendre dans la fosse, traverser le sous-sol, monter les escaliers. Puis, il le guida jusqu'à l'appartement numéro un. Il le fit tomber à terre et l'attacha rapidement au radiateur avec les cordes. Sans un mot.

— Je n'ai rien sur moi, geignit Mark à travers le coton de la taie d'oreiller. Juste un billet de dix et un téléphone pourri. Mais j'ai de l'argent à la maison. Je peux aller le chercher pour vous.

— Mark.

Une syllabe. Pas plus. Il le vit se raidir immédiatement.

— Mark Tate, reprit Gray avec entrain, comme s'il venait de tomber sur un vieux copain qu'il n'avait pas vu depuis des années dans un pub.

Il s'approcha de Mark et retira la taie d'oreiller.

Un vrai moment de bonheur. Il aurait dû le filmer. Cette expression d'horreur et d'incompréhension qui s'était figée sur son visage parfait. Son tressaillement. Et, mieux encore, la façon dont il essayait, en vain, de recoiffer ses cheveux en désordre d'un mouvement de la tête.

— Bordel de...

— Disparu dans la mer du Nord par une sauvage nuit d'été, en compagnie de ma sœur. Ça fait un sacré bail !

Gray était dans un état second, comme s'il avait bu deux *shots* à jeun.

— Comment tu te portes ? continua-t-il. Tu en as une jolie petite vie ! Femme de rêve, boulot de rêve. Tu m'impressionnes. Tu as des enfants ?

Mark fit « non » de la tête, visiblement sous le choc.

— C'est probablement une bonne chose. Vu que tu es un psychopathe.

Mark déglutit difficilement et son bronzage d'hiver tourna au gris morne en quelques secondes.

— Tu veux quelque chose, peut-être ? De l'eau ? Une barre au chocolat ? Des chips ? Maintenant que j'y pense, j'aurais dû acheter des bières. Cela dit, comme tu vas rester attaché à ce radiateur un petit bout de temps, c'est peut-être mieux de ménager ta vessie.

De la fenêtre leur parvenaient le bruit des bâches en plastique claquant au vent et la rumeur des voitures qui défilaient sur le périphérique de Londres à l'heure de pointe. Gray entendait également la respiration saccadée de Mark et le téléphone qui vibrait avec insistance dans une poche de son costume. Il s'assit en face de lui.

— Qu'est-ce qu'elle va faire, ta femme-enfant ? lui demanda-t-il quand le téléphone s'arrêta. Quand elle aura compris que tu ne rentreras pas du travail ?

— Elle va s'inquiéter, répondit Mark avec urgence. Elle vient d'arriver ici. Elle ne connaît personne. Elle aura peur. Est-ce que je peux lui envoyer un message pour lui dire que je vais rentrer tard ?

— Hors de question. Par contre, tu vas m'expliquer ce bordel. Tu es mort noyé.

— Apparemment pas.

Le téléphone recommença à vibrer. Gray poussa un lourd soupir.

— Alors, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Allez, pense à ta pauvre petite femme qui se demande où tu es. Parle.

Mark essaya de reprendre contenance, de se redresser, mais ses liens l'en empêchaient, et il balança une nouvelle fois sa tête vers l'arrière dans un effort désespéré pour dégager les cheveux de ses yeux.

— J'ai nagé pendant un mile et je suis sorti de l'eau. J'ai trouvé une cabine téléphonique, j'ai appelé ma tante. Elle est venue me chercher et m'a ramené à Harrogate. J'ai failli mourir. J'avais perdu beaucoup de sang. J'étais en hypothermie. Tout était flou. J'ai perdu connaissance pendant plusieurs jours.

Gray donna un coup de poing dans le sol.

— J'en ai rien à foutre de ce que tu as fait. Qu'est-ce qui est arrivé à Kirsty ? Si tu t'en es sorti, elle est où ?

Mark eut l'air surpris qu'il lui pose cette question.

— Elle a... disparu. Je la tenais, je la ramenaient vers le rivage, elle était

avec moi, et puis, tout à coup, elle a disparu.

— Comment ça ?

Gray pensa à la scène de *Titanic* dans laquelle Kate Winslet laisse Leonardo DiCaprio s'enfoncer dans les eaux glacées, s'imagina les lèvres bleues de Kirsty, la mer se refermer sur son visage, et un dégoût violent l'envahit quand il se rendit compte que la dernière chose qu'elle avait vue, c'était le visage dur et froid de Mark Tate.

— Je ne sais pas. Je n'étais qu'à moitié conscient, j'étais gelé. Je la tenais dans mes bras et, tout à coup, je ne la tenais plus. Elle avait disparu, et je n'avais plus assez d'énergie pour la chercher. Je me suis laissé flotter jusqu'au rivage.

Gray se redressa.

— Tu t'es laissé flotter ?

— Oui, je crois. Je ne sais plus vraiment, j'avais perdu beaucoup de sang... Tout se mélange.

— Si tu as flotté jusqu'au rivage, pourquoi pas elle ?

— Je sais pas, OK ? répondit-il d'une voix que Gray reconnut tout de suite.

Ce ton métallique, froid. Ce gouffre noir. C'était la voix de l'homme qu'il avait vu frapper un mur quand Kirsty avait refusé de l'embrasser, de celui qui avait essayé de forcer l'entrée de Rabbit Cottage pour l'atteindre quand elle ne voulait pas le voir, de celui qui avait tenu un couteau contre sa gorge et qui avait plongé avec elle dans la mer du Nord. C'était la voix de l'homme qui avait volé sa vie.

Le téléphone de Mark recommença à vibrer. Gray se retint de l'extraire de sa poche et de l'écraser.

— Tu l'as cherchée ? Quand ta tante est venue te sauver, tu l'as cherchée ?

Mark secoua la tête misérablement.

— Je t'ai déjà dit que j'étais à moitié mort. Je me suis réveillé trois jours plus tard, et tout le monde pensait que je n'avais pas survécu. Je ne pouvais pas revenir. Je ne pouvais aller nulle part.

Gray se prit la tête dans les mains avec rage.

— Putain, mais elle est peut-être là-bas. Elle est peut-être là-bas, sur les rochers. Pendant toutes ces années, on aurait pu aller la chercher pour l'enterrer. Mais merde, est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait de

ma vie ? Ça a été... *un enfer* à cause de toi. À cause de ce que tu as fait à ma famille. À ma mère. À moi. On était une famille parfaite. Vraiment. La meilleure famille du monde. Ordinaire, banlieusarde, banale, prévisible. Avec des meubles bas de gamme, des repas bas de gamme et une voiture bas de gamme. Ma sœur était innocente, et mes parents... On ne parlait pas vraiment de sujets profonds à table, parce qu'on s'en foutait. Après tout, on n'était pas importants, et c'était parfait. Rien de ce qu'on faisait ne changeait quoi que ce soit à rien. Si tu nous avais tous tués, ça n'aurait rien changé pour personne. C'était parfait. Mais tu as ruiné nos vies. *Ma vie*.

Il s'arrêta pour contenir son émotion.

— Et toi, ta famille ? Ta mère ? Pourquoi est-ce que Kitty aurait dit à ta mère que tu étais mort ?

— Parce que..., soupira Mark. Ma mère me détestait. Mon père aussi. Mais avec Kitty, on avait un lien particulier depuis que j'étais petit. Elle a su tout de suite, sans que je le lui dise, que ce qui s'était passé, c'était ma faute. Elle a voulu me protéger, comme d'habitude. Elle a entendu dire que tu avais perdu la mémoire, que la police pensait que c'était un accident, qu'ils avaient abandonné les recherches pour les corps. Alors, elle m'a caché pendant deux ans. Et durant tout ce temps, on a attendu qu'ils viennent me chercher, que tu te souviennes. Mais ça n'est jamais arrivé. Alors, petit à petit, j'ai recommencé ma vie. J'ai déménagé en Cornouailles, aussi loin d'Harrogate que je pouvais aller sans utiliser mon passeport. Dans un petit studio, à enchaîner les petits boulots. J'ai réussi à économiser assez d'argent pour m'acheter une nouvelle identité. J'ai trouvé un travail, j'ai monté les échelons, et puis...

Il s'arrêta et jeta un regard vers son appartement.

— J'ai rencontré une femme, que j'ai épousée. C'était dur de passer toute cette partie de ma vie sans famille, sans amis, tout seul. Mais enfin, maintenant, j'ai quelque chose. J'ai quelqu'un juste pour moi.

Son téléphone vibra à nouveau, comme pour ponctuer sa réplique. Il baissa les yeux vers la poche où il se trouvait, attendit qu'il s'arrête et releva la tête.

— Et je l'aime plus que tout au monde.

Gray le fixa un instant avant d'exploser de rire.

Mark frissonna.

— Vraiment, tu crois que je vais avoir pitié de toi ? T'es fou ou quoi ?

Ah, j'oubliais, mais oui, tu es fou.

Mark contracta la mâchoire et essaya encore d'enlever ses cheveux de son visage.

— Et, dis-moi, quand est-ce que tu as *miraculeusement* retrouvé la mémoire ?

— Quand je t'ai vu, la semaine dernière.

— Tu m'as vu ?

— Oui, en ville. Près de la gare Victoria. Tu allais au bureau. Et tout m'est revenu, tout.

— Et c'est quoi, alors, ce tout ?

Le visage de Gray perdait ses couleurs au fur et à mesure qu'il se remémorait le fil de cette soirée.

— Je n'ai rien oublié, dit-il d'une voix tremblante. Je sais que tu nous as rejoints dans le jardin pendant qu'on regardait le paon. Il dansait pour nous. Je me souviens de cette pièce où tu nous as enfermés. Que tu la touchais. Que tu allais la violer. Puis, tu nous as poursuivis sur les rochers, tu as plongé avec elle. Mon père, mort, sur la plage. Tout. Tout ce que j'avais enfoui pendant vingt ans, tout ce qui m'a empêché d'avoir une vie normale. Maintenant, je sais, je me souviens, et tu vas payer pour ce que tu nous as fait. Je vais appeler la police, ils vont t'arrêter, et tu passeras le reste de ta vie à pourrir en prison.

Mark explosa d'un rire guttural.

— Tu y crois vraiment ? Qu'ils vont se fier aux souvenirs d'un type qui avait pris de la drogue le soir en question ? Qui a prétendu, à l'époque, avoir tout oublié ? Qui a *miraculeusement* retrouvé la mémoire vingt ans plus tard ? Qui est capable d'enlever quelqu'un en le menaçant d'un couteau et de le séquestrer en dégradant une propriété privée par-dessus le marché ? D'un homme qui, soyons honnêtes, a l'air complètement barge ?

— Mais tu as fait croire à tout le monde que tu étais mort ! Tu as un faux passeport !

— C'est toi qui le dis.

— Quoi ?

— Si tu appelles la police, je leur dirai que je ressemble probablement à un homme qui est mort il y a longtemps, loin d'ici, que tu m'as attaqué et que tu es très dangereux. Je dirai que je n'ai rien à voir avec ce *Mark Tate*.

— Mais ils vérifieront ton identité. Ils sauront que Carl Monroe n'existe

pas.

— J'ai payé très cher pour ce passeport, réfuta-t-il en secouant la tête. Très, *très* cher. La police n'y verra que du feu, comme tout le monde.

— C'est des conneries !

Mark haussa les épaules.

— Je paie mes impôts, je vote, je voyage à l'étranger. Je *suis* Carl Monroe. Mais vas-y, appelle-les. Vois ce qu'ils te diront. Appelle.

Gray regarda Mark, puis son téléphone. Il venait de comprendre que son plan n'était pas infailible, ce qui lui donna la nausée.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Le téléphone était devenu moite dans la main de Gray. Il se retourna et commença à trembler. Il n'arrivait pas à réfléchir.

— Tu devrais me détacher, me laisser partir. Je continuerai ma vie, et toi, la tienne. Non ?

Gray fit volte-face.

— Non ! Je n'ai aucune vie à continuer, tu comprends ? Je n'ai aucune putain de vie parce que tu me l'as volée.

Mark soupira. Son téléphone vibrait à nouveau.

— Allez, elle se fait un sang d'encre. Elle ne va pas tarder à appeler la police. Ils retrouveront facilement la trace de mon téléphone. Ils trouveront un homme innocent attaché à un radiateur et un fou furieux avec un couteau. Si tu me laisses partir, je lui dirai que mon train a été retardé.

Gray ferma les yeux pour penser à sa mère. Seule, brisée, complètement dépendante de lui, sans même l'apparence d'une vie normale depuis des années. Il pensa aux choses qui le rendaient humain : son travail, ses élèves, son chat, son équipe de football en salle. Il imagina l'humiliation d'être embarqué dans une voiture de police, placé dans une salle éclairée au néon, essayant d'expliquer la situation à deux inspecteurs impassibles le regardant, les bras croisés, comme s'il était fou. Peut-être qu'il était fou, après tout. Comment avait-il pu se dire que c'était une bonne idée ? Suivre cet homme dans Londres, le forcer à venir ici, l'attacher... Ça ne pouvait pas bien se finir.

Le téléphone de Mark vibra à nouveau, et ce bruit ramena Gray brutalement à la réalité. Il attendit qu'il s'arrête et se retourna vers Mark, qui lui souriait d'un air satisfait, comme un vendeur de voitures qui viendrait de se débarrasser d'un véhicule invendable.

— Allez, Graham, détache-moi.

La fureur s’empara de Gray.

Sa vision se troubla. Son corps tremblait. Il plongea sur Mark, les bras tendus.

Chapitre 54

Lily attrape Frank par le bras.

— Et ? s'écrie-t-elle. Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Il est mort ? Vous l'avez tué ? Il est toujours là-bas ? Parlez ! Parlez !

Il tourne son regard vide vers elle et secoue la tête.

— Ça suffit ! crie-t-elle en sortant son portable.

Mais elle s'interrompt avant d'appeler l'agent Traviss. Et si cet homme étrange avait raison ? Et si son mari avait fait ces choses atroces ? Et si la police le jetait en prison ? Non, il ne faut pas les impliquer. Pas encore. Elle sort du café et appelle Russ, qui décroche aussitôt.

— Lily ?

— Russ, où es-tu ?

— Je suis au bureau.

— Il faut que tu partes, maintenant. Il faut que tu ailles dans un endroit qui s'appelle la résidence Wolf's Hill Boulevard. C'est un chantier juste à côté de notre appartement. Personne n'y travaille en ce moment parce qu'ils ont fait faillite...

— Lily, écoute, je suis au travail, j'ai une réunion dans deux minutes.

— Tu ne peux pas aller en réunion, Russ. Tu dois aller à la résidence Wolf's Hill Boulevard. C'est pour Carl. Il est là-bas. Je suis avec l'homme qui l'a enfermé. Il l'a attaché à un radiateur, mardi soir. Il faut que tu y ailles et que tu l'aides. Il est dans l'appartement numéro un. S'il te plaît.

Elle l'entend soupirer.

— Lily, dit-il d'une voix douce. Je ne comprends rien. Où es-tu ?

— Je suis dans un café, à Ridinghouse Bay. Je suis allée me promener pour obtenir des informations sur la dame qui vit dans la maison blanche. Je suis entrée dans un café et il y avait ces gens. L'un d'eux a perdu la mémoire et il est arrivé ici mardi dernier. Il a regardé les photos de Carl et il l'a reconnu. Il dit que Carl s'appelait Mark, qu'il s'est passé des choses terribles entre eux il y a vingt ans, que Carl lui a fait du mal. Il l'a suivi la semaine

dernière, il l'a emmené dans le chantier, il l'a attaché et il l'a laissé là-bas. Alors, s'il te plaît, Russ, va voir ! Tout de suite !

— Tu ne penses pas qu'il faudrait appeler la police ?

— Je ne peux pas, Russ. L'homme du café dit que Carl est un criminel, qu'il a fait des choses horribles. Je ne le crois pas, mais...

Elle s'arrête et se remémore cette nuit où il a essayé de l'étrangler, les voiles sombres qui passaient devant ses yeux parfois, sans raison, le faux passeport, la fausse mère.

— Mais je ne veux pas prendre de risques tant que je ne lui ai pas parlé.

Elle entend le ton de Russ s'adoucir.

— D'accord, OK.

Les bruits en arrière-fond s'arrêtent, une porte se ferme, des papiers se froissent. Elle l'entend s'asseoir.

— Bon, dis-moi exactement où je dois aller et ce que je dois faire.

Chapitre 55

Alice regarde Lily à travers la vitrine du café. Puis, elle se retourne vers Derry et lui tend ses clés.

— Est-ce que tu pourrais repasser chez moi en vitesse pour ouvrir la porte de la cour et laisser sortir les chiens, s'il te plaît ? Ne fais pas attention au désordre.

Derry hausse les épaules et s'exécute. Lesley s'approche du comptoir pour commander d'autres cafés. Dans la rue, Lily fait de grands gestes tout en parlant au téléphone.

Alice se penche vers Frank.

— Comment ça va ? lui demande-t-elle en posant une main sur son épaule.

Il ne répond pas.

— D'autres souvenirs ?

Il regarde dans le vide, soupire, puis secoue la tête.

Lily a terminé sa conversation et rentre dans le café.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ? lui demande Alice.

— Je n'ai pas appelé la police, répond-elle d'une voix blanche. J'ai appelé mon ami. Il va aller voir au chantier. On saura bientôt. Qu'est-ce qu'on fait en attendant ?

— C'est évident, non ? intervient Lesley. Il n'y a qu'une seule chose à faire : trouver Kitty Tate.

— On devrait fouiller la maison, voir si l'on peut trouver son autre adresse, propose Alice.

— J'ai déjà cherché partout. Il n'y a rien.

— C'est une grande maison. Ça vaut peut-être le coup d'essayer encore, non ?

Cette fille n'a que cinq ans de plus que Jasmine. Alice pense à sa fille, perdue dans un pays étranger, cherchant frénétiquement l'homme qui l'y aurait emmenée. Elle essaie de s'imaginer comment elle-même, Frank et

Lesley doivent lui apparaître : des gens vieux, gênants, bizarres. Elle lui sourit pour la première fois.

Lily hésite un quart de seconde avant de rejeter ses épaules en arrière et de relever le menton.

— Vous pouvez faire ça pendant que je continue à poser des questions en ville. Je vous retrouverai plus tard.

Alice la regarde se lever et quitter le café, marquant un temps d'arrêt avant de prendre à gauche. Quel coup du sort a bien pu mener la jeune femme dans cette petite ville tranquille, perdue sur la côte du Yorkshire ? Que serait-elle en train de faire si Mark Tate n'avait jamais croisé son chemin ?

Elle imagine cet homme attaché à un radiateur dans un appartement vide. Elle pense à tout ce que celui qu'elle appelle Frank a raconté pour en arriver là : le couteau sur la gorge, la taie d'oreiller sur la tête, les cordes, les menaces, la séquestration. Elle ne peut pas attribuer ces actes à l'homme doux qui vit chez elle depuis cinq jours, l'homme avec lequel elle a couché, qui s'est occupé de sa fille le matin, qui a été adopté par son chien le plus difficile et qui a reçu l'approbation de son fils. Elle se rappelle, une fois de plus, que l'homme qu'elle a trouvé sur la plage la semaine dernière n'était pas vraiment un homme. C'était une enveloppe vide dans laquelle elle a versé tout ce qu'elle voulait y trouver. Elle l'a façonné selon ses propres désirs. Elle a sciemment ignoré que, derrière la façade de gentillesse et de chaleur, Frank était peut-être un criminel, un meurtrier. Elle a mis ses enfants en danger. Elle s'est mise elle-même en danger.

Et pourtant, lorsqu'elle marche à ses côtés jusqu'à la maison de Kitty Tate, elle ressent un fort pincement au cœur et elle doit se retenir de ne pas le prendre dans ses bras. Peu importe qui il est, ce qu'il est, ce qu'il a fait.

Frank se tourne vers Alice et lui lance un sourire hésitant. Que peut-elle bien penser ? Regrette-t-elle le temps qu'ils ont passé ensemble, et surtout la nuit de samedi dernier ? A-t-elle commencé à le voir comme le monstre violent qu'il semble être ?

Depuis qu'il a récupéré son premier souvenir, il ressent les échos d'une violence passée, de mains serrant une gorge, de la brûlure d'un assassinat.

Que va trouver l'ami de Lily en ouvrant la porte de l'appartement numéro un ? Une pièce vide ? Un cadavre ?

Sans s'en rendre compte, il s'est éloigné des autres. Ils s'apprêtent à gravir la côte qui mène à la maison blanche.

— Frank, où est-ce que tu vas ? lui crie Alice.

Il la regarde avant de désigner une petite ruelle.

— Est-ce qu'on pourrait, rapidement...

Quelque chose l'attire en contrebas de cette ruelle, vers la mer. Il a déjà marché ici, souvent. Les autres lui emboîtent le pas. Il tourne à droite au bout de la petite rue et se retrouve face à Rabbit Cottage. Mais la maison a changé de nom, comme en témoigne l'ardoise au-dessus de la porte. Ivy Cottage a été repeint en bleu ciel et les fenêtres ont été changées pour du double vitrage.

Il observe cette petite maison et sent son âme s'ouvrir comme le diaphragme d'un appareil photo. C'est le dernier endroit où ils ont vécu tous ensemble. S'il était rentré du pub ce soir-là pour passer du temps avec sa famille au lieu de vouloir conquérir une fille, s'il n'avait pas bu ces trois *shots* de tequila, s'ils ne les avaient pas amenés ici, ils se seraient couchés et réveillés tranquillement le lendemain, puis auraient passé une autre journée à Ridinghouse Bay et seraient finalement rentrés à Croydon, où ils auraient vécu le reste de leurs vies ensemble. Kirsty aurait rencontré un homme sain, normal, et Gray aurait eu une nièce ou un neveu et un beau-frère. Il aurait peut-être eu lui-même une femme et des enfants. Sa mère aurait pu gérer l'absence de ses enfants comme un être humain normal, et non comme une folle névrosée. Son père aurait vieilli, ses cheveux seraient devenus gris. Ils auraient tous pu être normaux, banals, parfaits, pour toujours.

Tout est sa faute. Sa faute, à lui seul.

À ce moment-là, Derry apparaît au bout de la ruelle pavée, les clés d'Alice dans la main. Elle a l'air énervée.

— C'est sympa de prévenir quand vous vous en allez. Je suis retournée au café, et une dame en terrasse m'a dit que vous étiez partis dans cette direction.

Alice s'excuse. Son amie hausse les épaules et fourre les mains dans ses poches. Ils reprennent leur marche en silence. Frank se retrouve à côté de Derry, qui lui demande soudainement :

— Alors, est-ce que tu l'as tué ?

— Qui ?

— Mark Tate. Tu l'as tué ? Tu as passé ton temps à regarder tes mains, comme si tu ne les reconnaissais pas, comme si elles ne t'appartenaient pas, continue-t-elle en plissant les yeux. Enfin... ça semble logique. Ça expliquerait pourquoi tu as perdu la mémoire, pourquoi tu t'es échappé un soir pour venir t'échouer ici. Non ?

Il la regarde et essaie de déterminer si elle est sérieuse ou non. Est-ce qu'elle le teste, l'attaque, ou est-ce qu'elle veut le faire avouer ?

— Je n'en sais rien. Je l'ai peut-être fait, oui, c'est probable. À mains nues.

— Et si c'est le cas ?

— J'imagine qu'il méritait de mourir. Et moi, je mérite d'aller en prison pour ce que j'ai fait.

Il se tait, soulagé d'avoir formulé une hypothèse qui lui semble si juste.

Ils poursuivent leur chemin sans un mot.

Chapitre 56

Le téléphone de Mark vibrait encore.

Gray s'arrêta net, fit un pas en arrière et passa ses doigts dans ses cheveux. L'épouse inquiète. Il se l'imaginait, assise sur le canapé, un mouchoir dans les mains, appuyant sur les boutons du téléphone encore et encore. Elle continuerait à appeler jusqu'à ce qu'il n'ait plus de batterie. Il se pencha, attrapa le portable dans la poche de Mark et le jeta à travers la pièce en criant de toutes ses forces. Il s'écrasa contre la hotte de la cuisine avec un craquement de mauvais augure, tomba au sol et glissa dans un coin. L'ampoule de la hotte grésilla un instant avant de s'éteindre. Le silence les enveloppa et Gray se sentit enfin apaisé.

— Bien joué, sale con. Maintenant, elle va s'inquiéter encore plus. T'es vraiment un gros nul.

Et la rage, qui l'avait quitté, réapparut, deux fois plus forte, deux fois plus violente.

Gray succomba finalement à l'instinct primaire ressenti la première fois qu'il avait posé les yeux sur Mark, vingt-deux ans plus tôt, et il laissa ses mains s'avancer vers son cou. Il les encouragea mentalement quand elles commencèrent à serrer, à étouffer, à étrangler, jusqu'au moment où, pour finir, Mark Tate arrêta de se débattre, se détendit, s'affaissa, arrêta de respirer, et ferma sa putain de gueule pour toujours.

Quand ils aperçoivent enfin la maison de Kitty au bord de la falaise, Frank saisit la main d'Alice et la tire vers lui avec insistance.

Elle le regarde. Son visage est la chose qu'il connaît le mieux au monde, et il risque de le perdre à jamais, une fois qu'il lui aura tout dit.

— Je me souviens. Je l'ai étranglé. Il est mort.

— Merde. T'es sûr ?

— Oui, absolument.

Elle pose sa main sur sa nuque et lui caresse les cheveux. Il a envie de

pleurer.

Ils échangent un regard, Frank acquiesce.

Alice rattrape les autres.

— Frank se souvient. Mark est mort. Il l’a tué.

Un silence pesant s’installe entre eux.

— Eh bien, bravo, Frank, s’exclame finalement Derry. Cet enfoiré a eu ce qu’il méritait.

Chapitre 57

Lily les voit devant la maison. Ils sont plongés dans une discussion animée. Elle inspire, se redresse et s'approche d'eux en les saluant avec entrain.

Ils se retournent vers elle, et son sourire se fige sur son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Ils échangent des regards paniqués, puis la journaliste, Lesley, lui sourit.

— Rien, tout va bien. Vous avez trouvé quelque chose ?

Lily soupire. Sa rapide enquête dans le centre-ville n'a presque rien donné. La dernière fois que Kitty Tate a été aperçue, c'était il y a plus de deux ans par la dame du magasin de chaussures. Kitty lui avait dit qu'elle venait rencontrer un acheteur potentiel pour son piano à queue, mais qu'elle ne restait même pas dormir, qu'elle voulait rentrer avant la tombée de la nuit. Elle avait essayé des bottes en cuir, mais n'avait rien acheté. Elle n'avait pas l'air *heureuse*.

Personne ne savait où Kitty vivait. « À Harrogate », lui avait-on répondu plusieurs fois. Rien de plus précis.

— Elle ne serait pas venue depuis plusieurs années. Mais je sais que c'est faux. Elle était ici hier. Le mystère reste intact.

— Et votre ami qui devait aller sur le chantier ? Il vous a rappelé ?

— Non. Je l'ai eu au téléphone il y a cinq minutes, il était dans le train. Il faut attendre encore un peu.

— On entre ? propose Lesley en désignant la maison de la tête.

L'homme, Frank, se comporte d'une façon étrange en passant la porte. Il se déplace lentement, en chancelant, sans remarquer que ses mains touchent les murs et toutes les surfaces qu'il rencontre. Il lève la tête vers les étages et la baisse d'un coup. Un frisson parcourt son corps.

— Rien n'a changé, annonce-t-il. C'est exactement comme avant, sauf que ça a l'air mort maintenant.

C'est vrai, pense Lily, c'est une maison morte.

— Il y a une pièce qui est encore vivante. Venez.

Ils montent silencieusement l'escalier à sa suite.

En grimpant vers le dernier étage, Frank commence à trembler comme une feuille.

— C'est ici qu'il nous a emmenés. Qu'il nous a *enfermés*. Et..., poursuit-il en montrant du doigt la marche où il se tient, c'est ici qu'il a plaqué ma sœur au sol et qu'il a essayé de la violer devant moi.

Il s'agenouille et touche le vieux tapis.

— Regardez, il y a du sang. C'est celui de Mark. Je venais de lui ouvrir le crâne avec un cintre.

Il se retourne vers Lily.

— Votre mari, est-ce qu'il a une cicatrice sous les cheveux, à cet endroit-là ? lui demande-t-il en montrant le sommet de son propre crâne.

— Mon mari a les cheveux très épais, répond Lily. Je ne sais pas s'il a une cicatrice.

Mais c'est un mensonge. Elle a déjà senti cette marque, le soir, quand elle faisait courir sa main dans ses cheveux. Il a un petit surplus de peau dure à cet endroit, un peu comme un vieux morceau de chewing-gum. Un jour, elle lui a demandé comment il se l'était faite. Il lui a répondu qu'il avait eu un accident quand il était enfant. Elle avait immédiatement adoré cette cicatrice, une partie cachée de son corps, représentant ce passé qu'il partageait si rarement avec elle. Pendant qu'ils faisaient l'amour, elle la cherchait des doigts et la caressait doucement, en cachette. Et maintenant, cette cicatrice est devenue l'une des nombreuses preuves que l'homme qu'elle adorait, pour lequel elle avait abandonné sa famille, son pays et sa vie, est un homme mauvais, violent, qui a fait du mal à des femmes.

Mais pour le moment, elle doit dissimuler ses sentiments et continuer à les guider jusqu'au grenier.

— C'est ici, annonce Frank en poussant la porte. C'est ici que tout s'est passé. Mais ça a beaucoup changé.

Ils restent silencieux un moment, chacun observant la pièce déserte.

— On devrait se séparer, suggère la journaliste. Il faut qu'on fouille cette maison méthodiquement jusqu'à ce qu'on trouve son adresse.

Ce qui ne leur prend pas très longtemps. Alice la découvre sur un bon de livraison au fond d'un tiroir de la cuisine.

Madame Kitty Tate
Le vieux presbytère
Coxwold
Harrogate
YO61 3FG

Personne n'ose briser le silence. Lily ne sait pas quoi penser. Elle voudrait rencontrer cette femme qui a protégé Carl de la police pendant toutes ces années, qui a prétendu être sa mère le jour de leur mariage, cette femme triste et solitaire qui sent le jasmin, possède de beaux vêtements et se cache des gens de la ville dans sa maison morte sur la falaise. Elle voudrait la rencontrer pour mieux comprendre ce qui est arrivé, mais elle a peur qu'elle lui raconte des choses qui lui feront détester Carl. Parce qu'elle ne déteste pas Carl. Elle sait qu'elle le devrait, mais elle en est incapable.

La sonnerie de son téléphone la tire de ses pensées. C'est Russ. Elle regarde l'écran et remarque les regards effrayés ou impatients de ceux qui l'entourent. Elle inspire profondément et décroche.

— Russ, tu es arrivé ?

— Oui. Je suis dans l'appartement, mais Carl n'y est pas.

Elle fronce les sourcils.

— Tu es au bon endroit ?

— Oui. Dans l'appartement numéro un de la résidence Wolf's Hill Boulevard. Et je peux t'assurer qu'il était là. Il y a des liens, des cordes, c'est horrible. Il... disons qu'il a dû rester là pendant un bon bout de temps. Mais il n'y est plus. Il est parti.

Le cœur de Lily ralentit enfin.

— Dieu merci. Merci, merci. C'est génial, s'exclame-t-elle avec soulagement.

Les autres la regardent, l'air ébahi.

— Oui, j'imagine que ça l'est, continue Russ. Mais d'un autre côté, où est-ce qu'il est ? Qu'est-ce qu'il fait ? Il est peut-être dangereux.

Elle sent un accès de colère monter en elle, et elle ne peut pas l'arrêter, même si elle sait qu'elle le devrait.

— Pas pour moi, dit-elle avant de raccrocher.

Elle se retourne vers les autres, qui la fixent toujours.

— Il n'est plus là.

— Il s'est échappé ? demande Alice, l'air stupéfait.

— Oui, il s'est libéré et il est parti.

Elle s'empêche de penser au fait qu'il n'a pas essayé de la contacter, qu'il n'est pas venu la voir.

Derry et Alice se tournent vers Frank.

— Tu ne l'as pas tué ?

Il a l'air de ne pas en revenir.

— Je ne sais pas. Je pensais que si... mais peut-être pas. Peut-être qu'il avait seulement perdu connaissance ? Je n'en sais rien.

Pendant un moment, personne ne parle.

— Il est midi et quart, annonce Lesley en jetant un coup d'œil à sa montre. Je vais passer un coup de fil au bureau pour leur dire que je ne reviendrai pas aujourd'hui, puis j'irai chercher ma voiture pour aller à Coxwold trouver Kitty Tate. Je repasse vous prendre ?

Derry annonce à Alice qu'elle ira chercher les enfants à l'école et qu'ils devraient partir avec Lesley. Alice, Frank et Lily s'asseyent sur les marches du perron de la grande maison en attendant la journaliste. Personne ne parle. C'est une belle journée. Le ciel est bleu pâle et le vent dépose des pétales de cerisiers à leurs pieds.

Au bout d'un moment, Lily se tourne vers Frank.

— Vous pensiez l'avoir tué ?

Il la regarde comme s'il avait oublié sa présence, puis hoche la tête et observe ses mains.

— Oui, en effet. L'homme que vous aimez est un monstre, ajoute-t-il calmement.

— Et vous ? Vous avez essayé de le tuer, vous l'avez laissé là-bas à moitié mort. Qu'est-ce que ça fait de vous ?

Frank ne répond pas. Il écoute le cri distant des mouettes, le bruit des petits oiseaux dans les haies, la mélodie d'un pinson perché à la cime d'un arbre.

— Ça fait de moi quelqu'un de mauvais. Mais pas un monstre.

Chapitre 58

Il y aurait beaucoup à dire, mais étrangement, le voyage de Ridinghouse Bay à Coxwold est très silencieux. Lesley utilise son kit mains-libres pour passer des appels concernant d'autres affaires sur lesquelles elle travaille : une femme violée à Hull, trois Philippins retrouvés morts dans la cale d'un bateau qui mouille au port de Goole, les réactions des riverains face à la destruction d'un pub historique à Beverley.

Alice se perd dans ses pensées en regardant le paysage défiler. La campagne est belle, inondée par le soleil, qui fait briller les champs de colza et de tournesol. Elle observe Frank, immobile et silencieux, la tête posée contre la vitre de la portière.

— Tu penses qu'il est où ?

Il hausse les épaules.

— Ce n'est pas la première fois qu'il disparaît, tu sais. Il pourrait être n'importe où.

Elle baisse la voix.

— Ce que tu as dit avoir fait... tu es sûr que tu l'as vraiment...

Elle fait semblant d'étrangler quelqu'un.

— Oui, je suis sûr.

Elle hoche la tête. Elle ne peut pas imaginer ce qui se passe en ce moment dans la tête de Frank. Elle le revoit le premier soir, pieds nus, à la sortie du bain, portant les vêtements de Kai. Il était si vide et si léger à ce moment-là. Maintenant, il semble différent, appesanti, écrasé par le poids de souvenirs douloureux.

Sur le côté de la route, une pancarte indique « Coxwold – 0,5 ». Une minute plus tard, le GPS de Lesley lui demande de tourner à droite. Ils ne prononcent pas un mot durant les dernières centaines de mètres de leur voyage. Alice observe avec intérêt la beauté de ce village de carte postale : la grand-rue entourée de belles pelouses qui mènent à des maisons en pierre claire, des auberges, des magasins de thé. Ils continuent vers une église

magnifique qui surplombe la vallée et tournent à gauche, empruntant une petite route sinueuse qui s'éloigne du village. Ils sont arrivés. Le vieux presbytère, juste derrière l'église. C'est une belle demeure composée de trois ailes et qui se dresse au bout d'une allée de gravier entourée d'arbres centenaires. Un gigantesque magnolia en fleurs trône à côté de la porte d'entrée.

Lesley arrête le moteur et ils observent la maison un moment.

— J'y vais, se décide Lily en détachant sa ceinture. C'est ma famille, après tout.

Lesley essaie de protester, mais Lily tend sa main à quelques centimètres du visage de la journaliste.

— *Non*. C'est moi qui ai tout fait pour retrouver cette femme, et je ne vous ai rien demandé.

— Excusez-moi, réplique Lesley, mais il me semble que, sans nous, vous seriez encore en train de faire tous les magasins de Ridinghouse Bay avec votre album photo. Je crois que Frank et Alice ont eux aussi le droit d'entendre ce que cette femme a à raconter. Sa vie à lui a été ruinée par ce que son neveu a fait à sa famille. On y va tous ensemble, ou je fais demi-tour immédiatement.

— Tout ce qui vous intéresse, c'est votre article.

— Oui, bien sûr que mon article m'intéresse. Mais ce n'est pas pour ça que le sort des différents protagonistes me laisse indifférente.

— Très bien, dit Lily après un silence.

Son ton outré rappelle à Alice ses propres filles.

— Allons-y tous ensemble.

La porte d'entrée se situe à gauche de la bâtisse. Lesley sonne à la porte et ils entendent le bruit de talons sur des dalles. Le battant s'entrouvre. Derrière une chaîne de protection apparaît le joli visage pâle d'une femme avec des joues creuses et la peau douce, un trait optimiste de rose sur les lèvres, une chevelure blonde mêlée de blanc, un parfum de jasmin.

— Bonjour ! s'exclame-t-elle avec entrain, avant d'afficher un air plus inquiet en découvrant qui se tient derrière la porte. Excusez-moi, j'attendais une livraison. Que puis-je pour vous ?

— Je m'appelle Lily. Je vous ai parlé hier au téléphone. Je suis la femme de votre neveu, Mark.

— Mais c'est impossible, voyons. Mark est mort.

— Pas du tout, madame, insista Lesley. Et si nous sommes ici, c'est parce que cet homme-ci l'a séquestré dans un appartement vide la semaine dernière et que votre neveu « mort » lui a enfin tout révélé, notamment comment vous l'avez secouru sur les rochers, cette nuit où il s'était soi-disant noyé, et comment vous l'avez ramené chez vous et n'en avez rien dit à personne, pas même à sa mère.

Kitty Tate plisse les yeux.

— Qui êtes-vous, au juste ? demande-t-elle à Lesley.

— Lesley Wade, répond-elle en tendant sa main. Journaliste à *La Gazette de Ridinghouse*.

Kitty essaie de leur refermer la porte au nez, mais Lesley y a déjà glissé son pied.

— Ne vous en faites pas, je n'enregistre rien. Je suis ici en tant que soutien moral. Il n'y aura rien dans la presse. En tout cas, pas tout de suite. Et si c'est le cas, ce sera une vraie enquête avec des interviews, rien de diffamatoire.

Kitty essaie de fermer la porte une nouvelle fois.

— Madame ! Vous voyez cet homme ? Il s'appelle Graham Ross. Vous vous souvenez de lui ? C'est le frère de Kirsty. Cet adolescent qui est venu chez vous, que votre neveu a attaché dans votre grenier. Mark lui a cassé le bras, il l'a terrorisé. Et Graham a, depuis, passé le reste de sa vie dans des limbes, incapable de se souvenir de ce qu'il s'était passé ce soir-là.

Elle s'arrête et tente d'ouvrir un peu plus la porte, mais Kitty pousse pour tenter de la maintenir fermée.

— Maintenant, il se souvient. Il se souvient de tout ce que Mark a fait. Et vous avez le devoir, Kitty, de lui dire ce que vous savez.

Kitty lâche la porte et réapparaît dans l'embrasure. Elle regarde Frank.

— Mon pauvre garçon, lui dit-elle, les yeux pleins de larmes.

Elle se reprend et se tourne vers Lesley.

— Il peut rentrer, mais tout seul.

— Non ! s'écrie Lily.

Kitty l'ignore et s'adresse à Frank.

— Entrez, s'il vous plaît. Je vous dirai tout ce que je sais.

Frank regarde Alice, puis Kitty.

— Est-ce que je peux entrer avec mon amie, s'il vous plaît ? Elle m'a beaucoup aidé. Elle n'est pas directement liée à cette histoire, mais c'est une

bonne personne.

Kitty acquiesce et ouvre la porte pour les laisser passer.

Ils se retournent vers Lily et Lesley avec un sourire désolé.

— Bon, vous voulez aller manger des scones ? propose la journaliste à Lily.

— Des « scones » ?

— Des gâteaux. Allez.

Kitty les installe dans la cuisine, où les meubles en bois foncé côtoient ceux en Formica blanc cassé. Des luminaires descendent au-dessus d'un îlot central et, au bout de la pièce, deux larges canapés complètent le décor près d'une baie vitrée qui ouvre sur un jardin parfaitement entretenu. Elle les invite à s'asseoir, prépare un thé dans une grande théière à pois et ouvre un paquet de biscuits au gingembre confit.

Elle s'assied également, effaçant les plis formés par son pantalon bleu marine.

— Je suis désolée de ce qui vous est arrivé, dit-elle à Frank. Votre père et votre sœur... j'aurais aimé... Dès qu'il est rentré de la plage en me parlant de cette « gentille famille » pour laquelle il fallait faire un gâteau, j'ai su qu'il y avait un problème. Que ça n'allait pas bien se finir. Mark a toujours été...

Elle s'arrête, soulève un instant le couvercle de la théière et remue le contenu.

— ... problématique. Le frère de mon mari et sa femme l'ont adopté quand il était déjà assez âgé. Il avait huit ou neuf ans, il me semble. Leur fille était une adolescente très indépendante et je crois qu'ils avaient envie de continuer à s'occuper d'un enfant, mais ils ne voulaient pas non plus tout reprendre à zéro avec un bébé. Mark était un garçon adorable, il leur était tellement reconnaissant, et ils ne s'imaginaient pas qu'il serait si difficile d'élever un enfant qui a été maltraité. Ils pensaient pouvoir panser ses blessures et lui apporter tout l'amour dont il avait manqué, mais ils avaient tort. Le mal était trop profond.

Elle remplit leurs trois tasses, repose la théière sur le dessous-de-plat et tend à Alice un petit pot de lait.

— Je vous laisse vous servir en lait, nous avons tous nos préférences, n'est-ce pas ? Enfin. Mon beau-frère et sa femme ne s'en sortaient pas avec ce petit. Il les épuisait : il voulait les plus beaux vêtements, les meilleurs

jouets, et l'attention constante de ses parents. Sa sœur, Camilla, a quitté la maison familiale à dix-sept ans pour aller vivre chez une amie parce qu'elle ne supportait plus ce qu'il se passait chez elle. Et, bizarrement, Mark s'est toujours très bien comporté avec moi et mon mari. Peut-être parce que nous n'avions pas eu d'enfants. Peut-être parce qu'il ne vivait pas avec nous et que nous n'avions pas à l'éduquer. Nous avons ce grand terrain, continue-t-elle en montrant le parc derrière la baie vitrée, nos chiens, et la maison de bord de mer. Il passait ses vacances avec nous et venait souvent le week-end. Ce n'était pas des moments faciles. Mark n'a jamais été un enfant *facile*. Mais il était moins *compliqué* avec nous. C'est moi qui avais le lien le plus fort avec lui. Quand il a grandi, j'ai remarqué de nombreuses zones d'ombre dans sa personnalité. Elles se manifestaient surtout en présence de filles. Il se comportait parfois comme une brute, il pensait qu'elles étaient là pour assouvir tous ses désirs. Je l'ai vu traiter certaines de celles qu'il emmenait ici en week-end très mal, alors que c'était des jeunes filles charmantes qui l'adoraient.

Elle secoue la tête et soupire.

— Je m'inquiétais déjà à cette époque. J'avais peur que quelque chose de terrible se passe un jour. Mais il revenait toujours me voir avec son sac pour le week-end, une boîte de chocolats et un gros câlin. J'adorais ses câlins. Mon mari ne m'en faisait pas beaucoup, je crois que c'est Mark qui m'en a donné le goût. Il prenait les chiens dans ses bras, jouait avec eux dehors, leur lançait des balles pendant des heures. Je restais assise ici à le regarder, à me dire que ce n'était qu'une phase, qu'il rencontrerait une fille qui le ferait changer et que tout finirait par rentrer dans l'ordre. Mais, quand mon mari est décédé, Mark ne l'a pas très bien vécu. Il m'en voulait, je crois. Il ne me prenait plus dans ses bras. Les chocolats et les rires ont cessé. Pour être honnête, je n'étais pas très à l'aise quand nous n'étions que tous les deux. Il avait déjà rompu les liens avec ses parents à cette époque et il vivait chez nous. Ils l'avaient renié à ses dix-huit ans, à la suite d'un accident...

— Un accident ? demande Frank.

Kitty se concentre de nouveau sur les plis de son pantalon.

— Il s'est passé quelque chose avec une fille, une amie de sa sœur. Elle n'a pas porté plainte, mais c'était grave, et ses parents ont décidé de couper les ponts. Impardonnable, vraiment, ajoute-t-elle en secouant la tête doucement. Après la disparition de mon mari, je lui étais reconnaissante

d'être là, mais, au bout de quelques semaines, c'est devenu très difficile de vivre avec lui. Nous sommes partis à Ridinghouse Bay pour passer l'été, comme d'habitude. Je pensais que, là-bas, les choses s'arrangeraient. Mais en réalité, il semblait encore plus à cran dans le Yorkshire. Il était en colère contre moi et le monde entier. Il y avait quelque chose de... néfaste en lui. Je me suis mise à fermer la porte de ma chambre à clé la nuit.

Elle les regarde pour juger l'effet de cette dernière confidence.

— Un jour, il est rentré à la maison et il semblait si heureux. Il voulait faire un gâteau pour cette « gentille famille ». Il m'a dit qu'il y avait une jeune fille, et une partie de moi a voulu croire que c'était elle, celle qui allait tout changer, qui allait le guérir. Vous êtes arrivés et j'ai vu Kirsty. Elle était si jeune, si pure, et j'ai compris qu'elle serait complètement incapable de gérer l'âme torturée de Mark. J'ai commencé à avoir peur.

Alice observe Frank. Que se passe-t-il dans sa tête ? Son visage n'exprime aucune émotion.

— Il a fini par lui demander de sortir avec lui, poursuit-elle en tapotant sa tasse de thé délicatement. Il avait l'air amoureux. Il lui a acheté des fleurs, il l'a invitée au cinéma... Jusqu'au jour où il est rentré en disant que c'était fini, qu'il s'en fichait... enfin, « qu'il n'en avait rien à foutre » pour reprendre ses mots, qu'il méritait mieux, que c'était une petite...

Elle s'empêche de dire la suite.

— Il n'était pas très gentil. Ça a duré un ou deux jours, puis j'ai cru qu'il était passé à autre chose. L'une de ses amies allait venir, une chanteuse d'Harrogate. Il a prévu d'aller la voir jouer avec d'autres connaissances. J'étais soulagée. *Vraiment*. Je pensais que c'était fini, qu'il avait accepté la mort de mon mari. L'obsession inquiétante qu'il avait développée pour Kirsty n'était plus qu'un souvenir distant. Il m'a demandé si je pouvais lui laisser la maison une soirée, parce qu'il voulait organiser une fête après le concert, en profiter pour inviter d'autres gens de la ville qu'il aimait bien. Il m'a dit que la fête se tiendrait seulement dans le bar, au rez-de-chaussée. Qu'il ferait bien attention. Alors, j'ai accepté. Je voulais le rendre heureux, lui qui avait été si triste. Je voulais tant qu'il se comporte de façon normale, après toutes ses anormalités. Je suis rentrée ici pour la nuit. C'était très agréable de pouvoir profiter de la maison toute seule, sans me soucier de Mark. Jusqu'à ce coup de téléphone...

Elle serre la mâchoire.

— Il m’a appelée d’une cabine téléphonique. Il était 1 heure du matin. « J’ai un problème. » Je n’oublierai jamais ces mots. *J’ai un problème.* C’était comme s’il avait attendu cet appel-là pour me dire ce qu’il ressentait depuis le début, enfin. Il respirait mal, il souffrait. « Je vais mourir, répétait-il. Je vais mourir ! » Il ne voulait pas que j’appelle la police. Je ne lui ai pas demandé pourquoi, je le savais déjà. Pas ce qu’il avait fait, mais pourquoi. J’ai pris la voiture et je l’ai trouvé, au niveau de Middlehurst Bay, assis sur les rochers, dans une mare de sang. Sa peau était à la fois blanche et bleue, comme un monstre rejeté par la mer. Je me suis garée et me suis élancée sur les rochers. Je portais des chaussures à talons, la première paire que j’avais attrapée avant de sortir de chez moi. Je suis tombée, je me suis ouvert la jambe. J’ai encore la cicatrice. Regardez.

Elle relève un instant le bas de son pantalon pour leur montrer une couture verticale sur son tibia gauche.

— La mer était déchaînée, ce soir-là, les vagues, assourdissantes. Je voyais les lampes torches des gardes-côtes sur leurs bateaux, les bateaux de sauvetage qui prenaient la mer, les lumières qui s’allumaient en ville. Ridinghouse Bay était complètement réveillée. Je n’oublierai jamais ces moments. J’ai réussi à atteindre Mark et à le faire tenir debout. Les bateaux se rapprochaient, nous n’avions que quelques minutes pour partir. Mais il m’a montré quelque chose du doigt, en contrebas. « Va voir si elle est morte. »

Frank retient son souffle et se raidit.

— Alors, je suis descendue, et elle était là...

— « Elle » ? Vous voulez dire Kirsty ?

— Oui, bien sûr. Mark ne vous a pas dit ?

— Dit quoi ? demande Frank d’une voix rauque.

— Oh, réagit-elle, l’air troublé. Je pensais que... Qu’est-ce qu’il vous a raconté, au juste ?

— Qu’il l’avait lâchée, qu’elle avait « disparu », qu’il n’avait rien pu faire pour la sauver.

Kitty blêmit et touche nerveusement la perle qui pend au bout de sa chaîne en or.

— Je... je ne savais pas ce qu’il s’était passé. Au début, je me suis dit qu’ils étaient tous les deux drogués, saouls, et qu’il avait peut-être essayé de la sauver. Quand je l’ai trouvée, j’ai senti son pouls, elle était encore vivante, mais sans connaissance.

— Vous n’avez pas appelé d’ambulance ? s’indigna Frank, une veine dans son cou palpitant de rage. Vous n’avez pas...

— Il avait un couteau.

— Mark ? demande Frank, incrédule. Vous avez dit qu’il était blessé, qu’il avait perdu énormément de sang.

— C’est vrai. En tout cas, c’est l’impression que j’ai eue. Quand je suis remontée, il m’a demandé comment elle allait, j’ai répondu qu’elle respirait encore. Il m’a dit : « Emmène-nous loin d’ici, tout de suite. » J’ai protesté, bien sûr. J’ai insisté pour appeler une ambulance. Il s’est approché de moi en titubant, il avait un couteau. D’un coup, il l’a plaqué contre ma gorge en me serrant fort. J’ai pensé qu’il allait me tuer.

Elle s’arrête pour boire une gorgée de thé.

— On a transporté votre sœur dans ma voiture, on l’a allongée sur la banquette arrière.

— Elle respirait encore ?

Frank n’a pas l’air d’y croire une seconde.

— Oui, elle était vivante.

— Vous avez essayé de la réanimer ?

— Il m’en a empêchée.

— Et elle est morte.

Les larmes ont transformé les yeux de Kitty en deux billes de verre. Elle hoche la tête, une fois.

— Quelques minutes plus tard. À la moitié du chemin.

— Sur la banquette arrière de votre voiture ?

Les larmes baignent les joues pâles de Kitty. Elle les essuie avec le dos de sa main.

— Je suis tellement désolée. J’avais très peur. Il me menaçait. Je ne savais pas...

— Où est-elle ? demande Frank, qui pleure lui aussi. Où est ma sœur ?

— Elle... Mon Dieu, excusez-moi, je suis tellement désolée. Nous avons garé la voiture dans le garage, au fond du jardin. Nous sommes restés à l’intérieur pendant des heures. Vraiment, des heures et des heures. Elle était juste derrière nous. J’étais en panique totale. Nous attendions que quelqu’un arrive. Nous attendions les sirènes de police.

Elle se cache le visage dans les mains.

— J’avais allumé la radio pour écouter les informations locales. Nous

avons attendu jusqu'à ce que, le lendemain midi, on entende qu'ils avaient abandonné les recherches. Il y avait encore des gens de la ville qui continuaient avec leurs propres bateaux, mais les recherches officielles étaient terminées. Un policier a frappé chez moi ce soir-là pour m'annoncer la nouvelle : Mark et votre sœur s'étaient noyés. Votre père avait essayé de les sauver et était mort en héros. On ne m'a pas parlé de vous. J'ai dû faire semblant d'être choquée.

— Mais qu'est-ce que vous avez fait du corps de Kirsty ? s'écrie Frank en se levant. Où est-elle ?

Kitty se replie sur elle-même, comme si elle essayait de disparaître sous terre. Puis, elle se lève lentement.

— Suivez-moi.

Alice regarde Frank, qui lui jette un regard alarmé.

— Venez.

Ils suivent Kitty jusqu'à une porte-fenêtre. Elle décroche une clé dissimulée derrière le rideau, ouvre et les invite à la suivre dehors. Elle les guide à travers le jardin, au milieu des parterres de fleurs des champs, des vases couverts de lichen, des saules pleureurs, jusqu'au bout du terrain, là où la campagne commence. Un grand chêne majestueux semble vouloir envahir le ciel bleu de ses feuilles vertes.

Kitty se place à côté d'un rosier orné de petits bourgeons blancs.

— Elle est ici.

— Vous l'avez enterrée ?

— Non, je ne l'ai pas enterrée, bien sûr que non ! Mark l'a fait. Il m'a enfermée dans la maison et il l'a fait tout seul. Moi, j'ai planté le rosier, c'est tout.

Frank tombe à genoux sur l'herbe douce et printanière. Il ouvre grand les mains et caresse le sol. Il lance à Kitty un regard de haine pure.

— Pendant toutes ces années...

Sa voix se brise.

— Ma mère...

— Il ne s'est pas passé un jour sans que je pense à votre mère.

Frank la foudroie du regard.

— Où est-il ? Dites-moi où il est.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis le jour où il m'a demandé de parler au téléphone à cette jeune femme en me faisant passer

pour sa mère. Je ne sais pas pourquoi il a fait ça. Pour me blesser, je crois. Pour me faire du mal, probablement. Je lui ai souhaité bonne chance et je lui ai dit que je ne voulais plus rien avoir affaire avec lui, même si nous ne partagions déjà plus rien depuis qu'il avait changé d'identité. C'était trop risqué pour lui de me parler ou de me rendre visite. Je lui ai dit que je ne voulais pas jouer à son jeu malsain. Je lui ai envoyé de l'argent. J'espérais qu'il s'installerait avec elle et qu'il aurait une vie normale. Cette femme avait l'air de pouvoir s'occuper d'elle-même. Elle avait l'air forte. Je ne m'en suis pas mêlée.

Frank fixe le sol où sa sœur a été enterrée vingt-deux ans plus tôt, anéanti. Alice s'accroupit à ses côtés et passe son bras autour de ses épaules.

Il regarde Kitty à nouveau.

— Ses derniers mots ? demande-t-il d'une voix étranglée par le chagrin.

— Il n'y en a pas eu, Graham. Elle n'a même pas ouvert les yeux.

— Je ne comprends pas, explose-t-il, des larmes coulant sur ses joues.

Comment avez-vous pu vivre dans cette maison, vous asseoir dans votre belle cuisine, manger vos repas, regarder la télé, tout en sachant qu'elle était juste là ? Comment avez-vous pu ?

— Je ne vis pas ici ! crie Kitty. Je ne peux pas ! Je vis à Ridinghouse Bay, dans le grenier. Je déteste cette maison. Je voudrais pouvoir la vendre, recommencer à zéro, mais je ne peux pas. Il y a un corps enterré dans le jardin. Si je suis ici, c'est à cause de cette femme avec laquelle vous êtes venus. Elle m'a appelée hier matin. Je ne sais pas ce qui m'a pris de décrocher, c'était idiot. Elle essayait de me joindre depuis des heures. Je pensais que c'était Mark, alors je ne répondais pas. Au bout d'un moment, elle a abandonné. Un autre numéro m'a appelée, un portable, et je savais que ce n'était pas celui de Mark. J'attendais un autre appel, alors bêtement, sans réfléchir, j'ai décroché. Mon Dieu... Et à ce moment-là, quelqu'un a appuyé sur la sonnette et j'ai cru que c'était elle. J'ai pris toutes mes affaires et je me suis enfuie.

— C'était nous, dit Alice. On ne vous a pas vue partir. Il n'y avait pas de voiture.

— Je suis descendue par les jardins, j'ai pris l'escalier qui descend la falaise. Il y a un garage au niveau de la plage. Je n'aime pas que les gens sachent que je suis là. J'aime être... *invisible*. C'est pour ça que j'ai encore cette horrible, abominable maison. Ce n'est pas parce que je suis insensible,

je vous assure. Depuis cette nuit où votre sœur est morte, je souffre. Chaque jour.

Plus personne ne parle. Alice se relève, puis ne bouge plus. Frank est toujours à genoux devant le rosier, terrassé par le chagrin, la culpabilité, l'horreur et le mensonge.

Le silence est total.

— Il faut qu'on rejoigne les autres, annonce Alice en se retournant vers la maison. Il faut qu'on prévienne tout le monde.

Chapitre 59

Lily observe la nourriture disposée devant elle, dont une sorte de gâteau qui semblait tout dur quand la serveuse l'a posé dans sa soucoupe avec une pince argentée. Un plateau à deux étages superposés est recouvert de pâtisseries, si jolies qu'elle ne peut même pas imaginer les manger, et de tout petits sandwiches qui semblent avoir été faits pour les bébés. L'un d'eux ne contient que du concombre.

Lesley verse le thé dans des tasses élégantes en dévisageant Lily.

— Qu'est-ce qui vous a plu chez Mark ?

Lily hausse les épaules. La journaliste ne pose pas cette question par gentillesse. Ce qu'elle veut vraiment demander, c'est : « Comment avez-vous pu épouser un tel monstre ? »

— Je suis tombée amoureuse de lui parce qu'il était adorable, beau et fort. Il me respectait, il respectait ma famille. Je sentais qu'il y avait des blessures dans son cœur et je voulais l'aider. Je suis tombée amoureuse de lui parce qu'il était tout ce que je pouvais espérer d'un homme.

— Et vous n'avez jamais eu l'impression qu'il y avait un problème, qu'il cachait quelque chose ?

— Non, jamais. Nous étions heureux.

— Et pourquoi n'est-il pas venu vous chercher ?

— On ne sait pas quand il s'est échappé, répond Lily du tac au tac. C'était peut-être hier soir ou ce matin. Il est peut-être rentré à l'appartement pour moi, mais je n'y étais pas.

— Il vous a appelée ?

— Non.

Lesley hausse un sourcil et la regarde avec pitié.

— Il veut me protéger, c'est tout.

— Peut-être. Mais enfin, mangez ! ajoute-t-elle en attrapant l'un des petits sandwiches.

— Je n'ai pas faim.

C'est un mensonge. Elle est affamée.

— On risque d'attendre longtemps, et ils sont délicieux, allez-y ! Essayez l'un de ceux-là. Rosbif au raifort, c'est incroyable.

— Au *rai-fort* ?

— Oui... Le raifort, c'est une racine, comme le gingembre. On le mélange à de la crème, c'est très bon.

Lily secoue la tête et refuse avec un air méprisant.

— Eh bien, mangez votre pauvre scone, au moins.

Lily touche le biscuit dur du bout des doigts, en casse un petit morceau et l'enfourne dans sa bouche. On dirait du ciment.

— Il faut mettre de la crème caillée dessus ! Et de la confiture.

— De la crème caillée ? demande-t-elle en pinçant les lèvres.

— Oh là là..., s'impatiente Lesley en lui passant un ramequin rempli d'une substance jaune. C'est juste de la crème, merde. Enfin, vous devez manger des trucs bien pires en Ukraine, non ? C'est un gâteau et de la crème. Ça ne va pas vous rendre malade.

Lily prend la crème avec précaution, en dépose un peu sur un morceau de scone avec une cuillerée de confiture. Elle met le tout dans sa bouche et décide que ce n'est pas si mauvais. Mais elle n'en dit rien.

— Qu'est-ce que vous allez faire s'ils le retrouvent ? S'il va en prison ? Où irez-vous ?

— Je n'y ai pas pensé, soupire Lily. J'imagine que je devrais rentrer dans mon pays, puisque mon certificat de mariage est faux. Ils ne me laisseront pas rester.

— Vous voudriez rester ?

— Oui, je crois. J'avais envie de quitter Kiev, de vivre ailleurs, et je n'ai pas l'impression d'avoir vraiment profité de cette expérience, d'être allée au bout. Mais c'est la vie.

— Vous avez fait des études ?

— Je prépare un diplôme en comptabilité.

Le doute quitte le visage de son interlocutrice pour laisser place à une réelle surprise. De toute évidence, Lily n'a pas l'air d'une comptable. Ce qui n'est pas forcément une mauvaise chose.

Le téléphone de Lesley sonne et elle se remet à crier et à dire aux gens ce qu'ils doivent faire. Elle sort dans la rue. Lily l'observe faire de grands gestes dans tous les sens. Alors qu'elle la regarde, elle s'étonne en pensant que ce ne

serait peut-être pas si mal de devenir comme elle quand elle serait vieille.

Elle finit son scone et inspecte d'autres éléments du plateau. Quand Lesley revient, elle a mangé trois mini sandwiches et un petit gâteau décoré de fleurs violettes en sucre. En voyant ça, Lesley lui sourit d'un air complice.

— Des nouvelles ? demande Lily

— Non, soupire lourdement la journaliste.

Au moment où elle se rassied, la petite cloche en cuivre de la porte retentit, et Frank et Alice apparaissent. Ils ont l'air particulièrement choqués, comme s'ils avaient pleuré. Alice installe Frank sur une chaise et commande du thé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous l'avez trouvé ? demande Lily.

— Non, lui répond Alice. Il n'est pas là-bas et Kitty n'en sait pas plus. Mais il est quelque part et il pourrait être très dangereux.

— Dangereux ? Comment ça ? demande Lily, interloquée.

Et Alice leur raconte une histoire si triste, si horrible, si noire et pourtant si crédible que Lily oublie qu'elle est en train de parler de son mari. Au milieu du récit, elle a pris sa décision, et, quand Alice termine, elle sort son téléphone. C'est fini. Son histoire d'amour, son mariage, son aventure, les sentiments qu'elle éprouvait pour cet homme qu'elle connaissait si peu. Que lui a dit sa mère, déjà, la semaine dernière, à propos des oignons ? Qu'il fallait voir le pire d'une personne avant de décider si l'on voulait partager sa vie avec elle. Lily ne s'était pas donné assez de temps pour découvrir le fond de Carl Monroe. Mais, maintenant, elle peut prendre une décision en connaissance de cause. Et non, elle ne peut pas aimer ou partager sa vie avec un homme comme lui. Et elle ne peut pas non plus le laisser disparaître et rester en liberté.

Elle appelle l'agent Traviss.

— Bonjour, ici Lily Monroe.

Elle entend la profonde inspiration de son interlocutrice.

— Ah, madame Monroe, bonjour. Je suis désolée de ne pas vous avoir appelée plus tôt, nous attendions le...

— S'il vous plaît, la coupe Lily. Prenez de quoi noter et écoutez-moi. Mon mari s'appelle en réalité Mark Tate. Il se serait noyé en août 1993 dans la ville de Ridinghouse Bay, quand il avait dix-neuf ans. Il est responsable, au minimum, de la mort de deux personnes et d'agression sur une troisième. Il a changé d'identité pour devenir Carl Monroe il y a plusieurs années et il a été

aperçu pour la dernière fois le mardi 14 avril, vers 19 heures, dans l'appartement n °1 de la résidence Wolf's Hill Boulevard à Oxted. Et il est très dangereux. Il faudra assurer ma protection ainsi que celle d'autres personnes pendant que vous le recherchez. Merci.

Son interlocutrice ne réagit pas. Lily l'imagine, tenant son stylo en l'air, la bouche grand ouverte.

— Où êtes-vous ? finit-elle par lui demander d'un ton inquiet.

Lily lui répond.

— Ne bougez pas, je vais prévenir la gendarmerie du Yorkshire pour qu'ils vous envoient une voiture.

Lily raccroche et regarde les autres.

— Voilà, c'est fait.

Elle repose son téléphone sur la table et sent son cœur voler en éclats.

QUATRIÈME PARTIE

LA GAZETTE DE RIDINGHOUSE

Vendredi 24 avril 2015

LE NOYÉ REFAIT SURFACE
VINGT ANS PLUS TARD

Par Lesley Wade

Mark Tate, un homme de quarante ans originaire de Coxwold, a été arrêté mercredi dernier à la suite d'une importante opération de police, dans le cadre d'une enquête pour enlèvement et agression. Les recherches, étendues à trois pays, ont permis aux forces de l'ordre d'interpeller le suspect au terme d'une prise d'otages dans un *bed and breakfast* des Highlands, en Écosse.

On croyait Tate mort depuis vingt-deux ans. Le 2 août 1993, le jeune homme de dix-neuf ans s'était soi-disant noyé au cours d'un tragique accident survenu dans la baie de Ridinghouse. Lors d'une fête organisée chez sa tante, les choses avaient dégénéré. Tate était allé se baigner avec l'une des invitées, Kirsty Ross, âgée de quinze ans au moment des faits. Sous l'emprise de drogues et d'alcool, les deux jeunes n'avaient pas survécu aux courants violents de la mer du Nord.

Le père de Kirsty, Antony Ross, avait succombé cette nuit-là à une crise cardiaque alors qu'il essayait de les sauver. Le frère de la jeune fille, Graham Ross, perdit la mémoire à la suite de ce traumatisme et ne put jamais se souvenir de ce qui s'était réellement passé.

Mais une suite d'évènements extraordinaires lui a récemment rendu ses souvenirs. Ce mois-ci, quand il aperçoit un homme qu'il croit être Mark Tate dans le centre de Londres, les souvenirs de

Graham Ross, trente-neuf ans, ressurgissent. Il le suit ensuite jusque chez lui et le séquestre dans un appartement vide près du lieu de résidence de Tate, qui lui avoue avoir mis en scène sa mort cette nuit d'août 1993.

Croyant avoir tué Tate, Ross s'enfuit à Ridinghouse Bay, où il perd de nouveau la mémoire. Une artiste de la ville, Alice Lake, l'accueille chez elle le soir du 15 avril et l'aide à comprendre ce qui lui arrive. Par hasard, ils croisent quelques jours plus tard la femme de Mark Tate, Liljana Monroe, vingt et un ans, dans un café du centre-ville, le *Sugar Bowl*, et parviennent ensemble à retrouver sa tante, Katharine, âgée désormais de soixante-deux ans.

Pendant cette rencontre, le déroulement complet des événements de la nuit du 2 août 1993 est enfin mis au jour. Madame Monroe appelle ensuite la police, qui lance une opération de grande ampleur pour retrouver Mark Tate.

Après avoir vu sa photo dans un journal local, la propriétaire du *bed and breakfast* où il se cache à Loch Hourn, dans la région des Highlands, le reconnaît. Sans accès Internet ou à la télévision, il ignore tout de la traque menée par la police. Il est sur le point d'être appréhendé lorsqu'il parvient à prendre la propriétaire du *bed and breakfast* et sa fille en otage. Pendant trois heures, Tate reste enfermé à l'intérieur avec les deux femmes avant que la police parvienne à entrer de force et à le désarmer. Il est actuellement interrogé par les policiers de Invergarry pour agression, agression sexuelle, enlèvement, atteinte à l'intégrité d'un cadavre, usurpation d'identité, chantage et trafic de drogue.

Une source interne nous a également révélé que, grâce à ses relevés ADN, la police pourrait enfin être en mesure de rouvrir plusieurs enquêtes liées à une série d'agressions sexuelles survenues au cours des deux dernières décennies et dont Tate pourrait être responsable.

LA SEMAINE PROCHAINE, DANS LA GAZETTE DE RIDINGHOUSE :
Retrouvez le reportage **exclusif** mené par Lesley Wade le jour où
Graham Ross a rencontré Katharine Tate et découvert ce qu'il
était réellement arrivé à sa sœur vingt ans plus tôt.

Chapitre 60

Lily rentre dans son appartement. Elle n'est pas revenue depuis dimanche dernier, mais elle se rend tout de suite compte qu'il est passé. Il a remis en place les coussins du canapé. Il a pris des affaires dans les placards de la chambre. Sa valise a disparu. Il s'est douché et a accroché sa serviette de cette façon si caractéristique. Sa brosse à dents n'est plus là. Le robinet brille. Il a mangé la majorité de la nourriture qu'elle avait achetée la semaine dernière et jeté les emballages dans la poubelle jaune. Il a vidé la poubelle noire et changé le sac. Il a pris l'argent qu'elle avait laissé, environ cinq cents livres, et embarqué son chargeur de téléphone, sa doudoune et ses chaussures de marche.

Et là, coincée dans le cadre du miroir suspendu au-dessus de la fausse cheminée, une enveloppe qui porte son nom l'attend. Elle enlève son manteau et la décroche. Elle s'assied, l'ouvre et lit la lettre, le cœur battant.

Ma chérie,

Je dois partir loin. Je n'ai pas le choix. Un homme m'a enlevé, a essayé de me tuer et m'a abandonné à moitié mort. J'aimerais t'expliquer pourquoi, mais c'est impossible. C'est très compliqué et c'est lié à des événements très anciens. Je n'ai pas trouvé mon passeport, la police l'a probablement pris quand tu as déclaré ma disparition. Ils te diront peut-être des choses étranges à mon propos, ne les écoute pas. Je suis Carl Monroe, je l'ai toujours été. L'homme dont tu es tombée amoureuse, l'homme qui t'aime. Quoi qu'ils te racontent, c'est faux. Carl Monroe est un homme bien, qui travaille honnêtement et a épousé une femme fantastique. Rien d'autre n'a d'importance.

Je t'appellerai dès que possible, mais il te faudra peut-être attendre

longtemps. S'il te plaît, ne me cherche pas, tu ne me trouverais pas. Si un homme du nom de Graham Ross te contacte, refuse de lui parler. Il est fou et très dangereux. C'est un menteur.

Il y a un peu d'argent sur notre compte en banque, quelques centaines de livres. Tu trouveras la carte dans l'enveloppe. Le code est 6709. Je suis désolé qu'il n'y ait pas plus, et je m'excuse d'avoir pris le liquide. Je dois aussi te dire qu'en réalité, nous sommes locataires de l'appartement. Je n'ai pas été totalement honnête avec toi, je sais que tu pensais que j'étais propriétaire. Malheureusement, si tu ne peux pas payer le prochain loyer, le 13 mai, il faudra que tu déménages. Je suis désolé de ne pas avoir été totalement honnête. Je voulais juste que tu te sentes à l'abri du besoin.

Chaque minute que j'ai passée avec toi était parfaite, Lily. J'aurais aimé te rencontrer il y a vingt ans. J'aurais pu éviter ce cauchemar. Je n'ai jamais aimé personne autant que toi de toute ma pauvre vie.

Sois forte, mon amour, et pardonne-moi.

Carl

Lily replie la lettre et la remet dans l'enveloppe. Elle glisse la carte bancaire dans son sac et soupire. *Pas totalement honnête*. Elle pourrait presque en rire. Même maintenant, il continue de lui mentir. Encore et toujours. S'il lui ment vraiment, car son mari croit peut-être sincèrement qu'il est Carl Monrose, ce monsieur Tout-le-Monde un peu mystérieux. Peut-être a-t-elle réussi à le sauver de ses mauvais penchants pendant un certain temps. Elle pense à cette pauvre femme écossaise et à sa fille que Carl a enfermées dans une petite pièce pendant des heures. Mais elle sait que ces femmes n'étaient pas coincées avec Carl Monrose, elles étaient avec Mark Tate. Et cela la réconforte un petit peu.

Elle fourre l'enveloppe dans son sac. Elle la confiera à la police. Elle n'en veut pas, pas même en souvenir. Puis, elle fait sa valise rapidement, prenant tout ce qu'elle peut y faire rentrer. Elle reviendra pour le reste de ses affaires plus tard. Elle jette un œil par la fenêtre du salon et fait un signe de la main à Russ, qui l'attend en bas dans son monospace en lisant le journal. Il lui répond et elle lève le pouce.

Elle va devenir la fille au pair de Russ et Jo. C'est lui qui y a pensé en revenant de Ridinghouse Bay. Il a soumis l'idée à sa femme, qui, dans un moment de manque cruel de sommeil, a accepté d'accueillir Lily pour un essai. Elle a commencé dès qu'elle est revenue du Yorkshire, pendant que la police fouillait son appartement. C'est un retournement de situation assez imprévisible. Elle n'aime même pas les bébés, mais Darcy est très mignonne. Elle ne pleure pas quand Lily la prend dans ses bras, et la regarde, l'air de penser : « Toi, t'es pas trop mal. »

— Elle t'aime bien ! s'est exclamé Jo. Tu sais que les bébés sont programmés génétiquement pour aimer les gens beaux, parce qu'ils ressemblent plus à des bébés ?

Ce que Lily a choisi de prendre comme un compliment, même si elle n'était pas sûre que c'en était un. Jo est gentille, mais facilement irritable. Cela étant, elle apprécie grandement Lily parce que, depuis son arrivée, elle peut aller faire du sport, se reposer dans la journée, ou déjeuner avec ses amis de temps en temps. Ils lui donnent cinquante livres par semaine, ce qui lui convient. Russ lui a aussi passé son vieil ordinateur portable pour qu'elle puisse continuer ses cours de comptabilité à distance. Putney est un quartier agréable, bien plus qu'Oxted. Et, quand elle aura son diplôme, elle pourra louer son propre appartement. Et peut-être qu'un jour – mais pas tout de suite –, elle rencontrera un gentil Anglais et l'épousera. Elle aime les hommes anglais. Les femmes, elle n'en est pas trop sûre, mais elle s'y habitue. Et elles s'habituent à Lily.

Il lui reste une chose à faire avant de quitter l'appartement. Elle ouvre sa boîte à bijoux et fouille dans les accessoires tape-à-l'œil qu'elle a apportés d'Ukraine pour sortir en boîte et aller dîner dans les restaurants chics qu'elle pensait bêtement fréquenter quand elle s'installerait ici. Elle sort une petite pochette en daim. À l'intérieur, les bagues trouvées dans le tiroir de Carl. Elle sait maintenant qu'elles appartiennent à une femme vivant au pays de Galles qui s'appelle Amanda Jones. Elle a épousé Mark Tate en 2006 après quatre semaines d'une histoire d'amour rocambolesque. À l'époque, il s'appelait Charles Moore. Quand elle a commencé à lui poser des questions sur son passé et sa famille, qu'elle a essayé de trouver par elle-même les réponses qu'il ne voulait pas lui donner, il l'a quittée en reprenant les bagues et en la traitant de salope.

Amanda Jones a reconnu sa photo dans le journal et a contacté la police.

Aujourd'hui, elle s'est remariée et a un petit garçon. Lily va lui envoyer les bagues pour qu'elle puisse les revendre.

Elle regarde une dernière fois cet appartement où elle a passé dix jours mariée à Carl Monroe, et referme la porte derrière elle.

Russ démarre la voiture et ils longent la résidence Wolf's Hill Boulevard. Lily lance un regard à l'appartement du premier étage. La lumière est encore présente. Elle se demande pourquoi cela l'a tant troublée après la disparition de Carl. Elle se souvient de ces minutes passées sur le canapé à appeler frénétiquement le téléphone de son mari, encore et encore, puis du cri animal qu'elle a entendu, si fort qu'il lui a rappelé les loups qui l'empêchaient parfois de dormir à Kiev. Et du silence qui a suivi. De ses appels qui n'aboutissaient plus. Elle sait maintenant que ce n'était pas un loup égaré, mais Graham Ross jetant le téléphone de Carl contre la hotte de la cuisine avant d'essayer de l'étrangler. C'était le cri d'un homme torturé qui comprenait enfin sa peine.

Elle a entendu le hurlement et l'a oublié loin dans les abysses de son inconscient.

Un panneau indique : « Londres Centre, 12 ».

Elle se tourne vers Russ et lui sourit.

Chapitre 61

Alice éteint le plafonnier, ne laissant dans sa chambre que la douce lumière d'une lampe tamisée. Elle pose un grand verre de vin sur son bureau et s'approche de son miroir pour toucher du bout des ongles sa coiffure désastreuse. Il est 19 h 58. Pendant les deux minutes qui suivent, elle fait les cent pas dans sa chambre en s'arrêtant régulièrement pour vérifier que son apparence ne s'est pas dégradée entre-temps. Puis, elle entend la sonnerie caractéristique d'un appel Skype. Elle se rue sur son bureau, inspire profondément, se racle la gorge et répond.

— Bonjour, Alice.

— Salut !

Il a l'air fatigué.

— Comment tu te sens ?

— Eh bien... je ne suis pas vraiment au top, pour être honnête.

— Ah ?

— Non. Apparemment, je ne fais pas un très bon Gray Ross. En fait, je suis assez nul.

— Frank... je suis désolée.

Il sourit.

— J'aime qu'on m'appelle Frank, répond-il d'un air rêveur. Ça me manque.

— Pour moi, tu seras toujours Frank.

— Je sais, mais ça me rend...

— Quoi ?

— Un peu triste.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas être Gray. À l'école, les gamins m'appellent « Cinquante nuances ».

Il soupire et Alice explose de rire.

— C'est super drôle !

— J’imagine... Mais il n’y a pas que ça. C’est... regarde, ajoute-t-il en sortant du champ de la webcam. C’est mon appartement, Alice. Voilà.

Elle distingue une pièce carrée aux murs jaunes. Il y a des papiers partout, un canapé crème crasseux et une lampe en céramique assez vilaine sur la table. Il lui montre ensuite une salle de bains vieillotte, où un tapis élimé pend au bord d’une baignoire. Une plante en pot meurt sur le rebord de la fenêtre. L’évier de la cuisine déborde de vaisselle, son lit n’est pas fait et les stores de la chambre sont cassés.

— J’ai tout laissé comme ça en partant. C’est comme ça que je vis.

— J’ai vu pire. Et Brenda ?

— Attends...

L’image se fige pendant qu’il la cherche dans l’appartement.

— Coucou, ma belle !

La webcam zoome sur un chat rayé roux, qui dort en boule sur un tas de draps sales.

— Elle est belle !

— Elle me déteste, je crois. Elle boude depuis que je suis rentré.

Alice rit, elle ne peut pas s’en empêcher.

— Ce n’est pas drôle ! C’était la seule amie que j’avais apparemment. Franchement, Alice, tu ne voudrais pas me connaître.

Elle sourit largement.

— Je suis sérieux. Et en plus, je suis alcoolique. Enfin, j’étais. Au moins, la fugue dissociative aura mis un terme à ça, Dieu merci. Dans les poubelles, il y a 99 % de canettes de bière et de bouteilles de vodka. Je ne sais pas comment j’ai fait pour garder mon travail si longtemps. Je sentais l’alcool tout le temps, paraît-il. Et ma mère dit que je suis distant et que je ne l’appelle pas assez. Voilà, c’est moi.

Il hausse les épaules, fait un L avec son pouce et son index et le colle sur son front.

— Loser...

Alice esquisse un sourire.

— On est à peu près à égalité, alors.

Il soupire et reprend son sérieux.

— Alice, j’ai pris une décision très importante. Je ne vais vraiment pas bien. Je me sens horriblement coupable, je suis en colère, je déteste ma vie et je n’arrive pas à avancer. Je ne sais plus quoi faire. J’ai vu mon psy cette

semaine, mais ça n'est pas suffisant, alors il m'a conseillé de quitter Londres pendant quelque temps.

Il baisse les yeux.

— Il pense que je devrais aller dans un centre médico-psychologique pour pouvoir travailler sur ma mémoire, sur mes problèmes. Je crois que c'est une bonne idée.

— Pendant combien de temps ? demande Alice, soudain paniquée.

Elle allait l'inviter à passer un week-end chez eux et a stratégiquement libéré tout le mois à venir pour être sûre d'être disponible.

— Je ne sais pas. Au moins un mois, peut-être plus. Je... je ne peux pas continuer comme ça. Je suis incapable d'être avec quelqu'un d'autre, avec toi, même si j'en ai terriblement envie.

— Moi aussi, j'en ai envie, le rassure Alice en souriant.

Il relève les yeux, le visage illuminé.

— Je peux voir les chiens, s'il te plaît ?

— D'accord !

Elle prend son ordinateur et s'approche du lit, où Griff s'étire et bâille. Il se met à remuer la queue quand il reconnaît la voix de Frank qui sort des haut-parleurs. Elle porte l'ordinateur sur le palier, où Hero boude parce que Griff ne la laisse pas rentrer dans la chambre d'Alice, puis dans le salon, où Sadie tremblote sur un coussin devant la cheminée, malgré le petit tricot qu'on lui a enfilé. Kai et Jasmine lui font un signe de la main depuis le canapé. Romaine sort de la cuisine, une brosse à dents dans la bouche, et fait un bisou à l'écran, y laissant une coulée de dentifrice.

Frank soupire.

— J'adore cette maison. Elle me manque. Tu me manques, ajoute-t-il, et sa voix se brise. Il va y avoir un enterrement pour Kirsty. Dans quelques semaines. Tu viendras ?

— Bien sûr.

— D'accord, merci. Alors, on se verra là-bas. J'irai mieux d'ici là. Je serai... Je ne sais pas ce que je serai. Mais ça ira mieux, je te le promets.

— Ne promets rien, fais ton possible pour aller mieux. Sois ce que tu peux être, même si ce n'est pas parfait. Je me contente de peu, s'amuse-t-elle. Globalement, je prends tout !

Frank rit, enfin, et ça réchauffe le cœur d'Alice.

— Bon courage, Frank. On se voit très bientôt.

Frank embrasse le bout de ses doigts et les pose contre la caméra. Alice fait la même chose. Ils restent comme ça un moment, leurs mains se touchant malgré la distance, les yeux pleins de larmes.

— Très bientôt.

— Je t’attendrai, termine Alice.

Et la vidéo se coupe.

Chapitre 62

Deux mois plus tard

Ils vont l'enterrer à Croydon. Où pourraient-ils le faire, sinon ? Pas à Ridinghouse Bay, là où sa courte vie innocente s'est terminée avec tant de violence. Et pas à Bude, non plus, là où vivaient ses grands-parents, où sa mère a grandi, maintenant qu'on a découvert que son meurtrier y a vécu pendant une partie des années 1990, y a violé deux femmes et en a harcelé une autre jusqu'à ce qu'elle fasse une tentative de suicide.

Cela doit se faire à Croydon. Et, au moins, c'est une belle journée d'été.

Alice a l'impression de revenir à la maison en arrivant à Londres. Elle sent qu'elle laisse derrière elle son côté maman-de-bord-de-mer et s'imaginer aller boire des verres dans des bars pour hipsters, emmener Romaine dans des terrains de jeux aux murs recouverts de graffitis et faire du shopping dans des boutiques tenues par des gens aux accents étrangers. Elle adore Ridinghouse Bay, mais Londres lui manque.

Frank l'attend à la gare d'East Croydon. Il a l'air en forme. Il a gardé la barbe qu'il avait laissée pousser quand il était chez eux, mais c'est maintenant une masse touffue de poils cuivre et marron. Ses cheveux sont courts et il porte un beau costume noir, une chemise à carreaux sombre et des chaussures de ville noires. Il ressemble tout à fait à un prof de maths branché. Sauf qu'il n'est plus prof de maths. Son établissement lui a accordé un long congé maladie lorsqu'il est rentré, mais, après six semaines dans le centre médico-psychologique, il a décidé de démissionner. Depuis, il ne travaille plus. Ce qui est une mauvaise nouvelle, parce qu'il ne pourra pas les emmener au *Ritz*, mais aussi une bonne nouvelle, parce que son champ de possibilités s'est considérablement élargi.

— Bonjour, lui dit-il timidement en déposant un léger baiser sur sa joue et en la serrant doucement dans ses bras. Tu es magnifique.

Elle touche ses cheveux, embarrassée. C'est vrai qu'elle a fait un gros

effort aujourd'hui. Ses mèches douteuses ont disparu après beaucoup de travail et elle porte une culotte moulante inconfortable qui lui tient le ventre. Elle s'est maquillée avec l'aide de Jasmine, qui possède un petit niveau dans le domaine en tant que membre de la génération des tutos YouTube. Et elle a mis une robe.

— Merci, répond-elle en rougissant.

Il l'emmène jusqu'à sa voiture, une vieille Vauxhall à l'intérieur sale. Il s'en excuse et elle lui dit de ne pas s'en faire. Après tout, il a vu sa maison, il sait qu'elle ne s'émeut pas pour un peu de poussière. Ils sont légèrement gênés. Ils ne se sont pas vus depuis assez longtemps, et Alice se demande si elle devrait lui sauter dessus ou faire comme si de rien n'était.

— Comment tu te sens ?

— Mal.

— C'est compréhensible. Ça fait vingt-deux ans que tu attends ça.

— Exactement, répond-il, les yeux fixés sur le rétroviseur pendant qu'il double une voiture qui se gare.

— Et ta mère ?

— Elle est folle. Complètement zinzin. Je comprends mieux pourquoi je suis ainsi en la voyant. J'espère que tout ça va l'aider à s'apaiser. Enterrer son bébé, peut-être que ce sera bénéfique, explique-t-il en changeant de voie.

— Oui, ça a dû être...

Elle s'arrête, submergée par l'idée de perdre ses propres enfants.

— Je ne peux pas m'imaginer ce qu'elle a vécu.

Elle a peur de rencontrer la mère de Frank. En fait, elle a peur de tout : les tantes, les oncles, le chagrin, la douleur, et le cercueil avec les os adolescents.

— J'ai fait quelque chose pour elle, annonce-t-elle d'une voix hésitante en touchant le sac plastique posé à ses pieds. J'espère que... je ne sais pas. Ce n'est peut-être pas une bonne idée. Mais elle l'aimera peut-être. Je souhaiterais le lui donner, mais d'abord, je voudrais te le montrer.

— Bien sûr, répond-il en jetant un regard au sac. Tu as fait un tableau ?

— Oui, comment tu as deviné ?

Il lui sourit.

— Je sais que, si tu lui offres quelque chose, ça doit être très personnel. Tes œuvres viennent du cœur. Et pour être honnête, je vois un bout du cadre.

Elle lui donne un petit coup de coude et rit.

— En fait, je n'ai pas pris de petit déjeuner et je ne suis pas sûr de

pouvoir manger avant quelque temps. Ça ne te dérange pas si on s'arrête pour avaler quelque chose ? On est en avance.

Elle hoche la tête, heureuse de pouvoir retarder le moment de rencontrer la famille de Frank.

Il se gare sur le côté de la route, devant un café vieillot à la devanture orange.

— Prends ton cadeau, que je te donne mon avis.

Ils commandent des sandwiches et des patates farcies, du Coca et du thé. Ils parlent du procès de Mark Tate, de la possibilité qu'il soit acquitté vu le peu de preuves disponibles. Ils parlent des femmes qui ont déposé plainte contre lui depuis que l'affaire a éclaté, de cette Amanda, à qui il était marié. Ils discutent du reportage exclusif étonnamment pertinent qu'a écrit Lesley Wade dans *La Gazette*. Il a été repris dans les journaux nationaux, et le *Sunday Times* va en faire un long dossier de dix pages une fois le procès terminé. Ils parlent de Kitty Tate, qui a également été arrêtée pour complicité, mais qui a été remise en liberté en attendant le jugement. Quelques jours après l'exhumation des restes de Kirsty, elle a vendu les deux maisons à un promoteur immobilier à vil prix et vit désormais dans un appartement en location à Ripon. Ils parlent des enfants d'Alice et de ses chiens, des enseignants de l'école de Romaine qui traitent maintenant Alice comme une célébrité après avoir lu son nom dans tous les journaux de la région. Ils discutent des semaines que Frank a passées dans le centre médico-psychologique, de ses projets pour l'avenir. Ils parlent comme deux vieux amis qui auraient vécu ensemble des aventures extraordinaires qu'ils ne pourraient évoquer qu'entre eux. Ils se regardent avec une bienveillance totale. Elle voudrait lui prendre la main, mais elle préfère attendre que cela vienne de lui. C'est lui dont la vie a été brisée en mille morceaux, qu'il essaie maintenant de recoller. C'est lui qui enterre aujourd'hui sa petite sœur. C'est lui qui doit décider.

— Tu te sens mieux ? lui demande-t-elle.

Il sourit.

— Je crois. Je me sens... très différent de Gray. Mais pas tout à fait Frank, non plus. Je crois que je suis devenu Graham.

— C'est-à-dire ?

— L'homme que j'aurais toujours dû être. Toujours. *Graham*, insiste-t-il en ouvrant grand les yeux pour l'aider à comprendre ce qu'il veut dire.

Elle rit.

— *Graham*. Un homme solide, ambitieux, aimant. Avec une famille, avec un chien...

— Tu as un chien ?

— Non, non ! C'est une image. *Graham* a des amis et des centres d'intérêt. Il sait dessiner et il n'est pas mauvais au foot. C'est un type bien. Pas très palpitant, mais bien. Il ferait un bon mari.

Alice rit un peu plus fort.

— Je crois que j'aime bien ce *Graham*. Mais est-ce que je peux continuer à l'appeler *Frank* ?

— Toi, tu peux l'appeler comme tu veux, dit-il en passant le doigt sur le rebord de sa tasse.

— Est-ce que tu viendras nous voir ? lui demande-t-elle avec excitation, regrettant d'avoir posé cette question dès que les mots sortent de sa bouche.

Mais elle n'a pas à s'en faire. Il acquiesce et lui sourit.

— Je veux venir, vraiment. J'en rêve. Quand est-ce que ce serait possible ?

Le soulagement envahit le corps d'Alice.

— Quand tu veux ! Maintenant ?

Frank rit.

— Maintenant, je crois que j'ai une ou deux bricoles à faire, non ?

— Oui, oui, bien sûr. Excuse-moi. Je suis vraiment une vieille peau désespérée, on dirait.

— Ni vieille ni peau. Et le côté désespéré, ce n'est pas un problème pour moi, pas du tout.

Il sourit et lui prend enfin la main.

— Alors, tu me montres ?

Elle sent la nervosité monter en elle en ouvrant le sac. Elle a passé des nuits entières sur ce projet pour que tout soit absolument parfait, pour ne pas tomber dans le sentimentalisme.

— Voilà, dit-elle en le faisant glisser sur la table. Qu'est-ce que tu en penses ?

C'est un paon qui fait la roue et qui penche la tête, une patte en l'air.

— Il danse, remarque *Frank* doucement.

— Oui ! Je suis contente que tu aies compris. J'avais peur que ça ne rende pas bien. *Jasmine* trouvait qu'il avait l'air d'essayer de voler, qu'il faisait

pitié.

— Non, répond Frank en touchant le verre du cadre du bout des doigts. Il danse, c'est évident.

— Et regarde les cartes. Ça, c'est Croydon. Et pour ça, poursuit-elle en lui montrant un autre morceau, j'ai pris un risque. Je me suis demandé où elle aurait pu vivre si ce drame n'était pas arrivé, ce que Kirsty Ross aurait fait de sa vie. J'ai pensé que, peut-être, elle serait allée à l'université dans le Sussex. Et en Crète pour ses premières vacances entre amis. Ça, c'est la Thaïlande, elle y aurait fait un *road trip*. Puis Clapham, où elle aurait habité en colocation pendant quelque temps. Et elle se serait mariée, elle aurait acheté une maison pas trop loin de chez ses parents, ici... à Norbury. Ce n'est pas très glamour, je sais, mais d'après ce que tu m'as dit d'elle, je crois que c'était quelqu'un de simple. Alors, c'est ce que j'ai imaginé.

Elle hausse les épaules, déstabilisée par le silence de Frank.

— Voilà l'idée que j'ai eue. C'est un peu fou, je sais, mais je voulais recréer la vie qu'elle n'a pas pu vivre, pour qu'elle existe encore un peu.

Frank la fixe, puis baisse les yeux vers le cadre. Il inspire profondément et Alice voit qu'il fait tout pour ne pas pleurer.

— C'est parfait. Vraiment, c'est incroyable. Et si beau, et juste.

— Tu penses que ta mère l'aimera ?

— J'en suis sûr. Elle va l'adorer, dit-il en lui prenant les mains. Et elle va t'adorer. Je...

Il s'arrête et secoue la tête.

— Il faut qu'on y aille.

Il sort un billet de vingt livres de sa poche et le pose sur la table. Ils quittent le café main dans la main.

Le soleil brille et réchauffe doucement les rues grises de Croydon. À un mile de là, le cercueil de Kirsty est sorti d'une chambre funéraire pour être installé dans un corbillard blanc, sur lequel son nom est écrit avec des roses. À un autre mile, dans la direction opposée, la mère de Kirsty ajuste une rose à la boutonnière de sa veste pendant que ses grands-parents disposent sur une table du fromage, des crackers, des bouteilles de vin, des cacahuètes, et attendent que ce soit l'heure.

Des journalistes et des photographes vêtus de noir s'installent à une distance respectable. L'enterrement de cette jeune fille qui a été cachée sous

un chêne à deux cent cinquante miles de chez elle pendant plus de vingt ans, de cette jeune fille qui a été tuée par l'homme le plus haï de Grande-Bretagne, de cette jeune fille qui a été retrouvée par un frère ayant oublié jusqu'à son prénom, intéresse beaucoup de gens. Le pays veut voir le visage des membres de sa famille au moment où l'on met enfin cette jeune fille perdue en terre.

Dans un appartement spacieux et raffiné de Ripon, près des grandes fenêtres qui surplombent les jardins de la cathédrale, Kitty Tate ouvre un nouveau carton. Elle s'arrête pour écouter les cloches qui retentissent. Dans une heure et demie, la mère de Kirsty Ross enterrera enfin sa fille. Dans une heure et demie, elle pourra enfin, après vingt-deux ans, respirer de nouveau. Elle pense à son procès, au risque terrifiant d'aller en prison. Puis, elle imagine son neveu, qui attend aussi le jugement depuis la prison de Brixton, complètement seul, persuadé de son innocence, convaincu que d'autres que lui sont responsables de tout ce qu'il a fait, incapable d'amour ou d'empathie, corrompu jusqu'au plus profond de son âme, et elle expire profondément.

À Putney, Liljana Mazur boit un café avec son amie Dasha, une autre nounou ukrainienne, un bébé de dix mois sur les genoux. Elle raconte à sa nouvelle amie qu'aujourd'hui, Kirsty Ross va être enterrée, vingt-deux ans après sa mort. Elle lui dit qu'elle était invitée, mais qu'elle ne pouvait pas supporter le regard des gens qui la haïraient pour avoir été mariée à l'homme qui l'a tuée. Elle lui dit que, parfois, elle se déteste d'avoir épousé un homme capable de faire cela à une femme. Puis, elle tourne la tête pour que Dasha ne voie pas ses larmes. Le bébé la regarde et met sa petite main sur sa joue. Lily l'embrasse doucement.

Et ici, dans la vieille Vauxhall garée devant la maison de Pam Ross, Frank et Alice échangent un sourire.

— Ça va ? lui demande Frank.

— Oui, et toi ?

Frank hoche la tête.

— Je suis content que tu sois ici avec moi, vraiment.

— Moi aussi.

— J'ai beaucoup parlé de toi avec mon psy.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que vous avez dit ?

— Qu'il faut que je me laisse du temps. Que je ne suis pas encore assez solide pour faire partie de la vie de quelqu'un d'autre.

Il s'arrête et Alice retient son souffle.

— Mais ce n'est pas ce qui me dérange. J'ai déjà fait partie de votre vie, et je sais que c'est extrêmement bénéfique pour moi. Par contre, je me demande si ce serait une bonne chose que vous fassiez partie de la mienne.

— Tu veux que je fasse partie de ta vie ? demande-t-elle, trop vite, en avalant ses mots.

— Oui, bien sûr.

Il lève les yeux vers la maison de sa mère.

— Mais je ne suis plus tout seul, tu sais.

Elle se penche pour regarder à son tour. C'est une bâtisse banale, bien entretenue. Une Peugeot verte est garée dans l'allée. Des rideaux à motif habillent les fenêtres et des hortensias violets ornent la façade.

— La famille, ça ne me fait pas peur.

— Même une famille très, très compliquée ?

— Je crois que ça ira.

Il sourit.

— Je n'en doute pas une seconde.

— Qu'est-ce que tu t'es dit la première fois que tu m'as vue ? lui demande-t-elle un peu brutalement pour retarder le moment de la rencontre et entendre quelque chose de léger, d'optimiste. Sur la plage, sous la pluie ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, honnêtement ?

Il sourit et prend sa main.

— Je me suis dit que tu étais trempée et un peu terrifiante.

Elle lui donne un petit coup sur le bras, mais elle comprend pourquoi il dit cela. Elle a joué le rôle de la femme terrifiante pendant tant d'années parce qu'elle était elle-même terrifiée. Terrifiée d'être seule, d'être rejetée. Terrifiée d'avoir gâché toutes ses chances au bonheur.

Il passe son bras autour d'elle et elle pose sa tête sur son épaule.

— Et surtout, que tu étais très belle.

— Merci. Pour être honnête, moi aussi, je t'ai trouvé beau. Et très trempé.

Il rit et embrasse ses cheveux.

— Je suis tellement heureux que tu m'aies trouvé, que ce soit toi.

— Moi aussi.

— On y va ?

— Oui, je suis prête.

REMERCIEMENTS

Merci mille fois à mon éditrice, Selina Walker. D'abord pour tous les trombones, les post-its, les agrafes et les marque-pages. Mais aussi et surtout pour tes remarques précises, généreuses et toujours pertinentes. Merci d'avoir fait de ce manuscrit un si bon roman.

Merci à mon agent, Jonny Geller. Merci d'être aussi honnête et attentionné, merci de prendre le temps de m'envoyer des mails si détaillés. L'écriture d'abord, la carrière ensuite.

Merci à toute l'équipe d'Arrow : Beth, Najma, Georgina, Celeste, Gemma, Cassandra, Aslan et Melissa Four.

Merci à toute l'équipe de Curtis Brown, et surtout Catherine, Melissa et Luke.

Merci à Richenda Todd, ma correctrice. C'est toujours un plaisir de travailler avec toi.

Merci à mes éditrices chez Atria, l'ancienne et la nouvelle. Deux Sarah, deux femmes exceptionnelles. Merci à Ariele, qui est une attachée de presse géniale. Et, enfin, merci à l'incroyable Judith Curr pour sa confiance, sa passion et ces agréables soirées.

Merci à tous mes lecteurs, aux libraires, aux bibliothécaires qui permettent aux livres de trouver leur public et qui me permettent de passer ma vie à inventer des histoires. Et merci à ma famille, mes amis, mes voisins, tous ceux qui comptent dans ma vie.

Pour finir, je remercie mes amis auteurs dans le monde entier. Ils sont des amis précieux.

Lisa Jewell avait décidé d'écrire son premier roman à l'âge de cinquante ans. Mais à vingt-sept ans, n'étant plus satisfaite par son travail de secrétaire, elle a commencé à écrire. Paru en 1998, son premier livre fut un véritable succès de librairie. Depuis, Lisa Jewell a publié quatorze romans. Elle vit à Londres avec son mari et ses deux filles.

Du même auteur, chez Milady :

*On se reverra
Comme toi*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *I Found You*

Copyright © Lisa Jewell 2016

Publié avec l'autorisation de Century, un département du groupe Penguin Random House UK.

Tous droits réservés.

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © plainpicture / Tim Robinson

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-2433-2

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr